

Laëtitia Lamarco

Routes parallèles au
CANADA

Mon carnet de voyage, du Québec au Yukon
★ 18 mois ★ 20 volontariats ★ 24 témoignages



Routes parallèles au Canada

Laëtitia Lamarcq

Revu et corrigé par
Sophie Bentin

Parution en ligne
août 2019

Tous droits réservés
www.routesparalleles.com



« Lorsque tu voyages, tu fais une expérience très pratique de l'acte de renaissance. Tu te trouves devant des situations complètement nouvelles, le jour passe plus lentement et, la plupart du temps, tu ne comprends pas la langue que parlent les gens. Exactement comme un enfant qui vient de sortir du ventre de sa mère. Dans ces conditions, tu te mets à accorder beaucoup plus d'importance à ce qui t'entoure parce que ta survie en dépend. Tu deviens plus accessible aux gens car ils pourront t'aider dans des situations difficiles. Et tu reçois la moindre faveur des Dieux avec une grande allégresse, comme s'il s'agissait d'un épisode dont on doit se souvenir sa vie restante. » - Paulo Coelho

Avant-propos

Un Permis Vacances-Travail (PVT) de 18 mois, 20 volontariats du Québec au Yukon : un véritable changement pour un cœur en vie !

Ce livre est dédié aux âmes curieuses et sensibles, aux chercheurs d'or en quête de sens. A ceux et celles qui ressentent l'appel de la route, des grands espaces, de la liberté. Pas à pas, je vous invite à vous laisser porter par mes rencontres canadiennes, mes découvertes et prises de conscience. Ce carnet de voyage, écrit entre 2013 et 2015, est une ode à la nature, au don et au partage. Tous les articles de mon blog *Routes parallèles* ont été réadaptés, de manière chronologique. Des chapitres jusqu'à présent gardés secrets, sont sortis de leur cachette.

Cette histoire n'est pas un guide mais un témoignage. Le mien, ainsi que celui de 24 autres voyageurs et *PVTistes*. Je tenais à ce qu'ils soient présents dans ce livre afin d'élargir l'horizon des possibles sur le sol canadien.

Boucler la boucle de ce voyage n'aura pas été évident. Il m'en aura fallu du temps ! Ce PVT a changé ma vie. L'épilogue vous livrera mes réflexions post-expérience, avec quatre ans de recul.

Un grand merci à mes proches pour leur soutien inconditionnel. Pensée toute spéciale à Dona qui m'a donné l'impulsion nécessaire pour commencer l'écriture et à Sophie pour m'avoir accompagnée tout au long de celle-ci. Sans elles deux, ce livre n'aurait jamais vu le jour. Merci à toutes les personnes qui ont bien voulu me transmettre leur histoire et une fois de plus, merci à l'équipe de *PVTistes.net*. J'espère qu'à travers ce récit, vous serez gagnés par le rêve et l'inspiration, par l'inconnu et par vous-même. Après tout, nous sommes liés dans nos aventures, n'est-ce pas ?

Je vous souhaite un bon voyage et une bonne transformation !

Sommaire

Tout commence par un rêve...	6
Derniers préparatifs	9
Montagnes russes émotionnelles	13
Montréal, qui es-tu ?	17
A la découverte des quartiers multiculturels de Montréal	20
Premier wwoofing : chez Kerri et Neil au Manitoba	27
Instants de vie au Falcon Trails Resort	33
Le Winnipeg Folk Festival	37
Bonne nouvelle : Cap vers le Yukon !	40
Road trip sur la Transcanada et dans les Rocheuses	43
Hippie wwoofing et éco-tourisme sur l'île de Vancouver	52
Histoire d'une vie insulaire à Quadra Island	59
Cortes island : trois semaines off-the-grid au Channel Rock	64
Introspection sur le continent	74
Wwoofing dans une ferme biologique en Alberta	79
Road trip sur l'Alaska Highway de l'Alberta au Yukon	90
Passer l'hiver au Yukon : du rêve... à la réalité !	94
Une yourte au Yukon : mon volontariat dans un B&B	104
Escapade vers une bourgade isolée : Atlin	111
Une nounou au Yukon	116
Un crochet de rêve : cinq jours en Alaska	122
Heart Bar Ranch : mon volontariat dans un ranch yukonnais	130
Jour 365 au Canada	137
Randonnée épique au Yukon	144
Soleil de minuit à l'Institut Arctique d'Amérique du Nord	155
Les merveilles du Kluane National Park	159
Sous les pommiers du Klondike	165
Vers plus d'autonomie, d'Haida Gwaii à Dawson City	169
Bilan après 18 mois de volontariat	177
Lettre de retour d'une voyageuse au long cours	185
24 témoignages de voyageurs et PVTistes au Canada	191
Epilogue	216

Tout commence par un rêve...

26 mars, Tourmignies (France)

Il y a des matins où tout s'éclaircit, enfin. Cette nuit, vers trois heures, je me suis réveillée en sursaut. Des routes, alignées en parallèle, défilaient devant mes yeux. Au centre de l'image se trouvait une autoroute, imposante. À côté de celle-ci, d'autres voies, minuscules, m'appelaient en scintillant.

Cette vision m'a privée de sommeil pour le reste de la nuit. J'ai pris mon pc et avec lui, mon courage à deux mains. J'ai arrêté de me poser un tas de questions. Je me suis lancée et j'ai dessiné les contours d'un voyage au long cours.

Dans deux mois, je partirai au Canada, pour explorer ces minuscules voies. Voilà ce que je veux faire. Poussée par l'envie de partager mes découvertes, j'en témoignerai à travers un blog.

J'irai à la rencontre d'associations ou de personnes qui font le choix de se battre pour que notre société fonctionne un peu moins de travers. Je raconterai leurs histoires, leurs parcours de vie, souvent passés inaperçus. « Les grands arbres viennent de petites pousses », me rappelle David Bornstein, dans son livre « Comment changer le monde ? ». En chemin, j'écrirai mes joies, mes galères et mes lieux coups de cœur, loin du tourisme de masse. « L'herbe ne pousse jamais sur la route où tout le monde passe », dit un proverbe africain. En filigrane, je laisserai la part belle à l'imaginaire, à l'humour et à la légèreté. Un peu de détente, tout de même ! Comme le dit le malicieux Pierre Dac : « Si la matière grise était plus rose, le monde aurait moins les idées noires ».

Ce voyage me permettra, je l'espère, d'emprunter ma propre route parallèle, de vivre autrement et de vous le raconter. Au naturel, avec mon style et avec le cœur... !

Routes parallèles



Derniers préparatifs

4 mai, Tourmignies (France)

Je crois bien être quelqu'un de curieux. Originaire du Nord de la France, j'ai grandi en campagne, étudié en ville, travaillé dans un bureau de conseil pendant quatre ans et... quitté mon poste il y a quelques semaines, pour voyager. Pour assouvir une soif de liberté. Pour filer droit vers le Grand Nord, ses grands espaces, ses montagnes et ses lacs. Je rêve secrètement depuis très longtemps de me lancer, cheveux au vent, tirée par une meute de chiens, agrippée à un traineau. *Oui..., je sais... !*

Etre volontaire en voyageant, voilà le plan, pour le moment. Je projette d'apprendre l'anglais et de découvrir des métiers liés à la terre et au travail manuel. J'espère en tout cas tester des activités que je ne connais pas.

J'ai très envie de m'ouvrir aux autres et à une nouvelle culture. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai eu la chance de faire de belles rencontres, en me laissant surprendre par la vie. J'emmène avec moi cette philosophie et laisserai certainement mon cœur m'orienter.

J'emmène également un appareil photo, afin de m'y mettre tout doucement. A la recherche de beaux points de vue, d'animaux et de nature. J'essayerai bien aussi de faire des portraits. Inspirée par des lectures de récits de voyage, je tiendrai donc un blog, écrit sur le vif, jour après jour.

Pour réaliser cette aventure, le PVT (Permis Vacances-Travail) est ma clé, mon précieux sésame, mon saint graal. Difficile à obtenir tant les demandes sont nombreuses pour le petit nombre d'élus - cette année : 30 000 dossiers pour 1 650 places - je l'ai pourtant décroché, le 31 décembre dernier, à 18h. Quel merveilleux cadeau de réveillon ! Je pourrai donc vivre un an sur le territoire canadien, entre voyage et travail volontaire.

À 15 jours du départ, les préparatifs vont bon train. Mon premier parachute sera la mezzanine d'un ami, installé à Montréal, sur le

Plateau. Arturo m'accueillera à mon arrivée, pour une semaine. Après avoir rempli quelques formalités, j'en profiterai pour prendre le pouls de cette ville cosmopolite, qui semble si dynamique à cette période printanière.

Le 29 mai, après un jour et demi de voyage en bus, j'atteindrai Winnipeg, au Manitoba, pour rejoindre Anne et Nicolas, deux bloggeurs avec qui je suis en contact. Ils termineront à ce moment là leur PVT et ont prévu de me revendre leur voiture : une vieille Pontiac break surnommée "PonPon" (*valeur estimée à 900€ !*), aménagée pour le road-trip. Idéale pour parcourir le Canada avant de m'installer quelque part. J'en profiterai pour me nourrir de leurs conseils concernant le volontariat et le wwoofing (travail dans de petites fermes bio, en échange du gîte et du couvert). Je leur demanderai bien aussi leurs endroits coups de cœur à visiter.

Pour la suite, je me laisserai porter, selon l'humeur, les rencontres, les opportunités... J'ai beaucoup de rêves et je crois, pas mal de motivation. Finalement, cela me fait peur autant que cela m'enthousiasme. J'ai hâte !



Montagnes russes émotionnelles

26 mai, Montréal (Québec)

Six jours se sont écoulés depuis mon arrivée sur le sol canadien. Six jours de rire, d'échanges et de rencontres mais aussi six jours de stress, de contrariétés et d'imprévus !

Avant le départ, je me sentais forte, prête à foncer tête baissée. Le Canada m'ouvrait les bras, rien ne pouvait m'arrêter. Bien sûr, j'étais triste à l'idée de quitter mes proches et un peu apeurée de partir seule mais au-delà de ça, j'étais avide de vie, d'expériences et de partages.

Mardi 21 mai, j'ai posé mes valises chez Arturo, dans le quartier du Plateau. La pluie était au rendez-vous. Je me suis installée confortablement dans son appartement, fort accueillant.

Le lendemain, j'ai entrepris quelques premières démarches : demande d'un numéro d'assurance sociale (NAS), ouverture d'un compte bancaire (*en quinze minutes !*) auprès de la Royal Bank of Canada et achat d'un forfait téléphonique bon marché, chez Fido. Les services québécois ont été efficaces et rapides. L'accueil du personnel, irréprochable. Je n'ai rencontré aucune difficulté.

Jusqu'au surlendemain... Suite à un problème informatique, ma banque française était « momentanément indisponible pour une durée indéterminée ». Je dois avouer que je me sentais tout de suite un peu moins balèze. Oup's ! Comment vivre sans argent ?! Heureusement, Arturo et ses amis ont été aux petits soins avec moi, pendant ces quelques jours de disette. Avec eux, j'ai découvert les spécialités locales : la poutine de La Banquise et les micro-brasseries. Boire et manger remontent le moral, surtout quand une alerte à l'insalubrité de l'eau retentit dans toute la ville. Désemparés, nous avons dû remplacer l'eau par la bière ! Spécial coup de cœur à la Cheval blanc (*une bière blanche, très bonne*) et à La fin du monde (*une bière triple, très triple !*). Avec le décalage horaire en sus, mes premiers jours commençaient sur les chapeaux de roue !

Entre deux fêtes ou *party* (prononcé *partés*), j'ai tenté de saisir des bribes de la vie des étrangers au Québec. Au fil des rencontres, je prenais conscience d'une "généralité" : tous les *PVTistes* et autres détenteurs d'un visa temporaire veulent s'installer ici ! Nombre d'entre eux m'ont dit : « On ne peut pas repartir au bout d'un an, c'est trop court » ; « Fais ta demande de résidence permanente tout de suite ! ». J'ai commencé à me poser de vraies questions. Serais-je vraiment tombée sur un pays attrape-français (et autres, d'ailleurs) ? Faut-il croire à l'eldorado québécois ? Montréal serait-elle LA ville où il fait bon vivre... ?

Sur ces déroutantes réflexions, je me suis lancée dans l'achat de ma future voiture : la fabuleuse PonPon (le break d'Anne et Nicolas). Un vrai feuilleton en trois jours et six épisodes ! Sans entrer dans les détails, la SAAQ, (Société de l'Assurance Automobile du Québec) autorisant la vente et l'immatriculation au Québec, a été particulièrement à cheval sur la procédure et nous a d'abord refusé la vente (*j'ai peur d'avoir attrapé mon premier cheveu blanc*).

Grâce à notre ténacité, de nombreuses négociations et un aller-retour improvisé d'Anne et Nicolas pour rencontrer la SAAQ, la vente pourra quand même avoir lieu, dans dix jours, ici à Montréal. Je dois donc rester plus longtemps chez Arturo. Avec ce contretemps, une opportunité m'est donnée sur un plateau : je vais pouvoir découvrir plus en profondeur le charme de cette ville si attractive.



Montréal, qui es-tu ?

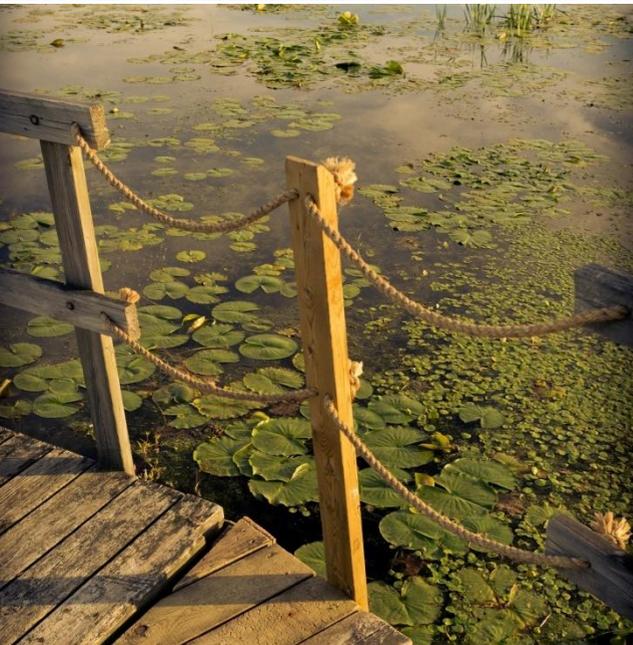
30 mai, Montréal (Québec)

Depuis une semaine, la pluie ne cesse de tomber. Le temps est donc à l'intériorité. Idéal pour en apprendre davantage sur Montréal et ses origines. Me voilà plongée dans quelques lectures, diverses discussions et un musée d'archéologie et d'histoire. Je commence à comprendre où mes pieds ont atterri.

Principale ville française des Amériques, Montréal, diverse et complexe, est difficile à raconter. Son immensité est flagrante : 19 arrondissements pour 1,65 millions d'habitants. Située sur une île d'environ 40kms de long sur 15kms de large, la cité est un carrefour d'échanges culturels et commerciaux. Terre d'immigration à l'architecture américaine, haut lieu de la culture francophone, elle semble être tout à la fois. Faite de divisions, imposante mais fragile, elle rassemble les populations pauvres et riches, les artistes, les hommes d'affaires, les nord-américains et les latins.

Les citoyens sont plus éloignés des urnes qu'en France. Au fil des discussions, j'apprends que la politique n'est pas un sujet de discussion facile à aborder. La diplomatie semble être à l'honneur ! Arturo me prévient : « Il ne faut ni heurter, ni donner son avis trop brutalement ». Ce savoir-être me paraît plutôt plaisant, mais déconcertant... Premier choc de culture franco-québécois !

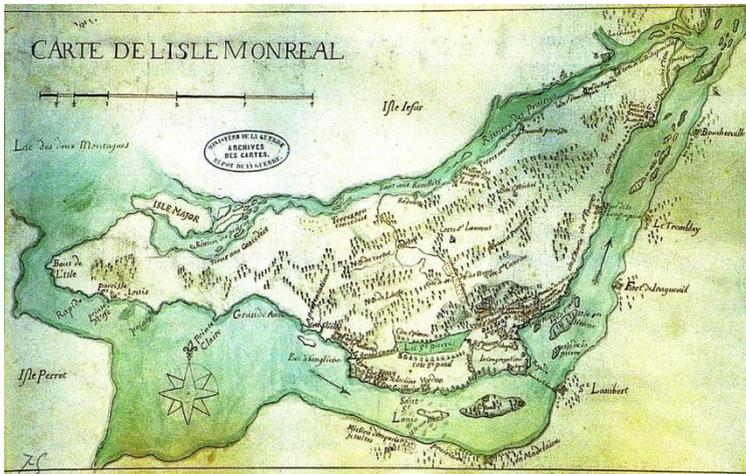
La vie suit-elle vraiment son cours paisiblement ? Règne-t-il en ville une sorte de "capital sympathie" ou n'est-ce qu'une façade ? Je me questionne. Alain Gerber, écrivain français, décrit les quartiers comme étant le reflet d'un joyeux chaos organisé, « en équilibre sur la corde raide ». Il me tarde d'aller explorer pour comprendre d'un peu plus près cette complexité.



A la découverte des quartiers multiculturels de Montréal

3 juin, Montréal (Québec)

Enfin, la lumière est revenue parer la ville d'un peu de chaleur. Je suis sortie, guide et cartes en main, les yeux grands ouverts pour découvrir quelques secteurs "phares" de cette terre, presque encore inconnue. En chemin, une étrange impression m'a envahie. Celle de devenir, sans crainte, aussi complexe que Montréal ! Quelque chose résonnait dans mon cœur. Je me sentais à la fois nomade et résidente, voyageuse et expatriée..., dans une forme d'entre deux, tiraillée par plusieurs sentiments qui pourtant, semblaient très bien cohabiter.



« Vivre à Montréal, c'est côtoyer des cultures qui s'entrelacent, c'est goûter aux saveurs du monde, entendre la musique des langues, se repérer à la diversité des clochers. C'est fouler à chaque instant un coin de Terre où l'humanité entière, dirait-on, s'est donné rendez-vous... Pourquoi tant d'hommes et de femmes ont-ils choisi Montréal pour y faire rimer « amour » et « toujours » ? Pourquoi, malgré le rythme trépidant et les aléas du quotidien d'une grande ville, sont-ils si nombreux à dire : Je ne voudrais vivre nulle part ailleurs ? » Les amours de Montréal - Musée Pointe-à-Callière

Le Plateau-Mont-Royal

Quartier le plus *frenchie* de Montréal, j'ai pu vite me rendre compte que de nombreux PVTistes s'y sont en effet, installés. Il faut dire, tout y est : les célèbres escaliers, les petits écureuils tout mignons, les nombreuses boutiques pour magasiner et de jolies pelouses dans de très beaux parcs ! En remontant la rue Rachel, le Parc du Mont-Royal, dominant la ville, me tendait ses branches ! Une promenade, par une matinée ensoleillée, m'a permis de me couper du rythme de la ville et de profiter des joies de la nature. L'endroit rêvé pour les contemplatifs, les familles et les sportifs de tous niveaux. Sans oublier les mélomanes, qui se donnent rendez-vous les dimanches matins (à la belle saison) pour *un bæuf géant* de tams-tams ! Sur le Plateau (mais aussi dans toute la ville), l'apéro se prend beaucoup à la sortie du travail, à tarif réduit : le 5 à 7, une véritable institution. Le weekend, de nombreux restaurants proposent des brunchs à tarifs abordables. J'en ai oublié la notion d'équilibre alimentaire avec tant d'odeurs de grill et de patates frites ! Un programme réconfortant pour la ch'ti que je suis !

Cela étant dit, Arturo m'a fait comprendre que la vie n'était pas si parfaite sur le Plateau. Les loyers y sont onéreux, voire carrément inaccessibles. Ceux qui souhaitent acquérir un bien doivent composer avec des sols argileux et des structures qui penchent. Des travaux de remise en état des fondations doivent souvent être effectués. J'ai effectivement pu visiter un appartement à la vente, situé au rez-de-chaussée, qui était totalement instable ; ce n'était pas très rassurant.

Mile-end et Outremont

Le multiculturel Mile-end, aux sonorités anglophones, s'est révélé être mon quartier chouchou. Au nord-ouest du Plateau, il m'a suffit de remonter le boulevard Saint-Laurent pour y accéder. Quartier juif et quartier des artistes, les loyers y sont plus raisonnables. Cependant, une certaine *boboisation* commence à se faire sentir. Mon tour à vélo m'a fait croiser la route de grecs, de portugais et de latino-américains. Un vrai melting pot ! Friperies, antiquaires, restaurants, cafés, fruiteries... L'atmosphère a quelque chose

d'électrisant et de magnétique. Attirée par la fabrique de bagels St-Viateur, très populaire, je me suis régalée lors d'une pause. Si je m'installe un jour (pour de bon) à Montréal, j'aimerais vivre ici, dans l'idéal. Un vrai coup de cœur !

Petite Italie

Plus au Nord, le quartier de la Petite Italie est réputé pour son marché Jean Talon, que j'ai découvert avec surprise. Une impression d'ordre y règne, avec des étals parfaitement rangés, à la limite de l'œuvre d'art ! J'ai pu faire le plein de vitamines, des étincelles dans les yeux. Ce quartier m'a paru tout aussi charmant que le Mile-end, mais plus excentré, tout de même. Une grande communauté italienne y vit. Elle tient de nombreux magasins et restaurants, italiens bien sûr !

Le Vieux-Port

Après cette balade dans les quartiers nord, direction le sud de Montréal. La promenade de 2,5kms le long des rives m'a bien plu. L'animation y est vive, la reconversion culturelle pointant son nez. Véritable témoignage du passé industriel de la ville, les anciens bâtiments du quai King Edwards ont été réhabilités pour accueillir le Centre des Sciences de Montréal et un cinéma. Il existe toujours sur le port le silo n°5, un peu vilain ! Gigantesque bâtiment à l'abandon, ce silo témoigne de l'époque où Montréal était le complexe céréalier le plus grand au monde. Je me demande ce que la ville va en faire... Quelle réhabilitation possible ?

Le Vieux-Montréal

Petit quartier situé face au port, celui-ci compte quelques rues piétonnes assez touristiques. J'ai vite pu en faire le tour. Je retiens la Place Royale (anciennement Ville-Marie), la rue Saint-Jean (la plus ancienne artère commerciale de Montréal) et le passionnant musée Pointe-à-Callière ! Par différentes expositions, un site archéologique et un film retraçant les origines de Montréal, j'y ai découvert de manière ludique toute l'histoire de l'île. « Ici Naquit Montréal », c'était vraiment génial !

Les quartiers du centre-ville

Après avoir réalisé ce petit tour historique, j'ai continué ma promenade et me suis soudainement retrouvée dans le centre des affaires. Transition déroutante ! Les gratte-ciels, le Centre de Commerce Mondial et le Palais des Congrès, moderne et multicolore, s'imposent dans le paysage. Etant donné le bruit, la foule de gens affairés à leur business et les travaux sur la voie publique, je ne me suis pas éternisée. J'ai préféré prendre une bulle d'oxygène au nouveau quartier des spectacles, Place des Arts. Théâtres, lieux branchés, festivals... ce km² d'espaces dédiés à la création m'a tout de suite plus inspirée.

Le quartier chinois

Ce quartier se résume à quelques rues mais la vie y est trépidante. J'ai découvert des magasins de plantes médicinales, des fruiteries exotiques de toutes les couleurs et de surprenants restaurants. Je pense d'ailleurs avoir testé celui qui était le plus épicé... Mes papilles s'en souviendront longtemps !

Le quartier Latin et le Village

L'UQAM (l'Université du Québec à Montréal) et l'étincelante Grande Bibliothèque de Montréal animent le quartier latin, regorgeant de bars, de cafés et de restaurants. Je l'ai traversé sans m'y attarder, hé oui, je ne suis plus étudiante ! En remontant par la rue Sainte Catherine vers l'Est, je suis entrée dans le quartier LGBT, dit « le Village ». Impossible de le louper ! Montréal est réputée pour être une ville gay-friendly. J'aime cette ouverture d'esprit. Les drapeaux arc-en-ciel volent sur la plupart des façades du Village. Bonne ambiance assurée ! Aussi, les murs et les trottoirs sont habillés de *street art* et d'expositions temporaires. De quoi me faire sortir mon appareil photo... et d'en perdre la notion du temps !

A l'Est : Hochelaga - Maisonneuve (HoMa)

En périphérie des quartiers centraux, Hochelaga-Maisonneuve m'a plongée dans un entre-deux. J'ai senti dans le travail architectural et paysager, une recherche d'équilibre entre ville et campagne. A côté de l'imposant Stade Olympique, j'ai profité du calme du grand

parc Maisonneuve, pour me reposer. Je me suis ensuite offert un billet d'entrée au Jardin Botanique et franchement, cela en valait la bourse (18\$). Ses 75ha de promenade m'ont transportée. Quelle variété : une trentaine de jardins thématiques et dix serres d'exposition. Impossible de s'ennuyer, il y en a pour tous les goûts ! Mon petit coin de paradis a été le jardin japonais. Un beau moment de quiétude avant de reprendre la route.

A 30 min de Montréal : Le Parc National Oka et le Ciné-parc !

S'immerger en pleine nature à deux pas de la ville, c'est possible ! Le Parc National Oka regorge de nombreuses balades et abrite un camping. Une multitude d'activités y est proposée. J'ai adoré me promener (*et me perdre !*) pour observer la faune et admirer le coucher de soleil depuis un ponton. Quel apaisement...

Enfin, j'ai vécu une soirée mémorable avec Arturo au Ciné-parc de Saint-Eustache, le plus important et le plus moderne au Canada. Une sortie cinéma *outdoor* à l'américaine ! Avec cinq écrans géants à disposition ! Il suffit de choisir son film puis de se garer, brancher la radio sur la fréquence FM indiquée et c'est parti ! Pour 6\$ seulement, Star Trek puis l'Odyssée de Pi nous ont fait voyager depuis le coffre de la voiture. C'était *l'fun*, comme ils disent !

Mon séjour à Montréal touche déjà à sa fin. Du nord au sud, les belles surprises se sont multipliées. La diversité et la "touche personnelle" de chaque quartier m'ont tantôt séduite, tantôt interloquée. Je pense qu'ici, je pourrais trouver mon bonheur quelque part, au coin d'une rue du Mile-End ou d'Hochelaga... Cela étant dit, l'heure n'est pas à l'installation. Demain, je quitterai cette belle ville multiculturelle et avec elle, ma zone de confort. Il me tarde d'aller vers l'inconnu pour découvrir les petites routes parallèles du pays.



« Que faut-il voir à Montréal ? Belle question ! Car s'il y a le Montréal touristique, il y a, bien plus encore, ses multiples ambiances. Si vous flânez au hasard des rues, tel le photographe, vous croquerez la patine du temps, capterez des conversations incompréhensibles à vos oreilles, passerez du béton à la forêt urbaine, découvrirez l'univers parallèle des ruelles, humerez des odeurs suaves et d'autres qui le sont moins, papillonerez dans un marché public ou un jardin communautaire, croiserez une connaissance... ou en ferez de nouvelles. Un seul conseil, chaussez-vous bien. L'île est vaste - peu de montréalais pourraient se vanter d'en connaître tous les coins – et dans le Vieux, les pavés sont sans pitié pour les talons. Au fil des haltes animées ou paisibles de part et d'autre de la rue Sherbrooke, prenez le pouls d'une ville au cœur battant ! »

Les amours de Montréal, Musée Pointe-à-Callière



**Premier wwoofing : chez
Kerri et Neil au Manitoba**

22 juin, Prawda (Manitoba)

Rencontre en terre inconnue

Il y a quelques semaines, sur recommandation d'Anne et Nicolas, j'ai envoyé mon premier mail en anglais à Kerri et Neil Bryan de la ferme « The Landing Well Project ». En objet : une demande de volontariat d'une à deux semaines chez eux. Quelques heures plus tard seulement, je recevais une réponse positive : « Tu viens quand tu veux, le temps que tu veux. » Hé bien, quelle surprise ! La connexion me semblait simple et rassurante. L'hospitalité canadienne ressemblait-elle à cela ?!

Après un long trajet d'un jour et demi en bus, Winnipeg est enfin apparue dans mon champ de vision. J'allais pouvoir me dégourdir les jambes. Ian et Marianne, un chaleureux couple francophone, m'ont accueillie pour quelques jours. J'ai fait leur connaissance, tout en apercevant PonPon, *parquée* devant chez eux. C'est ici que j'allais enfin prendre la relève de ses anciens propriétaires. Quelle émotion se fut de mettre le contact ! Et de me rendre compte cinq minutes plus tard, que la batterie était à plat... !

Le 8 juin au petit matin, mes nouveaux camarades m'ont emmenée pour une journée de canoë le long de la rivière Seine, un petit paradis flottant. Accompagnés de leurs amis, rires, glaces et chansons étaient au rendez-vous. Quels doux moments de partage. Je me sentais à la fois étrangère et intégrée. Par la suite, deux soirées de concerts folk m'ont fait prendre conscience de l'importance de la musique et de l'amitié chez ces franco-manitobains. Leur profonde camaraderie m'a touchée.

Lundi 10 juin, le jour J de mon premier wwoofing est arrivé. PonPon est moi avons quitté nos hôtes. Après deux heures de route, le village inconnu de Prawda est apparu entre deux petits sentiers. La ferme de Kerri et Neil Bryan se trouvait au fond d'une grande allée. En coupant le contact, mon regard a croisé celui de Kerri. Mon cœur battait fort. Elle s'est approchée, un grand sourire au milieu du visage et m'a serrée dans ses bras d'un *hug* amical. De quoi me

détendre immédiatement. Cette attitude si familière m'a émue. Nous avons franchi ensemble le porche de la maison et Kerri m'a rapidement montré le salon, la cuisine, la salle de bain, ainsi que ma future chambre. Elle était belle. Je me suis sentie "comme à la maison". Quelle sensation étrange après seulement quelques minutes, chez de parfaits inconnus. L'endroit respirait l'ambiance authentique des terres reculées du Canada. Comment ne pas craquer ?!

Kerri me regardait prendre mes marques, discrètement. Elle m'a ensuite guidée vers l'extérieur. Dans un anglais hasardeux, j'ai demandé la taille de leur terrain. « 118 acres ». Enchantée, *acres*. Bon, en tout cas, ça me paraissait grand. Je découvrirai un peu plus tard grâce au convertisseur « acres - m² » que 118 acres équivalent à 477 529 m², soit 47 hectares. Ah ouais, quand même ! Je devais troquer mes petites baskets pour des chaussures de randonnée.

J'ai déambulé dans le jardin, suis passée devant la caravane et le petit sauna en bois puis j'ai rendu visite aux toilettes sèches situées dans le fond de la propriété. Au loin, j'ai aperçu le fameux potager où je travaillerai pendant dix jours, ainsi qu'une rivière où il semblait bon se baigner. Tout autour, la forêt boréale dominait, occupant environ la moitié du terrain. Elle abritait nos chers amis les tiques et les moustiques, très nombreux à cette époque de l'année ! La nuit tombait. J'assistais alors à ma première valse des lucioles. Tandis que je profitais du spectacle, je me suis remémorée avec émotion un film d'animation du Studio Ghibli : « Le tombeau des lucioles ». bercée par ce charme manitobain, je me suis envolée, l'esprit rêveur, au milieu de tous ces hectares...

Le travail de volontaire

La propriété de Kerri et Neil est grande mais le potager ne l'est pas tant que ça. La famille consacre environ 2 000 m² (1/2 acre) à la culture des légumes et des herbes aromatiques. Le potager se veut bio et communautaire. En effet, il existe un système d'échanges informel entre les quelques voisins : « tu me donnes des pommes, je te donne des haricots ! ». Jardiner est le passe-temps préféré de

Kerri. Cela la détend. Très écolo, elle respecte les principes de permaculture et s'engage à préserver la terre : gestion naturelle sans pesticides, pratique du compost pour nourrir le sol, régulation de l'eau et des mauvaises herbes grâce au paillage, etc. Neil, son compagnon, s'adonne à des travaux de construction. Il s'occupe de la gestion du poulailler mobile et de la bonne santé de 60 poussins achetés il y a quelques jours. Sur le terrain, quelques ruches complètent le tableau. L'activité apicole vient seulement de démarrer, m'apprend Kerri. Pour leur première année, ils ont déjà produit 45 kg de miel (100 lbs).

La famille Bryan a besoin de volontaires chaque année de mai à octobre. Les tâches sont diverses : préparer le terrain pour la mise en route du potager en mai (paillage et plantation), arroser, enlever les mauvaises herbes, récolter, cuisiner, préparer des conserves pour l'hiver, nettoyer la maison, etc. Aussi, il est possible d'aider Neil dans ses activités (apiculture, aviculture, construction et rénovation d'une gare en *lodge*). Pendant 10 jours, mon travail est de cuisiner, d'entretenir le jardin et d'aider au nettoyage de la maison. Autre activité insolite : la course aux poussins ! Il faut bien les protéger du froid et les rentrer le soir venu, ces petits pioupious.

Jour après jour, je me rends compte de l'importance des petits détails. Une activité à priori banale, comme la préparation d'un petit-déjeuner, peut se transformer en un véritable festin ! J'ai la chance de goûter aux petits déjeuners sucrés-salés de Kerri, absolument divins: œufs, bacon, gaufres de patate douce, yaourt non sucré avec quelques fruits rouges et un filet de sirop d'érable ! Un régal ! J'apprends moi-même à préparer des repas qui donnent le sourire aux autres et cela me rend heureuse.

Les belles rencontres et temps de partage

Cette maison si chaleureuse, perdue dans la forêt boréale, attire de nombreuses personnes. Pendant mon court séjour, il y a eu Simon, un montréalais wwoofer en vadrouille vers l'ouest et Marie, une photographe voyageuse talentueuse. Il y a aussi eu Brigitte, la voisine, et ses trois chiens. Une artiste comme je les aime ! J'ai pris

plaisir à me balader avec elle, boire le thé et parler peinture. Une personne inspirante...

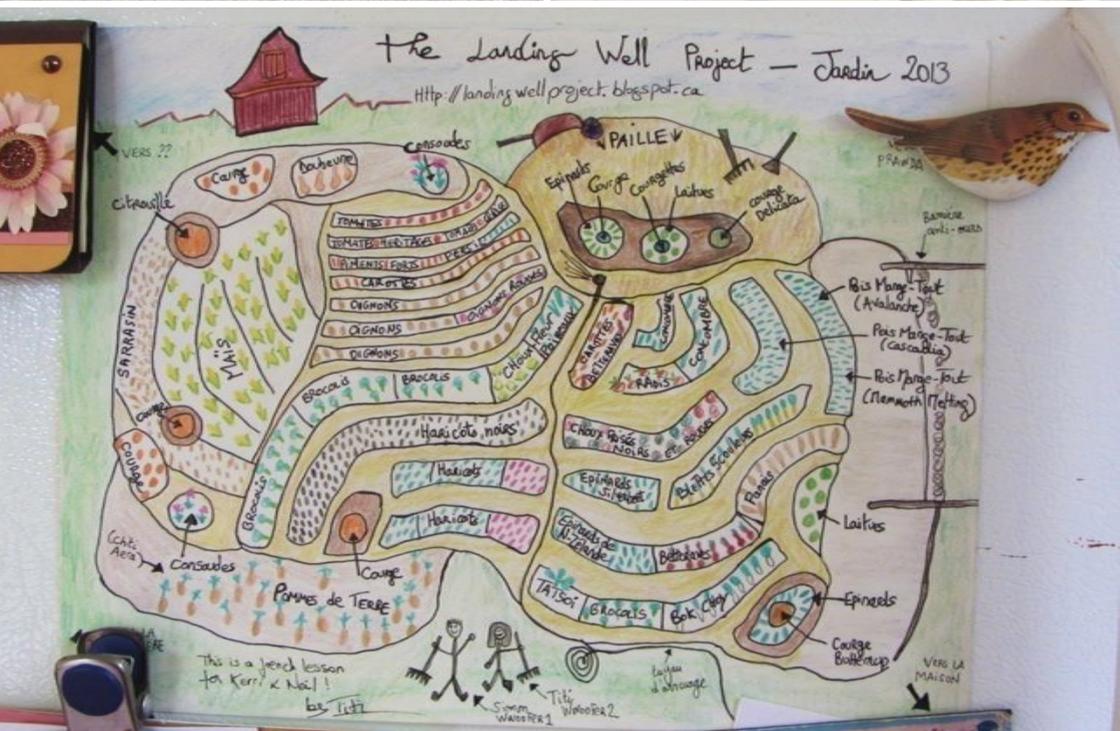
Et puis, détail qui a son importance : je me suis rencontrée moi-même (*coucou Titi, c'est toi là ?!*). Drôle de surprise ! J'ai appris à discuter avec cet étrange étranger, mon "moi-intérieur". J'ai pu dire à mon *Titi-inside* de se détendre, de souffler, d'être heureuse, de retrouver le goût des choses simples, à savoir : fouler la terre, respirer, cultiver, écouter l'autre, tenter de le comprendre et puis apprendre... Je l'ai bien aimée cette rencontre !

Et enfin, Kerri...

Cette femme m'a envoyé du bonheur en barres. Un vrai concentré de gentillesse et d'humanité. Elle m'a tellement donné, c'était époustouflant. Il faut savoir qu'elle est aussi, durant son temps libre, prof d'anglais pour les nouveaux immigrants. Je lui ai donné du fil à retordre ! Avec le sourire, elle a été ludique, patiente, à l'écoute et stimulante. Je parlais trois mots d'anglais "yaourt", sans savoir tourner mes phrases correctement, mais elle me disait toujours : « Si, si, c'est super, tu comprends bien, tu fais bien. »

Ce genre de comportement positif m'a fait du bien. Personne ne m'a découragée, personne ne s'est moqué de mon anglais ou de mon niveau de jardinage. Bien au contraire. Du coup, je me suis dit que ce n'était pas si difficile d'avancer en terre inconnue. J'ai pu prendre confiance en moi, avec l'envie de continuer.

Aujourd'hui, j'ai quitté la ferme, sans pour autant quitter l'amitié que la famille m'a offerte. Je me sens si reconnaissante de leur accueil, des moments passés, des repas partagés, des moustiques écrasés, des jeux de société et autres discussions posées. Je repars en leur envoyant mes plus belles pensées... Qu'elles puissent rejoindre leur cœur et leur ciel manitobain, scintillant de lucioles.



**Instants de vie au Falcon
Trails Resort**

27 juin, High-Lake (Manitoba)

Un surplus émotionnel m'envahit depuis quelques jours. Un mois s'est écoulé depuis mon arrivée au Canada. Mon ventre se noue et se dénoue plusieurs fois par jour. Je ne sais pas par où commencer tellement les émotions fusent de toutes parts.

Les gens d'ici disent que je suis *pognée* au Manitoba, pile au milieu du Canada. C'est vrai que je me sens bien attachée. Mon nouveau volontariat se déroule au « Falcon Trails Resort », à une demi-heure de route de la ferme de Kerri et Neil Bryan.

L'activité principale de cette station éco-touristique familiale est la location de cabanes en bois (fabriquées à la main !), situées sur les rives de deux lacs : le Falcon-lake et le High-lake. L'endroit est paisible et authentique. La qualité des lieux m'a surprise dès mon arrivée : constructions écologiques, bains à remous privés, plages, toboggan, canoës, pistes cyclables, piste de ski, etc. Tout y est !

Barbara et Craig Christie-Hamilton, les gérants anglophones de la station, m'hébergent avec gentillesse chez eux. Durant mes heures de travail, je m'occupe de la cuisine, du nettoyage des cabanes et de la construction d'un nouvel éco-lodge, isolé en ballots de paille, nommé « Whiskey Jack ». Entre activités de nettoyage et exercices forestiers, je joue beaucoup au bâton avec Aïla, la chienne border collie. Inépuisable, elle a pris l'habitude de me suivre pour pouvoir sauter dans le lac. Je m'attache à elle et en oublierais presque son côté légèrement collant !

Ce soir, une douce nuit à la belle étoile m'est proposée. Le « boat house », petite cabane à kayaks du High-lake, fera office de chambre. D'un confort sommaire, la structure est heureusement entourée de moustiquaires. Seule au bord du lac, il n'y a plus que la lumière de mon écran pour me ramener à la civilisation.

Demain, je me lèverai tôt pour aider Caleigh, la fille des gérants, à bâtir Whiskey Jack. Planche après planche, j'en profite par la même

occasion pour bâtir ma nouvelle vie sans superflu. La vie festive et citadine de Montréal me semble si loin déjà. La nature serait-elle en train de me transformer ?

Depuis une semaine, je me sens portée par une sorte de "retour à la terre". Je suis à la fois remplie d'énergie et fatiguée, admirative et interloquée, heureuse et inquiète. En proie aux limites de l'hyper-sensibilité, je ne comprends pas tout de ce qui m'arrive : ces belles surprises de la vie, du voyage et des rencontres, mais qu'est-ce que j'aime ça !

Une citation de Sylvain Tesson, offerte gentiment par Marie, résume parfaitement mon méli-mélo émotionnel : « En voyage, on se frotte l'âme et le corps. Partir décape. On usera du monde, de son étrangeté, de ses beautés comme papier de verre. Le mouvement métamorphose les âmes vagabondes ».

Je garderai précieusement sur moi ce petit bout de papier.

Il me reste encore tant de choses à comprendre, à expérimenter, à écrire mais je vais m'arrêter là pour profiter de l'instant présent. Il est temps pour moi d'observer à nouveau, au bord du High-lake, la valse nocturne des lucioles, que j'apprécie tant.



Le Winnipeg Folk Festival

17 juillet, Winnipeg (Manitoba)

Tous les ans au mois de juillet, le Manitoba s'enflamme au rythme du folk. Ce week-end, je me suis rendue dans le parc provincial de Birds Hill, à 30kms au nord de Winnipeg, pour vivre mon tout premier festival canadien. La famille Bryan, retrouvée pour l'occasion, était de la partie. J'étais heureuse de partager avec eux ce tout beau programme : du folk, du blues, du jazz, de la musique franco-canadienne et des musiques du monde.

5 jours de concerts, 9 scènes, 300 artistes, 3.000 bénévoles et 60.000 visiteurs. Derrière ces chiffres, le Winnipeg Folk Festival, c'est aussi et surtout une ambiance locale et familiale : spécialités culinaires, village d'artisans et chaises pliantes par milliers ! De la douceur et des sourires pour fêter l'été !

Nous sommes restés deux jours, les tarifs n'étant pas vraiment abordables (65 à 85\$ la journée). PonPon m'a permis de passer une belle (mais courte !) nuit aux abords du festival. Le camping étant complet depuis le mois de février, j'étais heureuse d'avoir mon van.

Ce festival à tendance "hippie, peace & love et smoothie" n'a rien à voir avec ceux que je connaissais en France. L'alcool est interdit sur le site (mis à part dans l'espace fermé du bar), les gens sont donc très posés. Cela change vraiment la donne ! De plus, la foule, éparpillée sur de grands espaces de pelouses et de forêt, n'a rien d'oppressant.

Ces deux jours passés dans une ambiance festive mais saine ont été pour moi un doux moment de plaisir. Une toute nouvelle expérience, à refaire et à recommander, sans le moindre doute. En un mot comme en cent : c'était cool !



**Bonne nouvelle : Cap vers le
Yukon !**

21 juillet, Falcon Lake (Manitoba)

Aujourd'hui, date anniversaire de mes deux mois au Canada, j'ai décroché un volontariat au Yukon. Je suis tellement heureuse que j'ai envie de pleurer !

Je vais enfin réaliser un vieux rêve : explorer le Grand Nord. A moi les grands espaces sauvages ! Vous vous souvenez, cheveux au vent ?! Destination : Whitehorse, où je travaillerai d'octobre à mars pour une petite entreprise familiale de chiens de traîneaux : « Alayuk Adventures ».

Ce nom résonne dans toutes mes cellules : *l'a-ven-tu-re* ! Il me paraît désormais clair que je ne retournerai pas de sitôt à Montréal pour y trouver un "vrai travail" ! Je goûte à la liberté et ce n'est pas prêt de s'arrêter.

En attendant l'automne (*mon dieu que ça me paraît loin !*), je vais doucement reprendre la route et m'arrêter chemin-faisant, pour de nouvelles expériences de volontariat. Elle n'est pas belle, la vie ?!

Ma première étape vers les huskys sera un wwoofing d'un mois au « Beaverfoot Lodge », dans les rocheuses (Parc national de Yoho). Un autre endroit qui a l'air magique, au cœur des montagnes. J'y donnerai un coup de main pour l'entretien des hébergements en bois, la préparation des petits-déjeuners, etc. Pour la suite, rien n'est encore fixé. L'improvisation reste de mise !

Bon allez, on va fêter ça ?!



Road trip sur la Transcanada et dans les Rocheuses

1er août, Comox (Colombie-Britannique)

Au revoir Winnipeg !

Le 22 juillet, après une cueillette de bleuets, un délicieux repas et un dernier regard sur le High-lake, j'ai dit au revoir au Manitoba et à la famille Christie-Hamilton. Je suis ensuite allée chercher Raia, la fille de Kerri, qui souhaitait rejoindre Vancouver Island. Nous avons décidé de partager un bout de route, pour mon plus grand plaisir. En voiture, pas de précipitation ! Nous voulons apprécier le paysage sans dévorer à tout prix les kilomètres. De plus, PonPon n'est pas toute jeune : 13 ans, troisième vie ; il faut donc la ménager !

Comme toutes bonnes "road-tripeuses", nous avons prévu quelques affaires : de quoi cuisiner, nous laver, randonner et surtout écouter de la bonne musique (*au secours la radio canadienne*) ! Il paraît qu'il est facile de faire du camping sauvage, ou de dormir dans sa voiture à peu près où l'on veut : aux abords d'un champ, d'une propriété ou sur la plupart des parkings. Nous voilà fin prêts, enfin, j'espère ! C'est parti.

Saskatchewan : allo, il y a quelqu'un ?!

Après quelques heures de route, l'arrivée dans cette nouvelle province nous a inspiré... un calme absolu ! Nous avons rompu le silence de politesse d'un sourire étonné. Il n'y avait rien autour de nous. Quand je dis : rien, c'est RIEN ! Une vision à 360 degrés, impeccablement plate, mis à part quelques arbres pour nous "gâcher" la vue ! Entre les étendues de prairies, deux villes sortent de terre : Regina et Saskatoon. C'est tout. Un paysage très inhabituel pour la jeune occidentale que je suis, habituée aux territoires densifiés (*Lille : 6.700hab/km²...*)

Durant le trajet, j'ai pris le temps de contempler l'horizon. Au-dessus de moi, le ballet des nuages était saisissant... Devant moi, l'infini absolu. Quelle tranquillité ! La Saskatchewan semblait être à elle seule, une route parallèle. Tellement hors des sentiers battus qu'aucun voyageur n'avait l'air d'y passer ou d'y rester.

Arrivées à Régina, nous avons dévié de la Transcanada, trop monotone à notre goût (*ça casse le mythe, mais trop d'autoroute en ligne droite rend fou*). Direction une petite route du Nord, la SK-11N, vers Saskatoon et sa célèbre cueillette de bleuets. À l'approche de la petite ville, alors que la nuit commençait à tomber, nous avons trouvé notre spot de camping sauvage à l'entrée d'un ranch. Le coucher de soleil était saisissant. Les nuances de couleurs sur les prairies, éblouissantes. Cette halte, au milieu de ce rien, m'a inspiré bon nombre de questions sur la vie des habitants. Ce bout de territoire semblait bien mystérieux.

Drumheller et le parc provincial des dinosaures en Alberta

Au lendemain d'une nuit paisible, le panneau d'entrée de l'Alberta nous a souri. À quoi pouvions-nous nous attendre aujourd'hui ? J'ai déplié une carte et aperçu à plus ou moins deux heures de route, l'étrange parc provincial des dinosaures. Nous avons roulé dans cette direction et nous sommes arrêtées à Drumheller, porte d'entrée du parc. Sur la place centrale, un énorme dinosaure de 26 mètres de haut, en fibres de verre, nous accueillait dignement. En déambulant dans les rues, d'autres spécimens, tous plus colorés les uns que les autres, nous tendaient les bras dans des magasins "attrapes-touristes". Nous nous sommes prises au jeu. Après une partie de billard, une bière et un étonnant burger de bison, nous avons quitté le centre-ville pour le Musée Royal Tyrrell de Paléontologie, un des plus grands musées de paléontologie au monde.

La vallée de Drumheller abrite le plus grand nombre d'ossements de dinosaures. Curieuses d'approcher les fossiles de ce territoire emblématique, nous avons sillonné la Dinosaur Trail, une boucle de 48kms, autour de la ville. En chemin, nous avons emprunté un petit ferry historique pour véhicules, fonctionnant depuis 1913. Après le passage de la rivière, le point de vue Orkney nous attendait. A cet endroit, les paysages vallonnés semblaient paisibles : une invitation à y passer la nuit en toute sérénité.

Le lendemain 9h, le soleil cognait déjà très fort. Nous avons repris la route vers le sud pour atteindre le parc provincial des dinosaures, dès l'ouverture. 2kms avant l'entrée, un panneau nous a averties d'une descente, quand soudain, les *badlands* se sont ouverts sous nos pieds. Une arrivée imprévisible ! Au milieu des prairies, la beauté naturelle de ce Grand Canyon en miniature, était des plus étonnantes. Ses étendues semi-désertiques, majestueuses. Patrimoine mondial de l'UNESCO, le parc de 81km² rassemble à lui seul les traces de plus de 35 espèces de dinosaures, ayant vécu il y a plus de 75 millions d'années. Au milieu de ce décor magistral, l'exploration nous semblait infinie. Nous avons garé PonPon et nous sommes lancées sur les sentiers caillouteux. Emue, je ressentais la puissance de l'histoire de cette terre. Je me sentais toute petite et ne suis pas prête d'oublier cette promenade.

Le cœur noué, nous avons dit au revoir à la terre des T-Rex. Nous avons mis le cap vers Banff, au cœur des célèbres montagnes rocheuses.

Les Rocheuses : Parc National de Banff et Parc National de Yoho

Je rêvais de visiter les parcs nationaux des Rocheuses depuis des années. Le jour J était enfin arrivé. Plus la ville de Banff approchait, plus mon cœur battait la chamade. Quel bonheur d'apercevoir les montagnes se dessiner petit à petit... Nous approchions doucement du but, l'excitation à son comble !

Après un incident mécanique inattendu à Canmore, nous avons enfin franchi la porte des Rocheuses. J'imaginai la ville de Banff grande, ultra touristique et pas vraiment intéressante, mais j'ai été surprise de ma découverte. Finalement, la ville me semblait à taille humaine, bien ancrée dans le paysage, idéale pour des vacances en famille. Nous avons fait quelques courses, sommes allées nager à la piscine et avons profité d'un bon restaurant. J'ai ensuite acheté un pass annuel pour tous les parcs du Canada (60\$), bien plus avantageux que le pass journalier (10\$).

Une fois ravitaillées, nous avons filé vers le célèbre lac Louise ! Ce premier lac, turquoise, entouré d'une gigantesque chaîne de montagnes, m'a ému aux larmes. J'en ai même oublié l'hôtel-château situé face au lac et le fait d'être une touriste parmi les touristes. Nous avons contemplé le spectacle, assises sur un banc au bord de l'eau, simplement. La nuit tombait déjà. Nous nous sommes tues et avons respiré... Silence, repos...

PonPon, Raia et moi avons dormi entourées de chevreuils, à deux pas du lac. La nuit brillait de mille étoiles. Quelle splendeur !

Le lendemain matin, la route de 13kms menant du lac Louise au lac Moraine nous a fait l'effet d'une claque. A l'arrivée, nous avons été éblouies par un lac transcendant, époustouflant, captivant (*je manque de superlatifs*) ! Je n'avais jamais vu une eau de cette couleur et n'en croyais pas mes yeux. Alimenté par les glaciers et situé dans la vallée des Dix-Pics, cet endroit me semblait juste incroyable. Oubliez les retouches photos, nul besoin ici... De la beauté à l'état pur. La Mer du Nord me paraissait bien loin !

A partir du lac Moraine, plusieurs randonnées s'offraient à nous. Raia et moi avons choisi le sentier de l'Eboulement et le sentier des Lacs-Consolation. Loin de la foule des grands axes, nous sommes entrées dans le vif du sujet, celui de l'exploration d'un grand parc sauvage. Un panneau d'indication a alerté notre attention : des grizzlis et cougars occupaient cette zone. Des règles de sécurité étaient en vigueur. Interdit de randonner seul ou même à deux : quatre personnes minimum. La peur commençait à envahir notre estomac. Par chance, nous avons rencontré trois québécois avec qui partager le chemin. La balade de deux heures nous a menés vers un lac niché entre des montagnes abruptes et des prés alpins. Au milieu des éboulis, face au glacier Quadra, nous ne voulions plus repartir. La sieste nous a happés, des heures durant. Un goût de paradis !

Après ces belles surprises, nous avons repris la route vers l'ouest, direction le Parc National de Yoho et ses deux bourgades : Field et

Golden. Avec ses 169 habitants, ses jolies maisons colorées, sa rivière et sa voie de chemin de fer, Field nous a charmées. Quelques B&B, un artisan de poterie et une boutique-bar animaient le village, pour notre plus grand plaisir.

Yoho est réputé pour être un parc paisible, vierge, déstressant. A quinze minutes de route de Field, j'ai pris la mesure de cette réputation. Le lac Emerald s'est ouvert à nous et sa couleur nous a sidérées, une fois de plus ! Ce jour-là, peu de touristes au rendez-vous et un paysage toujours aussi grandiose. Restaurant sur la petite île, location de canoës, randonnées... Nous avons l'embarras du choix. Nous avons opté pour l'activité : "trinquons une bière au bord de l'eau" ! Après cette agréable halte, nous avons repris notre chemin et croisé un pont naturel, où la rivière Kicking Horse se déverse dans une formation rocheuse. Une petite plage de sable fin et d'excellents points de vue ont rempli nos cœurs de bonheur.

Les petites complications du road trip ont été d'ordre pratique. En effet, se laver dans un parc national n'a pas été tous les jours évident. Nous avons souvent opté pour des trempettes dans les lacs et les rivières, l'eau étant très pure (mais très froide). Nous nous sommes également rendues dans des piscines municipales, lorsque nous en trouvions. Une douche chaude et du sport, pour 2 à 5\$, ne se refuse pas !

Avec du savon de Castille pur biologique, nous avons lavé nos vêtements dans différents points d'eau, sans faire de dommage à l'environnement. Lors d'un second arrêt au lac Emerald, j'ai lavé mes sous-vêtements à la main avant de les faire sécher sur les barres du toit de PonPon, faute d'étendoir. Petit problème. Nous sommes reparties sur la Transcanada en les oubliant totalement... J'ai compris mon erreur une demi-heure plus tard, lorsque la dernière culotte survivante a fait des bons dans mon rétroviseur ! Mes conseils pour la lessive ne seront donc pas de bon augure (*voyageuse du dimanche, bonjour*) !

Après cet incident et l'achat de nouveaux sous-vêtements en ville, l'exploration pouvait continuer. Au programme : les chutes Takakkaw. Ce matin-là, PonPon roulait au ralenti. La route grimpanche et escarpée menant aux chutes était un peu trop dangereuse pour notre vieille mamie van. Mais je ne pouvais pas quitter Yoho sans aller voir la cascade. J'en avais tellement envie ! Nous avons poussé ma PonPon en lui chuchotant des mots doux et elle a survécu, tant bien que mal. Bravo ! Le résultat de cet effort fut d'autant plus plaisant. Takkakaw signifie « magnifique » et porte bien son nom. Les chutes de 254 mètres de haut étaient époustouflantes. La pression de l'eau, à son maximum. Nous avons suivi un petit sentier et nous sommes retrouvées en quelques minutes seulement aux pieds de la chute, totalement trempées et grelottantes, à lutter contre le vent, les casquettes volant dans les airs. Cette expérience nous a révélé la toute puissance de l'eau et de la nature. Un sacré rafraîchissement !

Changement de plan

Dernier jour de tourisme dans les Rocheuses. Arrivées à Golden, Raia et moi nous sommes reposées dans un petit café. Tandis qu'elle devait acheter son ticket de bus pour Vancouver, je devais rejoindre mon nouveau volontariat à une trentaine de minutes de là. Une connexion Internet nous a permis de vérifier nos emails avant de nous séparer. Un message de Beaverfoot Lodge, mon volontariat en question, a attiré mon attention : « Bonjour, finalement nous sommes complets en août, désolé ». Annulation de dernière minute. Une phrase, rien de plus. Brouillard...

Un peu déconcertée, j'ai peiné à retrouver mes esprits. Raia sentait bien ma perturbation. Elle était désolée pour moi. Je me suis levée, j'ai fait quelques pas dehors et j'ai soufflé en essayant de me ressaisir. De toute façon, il y avait quelque chose que je ne sentais pas à Golden. Les Rocheuses étaient merveilleuses à visiter, mais à vivre, je ne sais pas... Je n'étais pas totalement convaincue. Toutes ces belles routes touristiques manquaient peut-être de parallèles ou d'un supplément d'âme. Enfin, ce n'était qu'une impression, teintée, bien évidemment, de déception (*pas très objective, titi !*).

De retour à table, j'ai décidé d'ignorer ce monsieur et n'ai rien répondu. Passés la confusion et l'énerverment, le plus difficile pour moi a été de répondre à cette fameuse question : « Bon, je fais quoi, maintenant ? ». Après une longue discussion avec Raia, un grand sourire est revenu sur mon visage. Nous avons trouvé une solution ! Elle n'achèterait pas de ticket de bus. Je l'amènerai, avec PonPon, jusqu'à l'île de Vancouver, où je la déposerai chez ses grands-parents. Ce plan lui convenait bien. Telles deux nouvelles complices de route, nous avons tapé dans les mains. Le partage n'était pas fini... Comme le dit David Le Breton : « On ne fait pas un voyage. Le voyage nous fait et nous défait, il nous invente ».

En chemin vers l'ouest, j'ai navigué sur www.woof.ca pour trouver un volontariat de remplacement. Après trois mails envoyés à la dernière minute sans trop y croire, j'ai attendu deux jours quand soudainement, deux réponses positives sont apparues. L'embarras du choix me comblait. J'ai remercié ma belle étoile, avec gratitude.

Vancouver a fait son apparition sous un soleil radieux. Le cœur léger, deux heures de traversée à bord d'un *BC Ferries* nous attendaient. L'île de Vancouver prédisait une aventure inattendue et intrigante. Arrivées à Nanaimo, les grands-parents de Raia nous ont accueillies et nous ont gâtées de festins dont nous n'avions plus l'habitude. Quelle joie de quitter les bagels et barres de céréales ! Après deux jours de repos, j'ai quitté cette charmante famille. Le calme, le sourire et la douceur de Raia allaient beaucoup me manquer.

Désormais seule, sur l'île de Vancouver

Cette aventure me pousse à dépasser mes peurs. Après deux jours de vadrouille en solo, je vous écris depuis Comox, une petite ville côtière. Aujourd'hui, le vent est frais, PonPon se repose tandis que je m'apprête à découvrir les recoins mystérieux de cette île. Je rejoindrai dans quelques jours un nouveau volontariat, chez Judy et Ross Norbury, un couple qui paraît tout droit sorti de Woodstock !



**Hippie wwoofing et éco-
tourisme sur l'île de
Vancouver**

15 août, Beaver Lake (Colombie-Britannique)

Comme le temps passe vite... Voilà bientôt quatre mois que je parcours le Canada. Vancouver Island a eu un pouvoir attractif sur moi, quelque chose d'irrésistible, difficile à expliquer. Je ne pensais pas rester longtemps mais à force d'entendre : « il faut que tu passes du temps à Vancouver Island », je me suis prise au jeu. Après tout, une question me trottait dans la tête depuis longtemps : comment vit-on sur une île ?

Oubliez le côté isolé. Vancouver Island fait la taille de la Belgique (460kms de long sur 80kms de large). Cette grande île peuplée d'environ 750 000 habitants est très bien structurée. La qualité de vie m'a immédiatement parue très appréciable : côtes, montagnes et forêt pluviale, climat tempéré, air du Pacifique, biodiversité incroyable, parcs et réserves, villes et villages pittoresques, recoins sauvages... Ça donne envie, non ? Pour ma part, j'ai craqué. Surtout qu'ici, les randonnées se font sans moustiquaire de tête !

Les sapins géants de Cathedral Grove

J'ai commencé la découverte de l'île dans le parc provincial MacMillan, où se trouve Cathedral Grove. Site mythique pour les écologistes, un parcours en forêt m'a permis de croiser des arbres âgés de 800 ans, plus hauts que la Tour de Pise ! Le plus vieux sapin douglas détient même le record de 76 mètres de haut pour 9 mètres de circonférence. Impossible de le prendre en photo !

La vallée de Cowichan et ses totems traditionnels

Après cette apaisante balade forestière, j'ai rejoint la vallée de Cowichan. La ville principale de Duncan, réputée pour ses totems traditionnels des Premières Nations, m'attirait. Pour comprendre la signification des totems dressés dans la ville, le centre culturel Quw'utsun', une brochure et des panneaux explicatifs le long du chemin touristique sont à disposition. Bien qu'impressionnée par la qualité des totems, la ville m'a parue un peu trop surfaite.

Mon coup de cœur va à la petite ville de Chemainus, qui m'a été recommandée par un local. Entièrement revitalisée après le déclin de l'industrie du bois, une quarantaine de fresques murales, réalisées par des artistes nord-américains, embellissent les maisons et lieux publics. La ville a instauré, il y a trois ans, son propre système monétaire : le Chemainus Dollar. L'ambiance se veut très pittoresque et vintage. En outre, il est possible d'assister à des pièces populaires au Chemainus Theater. J'ai en mémoire un très beau coucher de soleil sur la petite plage publique. Je me sentais bien à Chemainus, au calme, entourée d'air frais. J'ai même écrit une lettre à mes parents, à l'ancienne, tant qu'on y est !

Nouveau wwoofing en vallée de Comox, chez Judy et Ross

Après une douce nuit sur la plage de Chemainus, j'ai entamé mon nouveau wwoofing sur la côte Est ! Direction le village de Royston, dans une jolie petite maison jaune, à tendance hippie.

Dès mes premiers pas, Judy et Ross Norbury m'ont fait bonne impression. Le tour du propriétaire a été un prétexte pour faire les présentations. Ils m'ont expliqué qu'ils étaient, depuis longtemps, des militants écolos activistes. Je ne savais pas à quoi m'attendre...

La cuisine végétarienne et biologique fait partie intégrante de leur quotidien. Le premier soir, au moment de passer à table, je me suis sentie mal à l'aise. Au menu : des betteraves rouges, c'est tout ! Je suis devenue pâle en me remémorant d'horribles souvenirs de cantine... J'avais vraiment peur d'être malade en me forçant. Judy m'a expliqué que cette soupe russe toute rose était un *bortsch*. Il fallait que j'essaye, en ajoutant une cuillère de *crème sure* par-dessus. De la crème froide dans une soupe ? Mon dieu, mon dieu... Sans conviction, j'ai pris une première cuillère de politesse. Cette saveur inconnue m'a hypnotisée. Comment pouvais-je adorer ? Moi qui déteste les betteraves ? Peut-être n'avais-je jamais goûté une vraie betterave ? Pour couronner cette découverte, Ross avait préparé pour le dessert des pancakes et une tarte aux fruits. Rien que ça ! Moments de délice, à nouveau... Je souriais, l'estomac heureux.

Après ce repas déroutant, le couple m'a guidée vers leur grand garage. Une mezzanine modeste y était installée, entourée de drapeaux de paix ! Voilà où j'allais dormir... Décidément, ils étaient originaux, ces deux là !

Détendue et en confiance, le sommeil est rapidement venu. Au petit matin, j'ai discuté plus intimement avec Judy, dans sa cuisine. Originnaire d'Inde, elle m'a confié qu'elle avait la polio depuis l'âge de 4 ans, ce qui ne l'empêchait pas d'être musicienne, écrivaine et voyageuse... en fauteuil roulant. Cette femme m'a touchée et j'ai ressenti pour elle un profond respect. Depuis 15 ans, elle reçoit des wwoofers et se nourrit de rencontres.

Par la suite, j'ai appris à connaître Ross. Quel humour ! Il m'a fait rire avec toutes ces blagues et ces bêtises. Passionné de moto et réparateur de vélos, il voulait sans cesse me partager sa passion, en m'emmenant faire de la moto et du side-car à des vitesses incroyables ! Je me suis sentie tellement libre à ses côtés. Quant au wwoofing, il n'était pas du tout stressant. Les tâches étaient variées : couper et ranger du bois, entretenir le jardin et la maison, cueillir des bleuets, concocter des jolis paniers d'ail pour les vendre... Je ne me suis pas ennuyée une minute et les temps de repos étaient nombreux : je ne travaillais que le matin !

Ross n'a pas arrêté de faire des tartes aux fruits rouges, un vrai addict ! Nous avons dû crier « Yum Yum » une dizaine de fois en rigolant. Ah ça, nous avons l'air de vrais gamins, surexcités par le sucre ! Faire la cuisine et manger avec eux a été source de bonheur. Une révélation sur le pouvoir des mets !

A la fin du séjour, Judy et Ross ont pris cinq jours en vacances sur la côte Ouest et m'ont laissé leur maison à disposition. « Free house, free mind », m'ont-ils dit ! Touchée par leur confiance, j'ai pu en profiter pour inviter Marie, mon amie photographe, de passage à Vancouver Island. Quelle drôle de coïncidence, nous nous suivions !

En route sur la tortueuse route 4, vers les baleines de Tofino !

Après un break tranquille avec Marie, j'ai décidé de prendre une petite semaine de vacances en solo avant de me rendre sur une autre île, Quadra Island. Cap vers la côte Ouest, plus précisément au bout de la route tortueuse n°4, à Tofino, un repère populaire bohème. Cette côte, incontournable sur Vancouver Island, permet d'observer des baleines, des lions de mer, des oiseaux, des ours, etc.

Une fois arrivée en ville, j'ai voulu me faire plaisir en montant dans un zodiac du West Coast Aquatic Safaris, une agence recommandée par Anne (*encore et toujours Anne !*). Durant 3h, pour 90\$, j'ai respiré le doux air du Pacifique. Le temps était radieux, les baleines et lions de mer, au rendez-vous. Quelle biodiversité incroyable ! J'ai été comblée par cette sortie. Plus tard, j'ai même vu des ours. Mais une chose me manquait, tout de même : la chance de pouvoir partager ce moment avec quelqu'un...

Le temps a viré au fiasco les jours suivants. Tempêtes et orages sont extrêmes dans la région. On m'avait prévenue. Je suis restée abritée mais PonPon s'est mise à fuir de l'intérieur... Quelle angoisse ! Je me suis dit : « mais, une voiture n'est pas censée être étanche normalement ?! ». Bricoleuse du dimanche, je me suis retrouvée à mettre de la glue à l'endroit de la fuite. Solution totalement archaïque et inefficace. Je n'avais plus qu'à me résoudre à mettre un seau ! Quelle galère... Ces deux nuits courtes et humides m'ont rendue triste. J'ai ressenti beaucoup de solitude.

Heureusement, le temps a fini par se calmer. Je me suis rendue à quelques kilomètres de Tofino, au parc national de Pacific Rim, sur le littoral. Impossible d'oublier mon passage dans ce parc. Plages, vagues, surfeurs, oiseaux, ... Cette réserve a été propice à la détente et à l'émerveillement. J'ai randonnée sur les sentiers de la forêt fluviale et parcouru quelques-unes des multiples plages. Long Beach Unit, classée réserve de biosphère par l'Unesco, m'a impressionnée avec ses 16kms de sable blanc. Deux autres endroits m'ont marquée : le sentier de la Tourbière et la baie Grice.

Au sud du parc se trouve un village nommé Ucluelet. J'y ai fait un crochet pour randonner sur un sentier de 8,5kms : le Wild Pacific Trail. Ce jour là, il régnait une sorte d'atmosphère bretonne : brumeuse, orageuse et déchiquetée. Un phare tombait à point nommé pour admirer le ciel nuageux et les falaises battues par les vagues.

L'appel du Nord sauvage de Vancouver Island !

Lorsque je suis seule, impossible de résister à l'appel du Nord, là où tout est sauvage et non touristique (*mes petites routes parallèles en quelque sorte !*). La ville de Campbell River, porte d'entrée des territoires du Nord, annonce l'inconnu. Peu de touristes continuent la route car le sauvage domine. Enthousiaste à l'idée d'explorer des zones peu fréquentées, les routes m'ont menée tour à tour vers les caves mystérieuses d'un petit parc régional : Little Huson, puis vers une bourgade de départs d'excursions en kayak : Telegraph Cove.

Insatiable de beauté, le temps était à la multiplication des découvertes. En demandant conseil à l'office du tourisme de Port McNeill, un coin adorable niché sur la route de Port Alice m'a été recommandé. Un sentier forestier d'éducation à l'environnement comptait des dizaines de champignons jaunes fluo. Un calme absolu y régnait. Les recoins de cette île me paraissaient incroyables... Je ne faisais plus qu'un avec la forêt. Le temps a filé vite.

Ce soir, ma route vers le nord sauvage s'arrête. Je dors près d'un lac paisible, Beaver Lake, où j'ai croisé un touriste allemand et puis, c'est tout. Toute la magie et la puissance enchanteresse du Canada m'habitent. Demain, je repartirai vers Campbell River où un petit ferry m'attend. Cap vers les îles de Quadra Island puis Cortes Island pour un mois de wwoofing.

Je me sens, chaque jour, un peu plus chanceuse de vivre cette aventure.



Histoire d'une vie insulaire à Quadra Island

25 août, Quadra Island (Colombie-Britannique)

Située à 10 minutes en ferry de Campbell-River, l'île de Quadra m'a invitée à ralentir la cadence du PVT, mené jusqu'à présent tambour battant. Cette fois-ci, c'est par l'intermédiaire de mon amie Marie et du site *helpx.net* qu'une place s'est libérée pour moi chez Tara et Bryce. Au programme de ces dix journées de volontariat : peinture, jardinage, récolte, cueillette, soin des animaux, nettoyage et papotage !

Lors de mon arrivée, j'ai été impressionnée par la beauté des lieux. La maison en bois dans laquelle je pénétrais était très grande, très cosy, très canadienne ! Bryce m'a alors expliqué que sa famille l'avait construite de ses propres mains. Il y tient beaucoup.

Les animaux de la ferme (essentiellement chèvres et canards) semblaient bien chouchoutés. Après leurs petites bêtes, le couple m'a présenté Liora, âgée de six mois. Avec son grand sourire et ses yeux malicieux, leur petite fille était super mignonne.

Tara avait un emploi du temps de ministre. Impressionnante, elle semblait avoir dix bras et trois cerveaux ! Une vraie pile électrique. J'ai beaucoup participé à leur vie de famille en jouant avec Liora et avec leur chien. Les rencontres se sont multipliées : leurs parents, les voisins, la communauté et même des québécois installés sur la côte Ouest. Impossible de rester seule !

L'entraide sur l'île était au cœur de toutes les discussions. Tara et moi avons de nombreuses fois parlé de la vie insulaire. Ce sujet me passionnait. J'ai vite compris que la vie à Quadra Island n'est pas toujours rose. En effet, il n'y a pas ou très peu d'emplois. Pour travailler, les locaux doivent aller à Vancouver Island, en payant le ferry à chaque trajet. En matière d'éducation, l'école est fragilisée ; les locaux craignent chaque année sa fermeture. Au niveau de l'alimentation aussi, il faut retourner à Vancouver Island car le seul magasin de l'île coûte vraiment très cher. Côté santé, les médecins manquent. Il faut donc se rendre à Campbell-River en cas de

problème. Tara m'a raconté une petite anecdote : parfois, à cause du temps, les ferrys ne partent pas ou partent en retard. De ce fait, on dénombre plusieurs histoires d'accouchement dans le ferry ou sur l'île sans soins appropriés. Derrière le côté paradisiaque, j'ai compris que la vie quotidienne sur une petite île pouvait parfois tourner au vrai challenge...

La polyvalence de ce volontariat m'a parfaitement convenu. Mes deux missions principales étaient de repeindre l'abri des chèvres et de retaper l'intérieur d'un vieux *camper*. L'activité peinture, c'était vraiment *l'fun* pour moi. Quel épanouissement de reprendre à nouveau les pinceaux, même si la peinture de bâtiments est différent de la peinture sur toile, bien sûr ! Cette activité m'a permis de me mettre dans ma bulle. Le résultat des travaux d'embellissement était plutôt bon, à mon grand étonnement. Tara était contente, en tout cas ! Par contre, le test "traire une biquette" a été un monumental échec. C'était vraiment difficile. Bryce m'a rassurée sur le fait qu'il fallait s'entraîner tous les jours pour avoir la main. En toute franchise, ce sera sans moi, je pense !

Une sacrée surprise est arrivée. Une nuit, un ours a débarqué près des ruches en mode Winnie l'ourson... Le miel devait sans nul doute l'attirer. La voisine, qui n'est autre que la mère de Bryce, est sortie dans le noir et a tiré avec son fusil pour le faire fuir ! Sacrée bout de femme... Je n'aurais jamais osé ! Les jours suivants, victoire, plus d'ours à l'horizon ! Nous en avons profité pour vendre le miel de la famille. Tous les voisins sont passés acheter des pots à la maison, en jasant autour d'une jatte de café.

La journée la plus épuisante a été la "journée mouton". Tara et moi avions pour objectif d'acheter un mouton et deux agneaux chez l'une des voisines, puis de les mettre dans le *truck*. Problème : Impossible d'attraper le mouton ! La propriétaire est arrivée d'un pas ferme, l'a gentiment bloqué dans un coin puis l'a soulevé à bout de bras. Quelle force... Les femmes d'ici ne sont pas des chichiteuses, me suis-je dit (*amusée, en pensant à ma mère qui ne fait jamais de chichis*) !

Le weekend est arrivé. Détente à la fête de l'été ! L'ambiance communautaire était délectable ; l'auberge espagnole a ravi mes papilles. Pour ma dernière soirée, un repas avait lieu chez la mère de Tara, dans une magnifique maison bleue, face à l'océan. J'ai fait la rencontre de Bernard, un volontaire parisien. Le monde est petit ! Son histoire de baroudeur me restera longtemps gravée en mémoire. Du plaisir, en toute simplicité, pour ce volontariat et cette dernière soirée.

Demain : départ pour Cortes Island !



**Cortes island : trois semaines
off-the-grid au Channel Rock**

17 septembre, Jasper (Alberta)

Expérience inédite : un volontariat en pleine forêt

À partir de Quadra Island, un ferry rejoint en 45 minutes la petite île de Cortes. Inconnue des guides touristiques, elle mesure 25kms de long sur 13kms de large. Environ 1 000 résidents vivent à l'année sur l'île (*8hab/km² !*). L'accessibilité est toute relative. À partir de Vancouver, il faut emprunter trois ferrys pour 5 à 6h de trajet. Attirée par les expériences de routes parallèles, j'ai voulu tester la vie sur cette île, une fois de plus par le biais du volontariat.

Le site www.woof.ca m'a permis de trouver un volontariat au Channel Rock. Ce centre de retraite et d'éducation à l'environnement de 140 acres, niché en pleine forêt, se situe à 15 minutes à pied de la route la plus proche. Axé sur le non-profit, le centre est tenu par une petite communauté souhaitant respecter et protéger la Terre. Vivre trois semaines en retraite sur une île inconnue était une prise de risque... Alors, quitte ou double ? J'allais bientôt le savoir.

L'aspect éducatif et communautaire : du jardin à l'assiette, en passant par soi-même !

Le Channel Rock, surnommé *The Protected Place*, a été entretenu durant 40 ans par Gilean Douglas, une femme plutôt connue dans la région, naturaliste, écrivaine et manager de la communauté. Peu avant son décès, elle invita Libba et Gifford Pinchot, deux entrepreneurs américains, à penser le futur du site et à l'entretenir.

En parallèle de ce projet, Libba et Gifford ont créé une grande école à Seattle : BGI (Bainbridge Graduate Institute). Le créneau de l'école est l'apprentissage du *green business* (entrepreneuriat social et responsable). Tous les étudiants sont encouragés à faire des actions, à leur échelle, pour "changer le monde" vers plus de durabilité.

Tous les ans, les étudiants de cette école viennent au Channel Rock pour faire connaissance et entamer leur processus de changement. Leur semaine d'intégration se veut inoubliable. Je suis arrivée en

volontariat le 26 août, juste au moment de leur arrivée. Le rythme allait être soutenu !

Après avoir garé PonPon puis marché sur le petit sentier en forêt, j'ai rencontré deux jeunes volontaires : Owen, un irlandais et Sergé, un allemand-russe. Nous allions dormir dans des tentes au cœur de la nature et travailler sous la direction de Stéphanie Asbeck, la jardinière du Channel Rock.

Le *tourist tour* improvisé par mes deux nouveaux compagnons m'a laissée bouche bée. J'ai posé mon sac et les ai suivis autour de la propriété. L'endroit était perturbant, mes yeux étaient écarquillés tout ronds ! J'ai pris connaissance des maisons en bois, des tipis, des yourtes, des tentes, du jardin... Le lieu me semblait magique. Que flottait-il dans l'atmosphère ? Quel était l'histoire de ce lieu ?

J'ai appris que le Channel Rock était situé sur un site historique et protégé. Au fil des ans, il s'est transformé en un centre de démonstration et d'apprentissage dédié à l'écologie pratique, à la permaculture et l'éco-construction. Plusieurs *workshops* ont lieu chaque année. Les bâtiments sont construits avec des matériaux écologiques (mélange de sable, d'argile et de fibres) et le fonctionnement du centre est rendu possible grâce à l'énergie solaire. Aussi, les toilettes sèches encouragent le processus de compost. Tout respire l'authentique éco-village. J'ai eu beau chercher, je n'ai vu aucune source de pollution à l'horizon... Cet endroit avait de quoi éveiller ma curiosité. Pouvait-on vraiment habiter de manière autonome dans une forêt ?

Pour réussir à vivre ici, il faut accepter d'être coupé du monde pour un temps afin d'apprendre à vivre en harmonie avec le milieu naturel. Les buts premiers du centre sont de maximiser sur une courte période : apprentissage de la permaculture, développement personnel (méditation, bien-être...) et sens communautaire. Chacun est amené à vivre une expérience unique. Avoir du fun n'est pas un objectif en soi. Le kayak, le frisbee, le basket, le sauna, la randonnée sont à disposition des invités mais la recherche

d'excitation et d'aventure ne doit pas prendre le pas sur le travail intérieur et l'apprentissage de l'écologie. Fini le wifi, la télé, les amis et les magasins du coin. Il va falloir que j'apprenne à me sentir bien au contact de quelques personnes, ou seule avec un bouquin. En voilà un beau challenge, moi qui aime le mouvement et suis plutôt nerveuse, sous mon apparence calme...

Un wwoofing passionnant et des rencontres surréalistes !

Le travail s'annonçait polyvalent : récolte, désherbage, création de petits sentiers, entretien du jardin, production de champignons, aide en cuisine et nettoyage. Stéphanie nous a expliqué que l'idée était de faire de notre mieux pour que les étudiants et invités soient bien nourris et évoluent dans un cadre exceptionnel.

Passée l'émotion de la découverte du lieu, les premiers jours se sont révélés être pénibles et perturbants. Quatre jours de pluie intensive ont rendu tous mes vêtements humides. Travailler dans le jardin, sous la pluie, puis dormir dehors à même le sol m'apparaissaient plutôt déplaisant, en fin de compte. J'étais à cran.

Le quatrième soir a fait chavirer la balance. Tandis que je me reposais sous la tente, Owen et Sergé étaient partis faire du kayak. J'avais besoin d'un peu de solitude. Une heure s'est écoulée, Owen est revenu et m'a appelée en chuchotant derrière la toile :

- « Laetitia, il faut que tu viennes. »
- « Mais il pleut et il fait nuit noire, Owen ! »
- « Viens je te dis, on va faire du kayak, ne prends pas ta lampe torche. »
- « Bon, ok... »

Sur mes gardes, j'ai essayé de lui faire confiance mais l'idée d'entamer mon premier test de kayak, sous une pluie nocturne, ne me paraissait pas idéale. Je n'en menais pas large. Bourlinguer sur l'eau m'angoissait un peu. J'ai essayé de mettre mon cerveau en *off*, en pensant "positif". Je suis montée dans ce truc bancal et me suis lancée sans rien y voir.

- « Laetitia, ne va pas trop loin. »

- « Ben ça ne risque pas, Owen, je n'ai jamais fait de kayak ! »

Les premiers coups de pagaie ont accéléré mon cœur. Je regardais droit devant moi, tentant de distinguer quelque chose, quand l'eau s'est soudainement mise à scintiller. Que se passait-il ?

La magie du phénomène de bioluminescence m'a fait perdre l'esprit. Au milieu de nulle part, dans la nuit noire, je voguais seule, au milieu des diamants... J'ai entendu Owen pénétrer dans l'eau, il s'est mis à nager rapidement dans une eau à 16 ou 17°C. Je le voyais scintiller, telle une grande tâche blanche au milieu de l'océan. J'avais l'impression de rêver...

- « Owen, c'est magnifique. Je pense qu'on est au paradis. »

La pluie s'est soudainement arrêtée. Le calme était alors absolu. Cinq minutes se sont écoulées. Avec mes pagaies au milieu des fées, j'ai eu envie de pleurer.

L'aube du cinquième jour a pointé son nez. Je me suis réveillée dans un demi-sommeil. Le beau temps était revenu, mes vêtements allaient enfin pouvoir sécher.

J'ai entendu la douce voix de Sergé :

- « Laetitia, viens voir, il y a 10 loups derrière nos tentes, ne fait pas de bruit. »

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ! Avais-je mal compris ? J'ai doucement sorti la tête. Mon dieu, c'était vrai. Heureusement, une petite clôture en bois nous séparait de la meute. Je me sentais protégée, n'ayant aucune idée si des loups pouvaient être agressifs ou pas. Nous sommes restés discrets, éblouis par le spectacle. La meute a continué son chemin, d'un pas vif, sans peur. Comment oublier ce moment, figée à les regarder. C'était unique. À 8h du matin, au lendemain d'une nuit bioluminescente, je me sentais privilégiée. Je dansais avec les loups...

Sergé et moi sommes revenus surexcités vers le groupe au petit-déjeuner. Nous voulions conter notre étonnant réveil, mais le temps était à l'introspection. Hé mince, nous assistions au *silent morning* : deux heures de silence et de méditation en solo au grand air, pour apprendre sur soi et s'ouvrir au milieu naturel. A la fin du temps de méditation, la consigne était la suivante : les étudiants devaient écrire les raisons pour lesquelles ils avaient rejoint cette école. Le calme de la *Cob house* (pièce de vie principale) était bien inhabituel mais je dois avouer que le silence avait ici quelque chose de fantasmagorique. J'en ai profité pour assimiler intérieurement ma rencontre avec les loups. Bon, en vérité, je n'arrêtais pas de sourire bêtement à Sergé, pas très concentrée ! La méditation et moi, ce sera pour plus tard ! Franchement, les réponses apparaissent-elles comme ça, pouf, d'un coup ? J'en doutais... Bref, il était temps, pour nous, d'aller travailler.

Stéphanie, notre tutrice jardinière, était stimulante. Passionnée, la transmission de sa joie était palpable. Nous avons assisté à l'apparition des champignons Shiitake, sur des troncs. C'était juste magique ! Une nouvelle et bonne expérience, une fois de plus.

L'après-midi, je me suis faufilée aux côtés des étudiants de BGI. J'ai pu participer au cours de permaculture d'Oliver K., un spécialiste canadien. Je me suis sentie bien à leurs côtés. Mon cerveau avait besoin de comprendre. J'aurai bien aimé faire partie de cette grande école, pour apprendre l'entrepreneuriat et le développement durable. Etrange sensation... L'école me manquait-elle ? Ce serait bien la première fois !

À 20h, nous nous sommes rendus sur le rocher au bord de l'océan. Pendant de longues minutes, nous avons observé un coucher de soleil exceptionnel, annonçant le premier d'une longue série...

Temps libres et découverte de Cortes Island

Les jours *off* nous ont permis de découvrir Cortes Island. L'île n'était pas grande mais il y avait de quoi randonner et profiter d'un environnement rare. Les sorties à l'extérieur du centre nous

faisaient du bien. Pour moi, c'était important de bouger et de quitter l'entre-soi, de temps en temps. Un soir, nous nous sommes incrustés à une fête locale : quel plaisir de danser sur du *ska* ! Aussi, nous sommes allés au « Harvest Festival », le festival de la récolte. Une grande catapulte, installée au milieu d'un champ, balançait des légumes avariés ! C'était ben drôle ! Les enfants étaient aux anges.

Stephen, l'un des professeurs de BGI, nous accompagnait en extérieur et j'ai noué avec lui une relation complice. Malheureusement, en si peu de temps, il est difficile que ce lien se transforme en une amitié durable. Le revers de la médaille du voyage, j'imagine...

Durant ces temps libres, je pensais à mes proches et prenais aussi du temps pour lire. J'ai par exemple appelé mon frère sur *skype*. Je ne l'avais pas vu depuis quatre mois... Quelle émotion ! J'ai tenté de lire un premier livre en anglais, « Voluntary simplicity ». Cela m'a rappelé les paroles de la chanson *Dégénération* du groupe québécois *Mes aïeux* : « Pas moyen d'avoir un prêt dans une institution bancaire... pour calmer tes envies de hold-uper la caissière, tu lis des livres qui parlent... de simplicité volontaire » !

Les relations avec Owen et Sergé se sont renforcées au fil du travail et des moments de détente. Nous avons pu profiter d'un sauna, chauffé au feu de bois, sous un ciel magnifiquement étoilé. La voie lactée était impénétrable, puissante, merveilleuse. Ce moment me restera longtemps en mémoire.

Un soir, Kevin, un étudiant de BGI, a joué du ukulélé sur le porche de la *Cob House*. Sa voix m'a électrisée. Ce qu'il transmettait était si puissant. Pourtant, il n'avait qu'un seul compagnon : son petit instrument. Sincèrement, il dégageait une aura impressionnante.

Les deux soirées théâtre des étudiants ont aussi fait le bonheur de nos temps libres. J'ai été surprise de voir à quel point leurs liens

pouvaient être forts après seulement quelques jours de découverte et de partage au milieu de la forêt. Il se passait quelque chose ici...

Les cuisinières du Channel Rock

La cuisine du Channel Rock est tenue par trois chefs cuisinières épatantes : Dianne, Kate et Heidi. Elle est axée sur le 100% bio et végétarien (à peu de choses près). Le créneau des cuisinières : utiliser au maximum les ressources du jardin et cuisiner le plus frais possible en proposant des menus de saison, sains, équilibrés et originaux. Le pari était réussi. Pour tout vous dire, je n'ai jamais aussi bien mangé qu'ici. Tous les jours, une cloche sonnait l'heure du repas. C'était beau de voir tout le monde arriver des quatre coins du centre. À chaque fois, une nouvelle découverte ravissait nos papilles. La tarte aux poireaux de Dianne m'a emmenée au paradis. Elle m'a tant rappelée celle de ma mère ! Ce jour là, j'ai dû lui dire merci au moins dix fois, le sourire jusqu'aux oreilles. Avant de venir au Canada, je ne m'intéressais pas aux bienfaits de la cuisine saine. Depuis que je suis ici, je comprends qu'un corps bien nourri permet d'avoir un esprit apaisé et un moral au beau fixe (*quand l'appétit va, tout va, quand l'appétit va, tout va !*)

Derniers instants...

La dernière soirée avec Sergé m'a rendue triste. Je ne voulais pas qu'il parte. Philosophe, il m'a beaucoup aidée en m'expliquant la gestion de la solitude et l'acceptation du changement. Il était drôle en plus, avec son accent et son *Russian Style* ! Un prof unique ! Cela dit, j'aurais bien voulu un cours supplémentaire sur l'attachement. Comment gérer tous ces départs successifs..?

Les étudiants ont plié bagage le matin suivant, eux aussi. Dix heures de travail m'attendaient, exceptionnellement. Avec Mélissa, l'agente d'entretien du Channel Rock, nous avons nettoyé de fond en comble le centre. À 18h, nous étions lessivées... Elle a eu la bonne idée de me proposer une baignade dans l'eau fraîche de l'océan. Nous avons fait quelques brasses quand soudainement, j'ai entendu Mélissa : « Ahhh, jelly-fish, jelly-fish » ! Elle semblait avoir mal, la pauvre ! Moi j'ai eu peur, pensez-vous ! Que pouvait bien

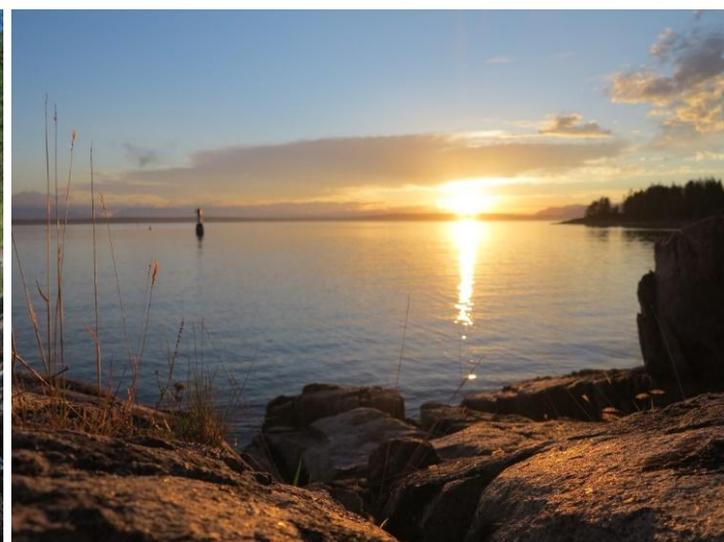
dire *jelly fish* ? J'étais en train d'imaginer un gros poisson gluant aux dents acérés en train de nous attaquer. Je me suis mise à nager vers le ponton à vitesse grand V, comme une débile. Nous sommes sorties de l'eau, Mélissa souffrait à la jambe. J'ai alors compris que ce mot signifiait « méduse » !

Le 15 septembre, j'ai dû partir, à mon tour... Comment oublier le rire de Stéphanie, le sourire de Dianne, le courage de Mélissa, les discussions avec Stephen, le travail avec Owen, la philosophie de Sergé ou encore la rencontre de Libba et Gifford ? Ce séjour a juste été magique. Et que dire de ce dernier petit déjeuner, avec un bol de granola et une tarte choco-poire préparée pour l'occasion par Dianne ! J'ai voulu ancrer chaque instant, chaque seconde, dans ma mémoire. Discuter comme si de rien n'était. Prendre ma dernière douche solaire. Regarder une dernière fois le jardin, avant de partir en faisant des *hugs* à l'équipe et à Owen, le cœur pincé.

Merci et au revoir, Cortes.

À vivre sur cette petite île éloignée de tout, dans un environnement préservé de toute source de pollution, j'ai appris en quelques semaines énormément de choses... Sur moi-même, effet introspection oblige, mais aussi sur la vie en communauté, sur la permaculture, sur l'histoire du lieu et des habitants ou encore sur les objectifs de ce type d'endroit. Et tout cela, en anglais ! Aujourd'hui encore, j'ai du mal à trouver mes mots et à exprimer de manière claire tout ce que j'ai pu ressentir là-bas, en forêt.

J'ai encore ce goût dans la bouche. Ce dernier café, dans la petite maison forestière de Dianne, juste avant de prendre le ferry. Je revis l'été de mes 14 ans où je rentrais de colonie en bus et pleurais dans les bras d'un mono, car je ne voulais pas rentrer à la maison ! Cette fois-ci, rebelote, sauf que j'ai 28 ans, je n'ai plus de maison et je pleure dans un ferry. Impossible de supporter la vue de Cortes Island s'éloigner dans la brume... Des larmes de tristesse ont rejoint le Pacifique. Les premières de mon PVT. Merci au Channel Rock d'avoir croisé ma route. Je ne sais pas dire quoi, mais quelque chose vient de changer en moi, définitivement.



Introspection sur le continent

20 septembre, Peace River (Alberta)

Voyager ajoute à ma vie. Voyager m'enrichit de milles expériences. Voyager me ramène à moi-même.

En prenant l'avion en mai dernier, j'ai perdu mes bagages d'angoisses et de questionnements existentiels. Des ailes se sont mises à pousser dans mon dos. Seulement voilà, 4 mois plus tard, mes bagages ont été retrouvés et se sont rouverts devant moi. Au moment où j'écris ces lignes, je me sens vraiment mal et déroutée.

J'ai vécu une expérience tellement forte à Cortes Island que mon passage en solo dans le Parc National de Jasper la semaine dernière m'a procuré... un vide immense. Visiter un site mythique en ressentant une profonde tristesse... Quel gâchis. Vivre sur l'île de Cortes m'a à la fois épanouie et perturbée au plus haut point. Je ne m'attendais pas à ce bouleversement. Que s'est-il passé ? Pourquoi est-ce que je pleure, maintenant, d'un coup ? La fatigue peut-être ? Impossible de contrôler mon flot d'émotions depuis ce départ.

Vivre, respirer, écouter, apprendre, travailler, cultiver, récolter, cuisiner, partager, méditer... Dit comme ça, ces verbes paraissent simples. Hé bien, pour moi, ce n'est pas le cas. Expérimenter le travail en pleine nature n'est pas si naturel pour la citadine que je suis (étais). Réapprendre les "bases" de la vie et le sens du mot "don" n'est pas facile non plus. Encore moins lorsque j'avance seule, en apprenant une nouvelle langue, une nouvelle culture, de nouveaux codes et de nouveaux métiers. Cette manière de voyager ressemble à tout sauf à des vacances. C'est beau, intense, épuisant.

Entre mes brefs instants de tourisme, je travaille dur et suis souvent en position d'écoute. Finie la vie "au centre de l'attention", me voilà passée en mode "observation". Mes conversations en anglais progressent mais restent encore limitées. J'apprends à accepter ce qu'implique le mot "patience".

Le jardinage, les activités à la ferme ou encore le nettoyage de centres peuvent être des activités fatigantes, lorsqu'on n'a pas l'habitude. Il y a quelques mois encore, je travaillais huit heures par jour devant un écran en tant que "cadre". Pas de quoi me sentir épuisée, si ce n'est psychologiquement. Désormais, le rythme est soutenu. Je travaille dehors entre 4 et 10h par jour, peu importe la météo. Vous visualisez un peu le changement de vie ?

Petit à petit, je le sens bien, mon corps et mon esprit se transforment simultanément, au contact des gens, de la terre et de l'énergie solaire. Tout me semble interconnecté. Le principe même de la vie. Découvrir les grands espaces, comprendre et agir... Ça sonnait sympa au départ. Mais je ne m'attendais pas à ça... je veux dire, à tout ça. À l'overdose de sensations, aux montagnes russes émotionnelles, à l'émerveillement, au surplus de beauté ou encore à l'épuisement physique...

Tout se met à vaciller et je ne comprends plus très bien : ma vie se construit-elle, se déconstruit-elle ou se reconstruit-elle ? Tout bouge tellement vite et je n'arrive pas à ralentir la machine...

Heureusement, il y a des points positifs : je suis heureuse et fière de ce parcours. Je ne regrette rien et n'ai pas du tout envie de rentrer. Je veux continuer de vivre simplement, agir différemment et arrêter d'être écolo entre deux McDo. Je ne peux plus faire marche arrière car les convictions balbutiantes que j'avais se sont renforcées au contact de militants canadiens. Si vous vous demandez à quoi ressemble ma nouvelle vie ? Elle se trouve depuis quatre mois les mains dans la terre. Là, sur les quelques parcelles canadiennes où les OGM et le round-up n'ont pas leur place.

D'ici peu, je prendrai la route vers le Yukon afin de travailler avec des chiens de traîneaux tout l'hiver... Un rêve devenu réalité. Je me doute bien que cela ne sera pas facile. Mon cerveau et mon corps sont en préparation mais frôlent pourtant (*déjà*) le *burn-out*. Vais-je y arriver ? Vais-je tenir le rythme ? Suis-je réellement prête à vivre l'hiver canadien, si froid et si noir ?

On me dit souvent que j'ai de la chance, que je fais rêver, que je vis une expérience exceptionnelle. Certes, mais si vous saviez comme c'est dur aussi. Il est vrai, je me sens pleine de vie et en bonne santé. L'accueil des canadiens est exceptionnel. Mais je suis K.O tous les soirs. Je dois lutter contre la solitude, les maux de tête dus à l'apprentissage de l'anglais ou encore le manque grandissant de mes proches... Est-ce cela le prix de la liberté ? En tout cas, quelque chose me rassure : les canadiens me disent que j'ai un "*great spirit*". Mais moi (*il y a toujours un "mais"*), j'ai le sentiment de ne pas encore avoir trouvé le bon équilibre... J'espère ne plus être loin.

On m'avait prévenue, après les trois premiers mois de voyage "tout beau, tout rose", l'esprit s'amuse à vagabonder et à nous surprendre à chaque virage... Je constate que c'est vrai, alors j'écris à mon tour ce processus. Malheureusement, décrire ce qu'il se passe réellement en moi relève de l'impossible. Je ne peux donc vous livrer que ce brouillon d'introspection. Si quelqu'un comprend quelque chose, n'hésitez pas à m'aider... L'aventure en solo est enrichissante mais réellement perturbante ! Qu'est ce que ça va donner dans un an ? Jusqu'où les routes parallèles du Canada vont-elles me mener ? Je crois que j'ai peur..., je dois bien l'avouer.



Wwoofing dans une ferme biologique en Alberta

1^{er} octobre, Peace River (Alberta)

J'écris avec sincérité. Je souhaite partager et montrer, par mon expérience, toute l'intensité, la diversité et les difficultés d'un voyage en volontariat au Canada. Aujourd'hui, je vous livre le carnet de notes de mon dernier wwoofing dans une ferme bio en Alberta. Je ne voyais pas comment raconter cette histoire autrement...

Jour 1

21 septembre. Youpi ! C'est la fête de mes quatre mois au Canada et je viens d'arriver dans un nouveau wwoofing. C'est déjà le sixième endroit où je suis volontaire ! Comme le temps passe vite... Me voici fraîchement débarquée dans une grande ferme de 650 acres. Je vais travailler dans l'une des rares fermes biologiques de l'Alberta, une province qui n'est malheureusement pas réputée pour sa protection de l'environnement... Ici, il n'y a pas Internet, alors je tiendrai ce petit journal au quotidien.

Mon premier jour a été reposant. Je suis arrivée en plein moment de festivité : un anniversaire. J'ai fait la connaissance de la famille : Peter et Mary (les parents), Lisa (la fille), Eric (le frère) et GrandMa (la grand-mère de Peter). Il y a aussi Jesse, un wwoofer permanent avec qui je vais vivre dans la maison annexe et Jamah, un fabricant de chocolat bio, originaire d'Afrique du Sud. Ensemble, nous avons fait un feu près d'un bel arbre surnommé *tree party*. La dégustation d'une crème glacée aux framboises accompagnée d'un chocolat chaud réalisé par Jamah était divine. J'ai été bien accueillie et je sens que je vais encore bien (*trop*) manger !

Jour 2

C'est dimanche, mais pas de grasse matinée en vue... Je me suis levée à 7h pour m'occuper des animaux avec Jesse. Traire une vache était une grande première pour moi. Apparemment, j'ai le bon coup de main (*ouf, c'est plus facile que sur une chèvre*). Tous les jours à cette même heure, je serai en mode *milking*. Après la traite, il faut s'occuper de nourrir les porcs (18 seaux de graines, les gourmands !) puis changer l'eau. Nous finissons la ronde par un

coup d'œil sur les moutons et agneaux, puis nourrissons les poules. Voilà pour la partie des animaux, avant le petit déjeuner à 8h30.

Après cela, Jesse m'a montré les *veggies bus* de la famille. Quelle superbe idée ! Peter et Mary ont acheté deux cars scolaires pour trois fois rien, qu'ils ont complètement réaménagés. Durant la belle saison, ils confectionnent des paniers de légumes, qu'ils vendent ensuite en ville, à bord de ces bus réfrigérés. Je trouve cette activité très conviviale et originale. Je leur ai suggéré de proposer des recettes hebdomadaires sur une feuille recto-verso à insérer dans les paniers. Cela pourrait donner envie de cuisiner et de manger sain, tout simplement.

Avant le lunch, Peter et moi sommes partis faire un tour en *truck* pour surveiller les vaches (changement de place et renouvellement de l'eau). J'ai posé beaucoup de questions pour comprendre leur engagement dans l'agriculture bio. Ce qu'ils font est rarissime en Alberta, m'a-t-il confié. Je sens que cette famille va me plaire.

Durant l'après-midi, j'ai ressenti un gros coup de fatigue. L'anglais, peut être ? Je ne me sentais pas au top, j'avais mal à la tête. Trop d'émotions, trop d'accumulations ? Je me suis posée une question sans réponse simple : comment poser mes limites ?

Les temps à table sont très importants pour la famille et le dîner m'a requinquée ! Peter aime raconter des histoires. Jamah était présent. J'ai encore pu déguster le chocolat bio qu'il confectionne lui-même (recette secrète) ! Franchement, c'est le meilleur que j'ai mangé jusqu'à présent. Il m'a révélé qu'il était réalisé avec du miel et non du sucre et que la confection était *Raw*. Le mélange chocolaté chauffe à 40°C et non à 100°C. A part ça, j'ai appris quelques petites choses sur le bio-dynamisme à la ferme : l'importance de l'énergie, du cycle lunaire et du bio-compostage. C'était un peu complexe mais je me suis surprise à progresser dans ma compréhension de l'anglais et dans ma prise de parole (*même si mon oral reste chaotique*).

Jour 3

La nuit a été courte. Je n'ai pas trouvé le sommeil. Le confort me change sans doute trop brutalement de la tente et de la voiture où j'ai vécu pendant un mois. J'ai travaillé de 7h à 18h30... Grosse journée de wwoofing. Ce matin, la traite avec Sassy (la vache) s'est bien déroulée. Demain, j'essaierai à deux mains, en plus grande quantité. Le tour des animaux a été rapide. Jesse et moi étions bien organisés. Après un petit-déjeuner rapide, nous sommes partis avec Peter dans le grand champ près de la rivière. Nous avons fait des mesures toute la journée. 100 pieds, un drapeau, 100 pieds, un drapeau... Marcher, faire des lignes droites, mesurer... Ce n'était pas très passionnant... Je n'ai jamais aimé compter ! Mais bon, il faut bien passer par là pour pouvoir installer correctement et au mètre près le futur système d'irrigation.

Tout en travaillant, je regardais le ciel. Le temps était magnifique. La lune et le soleil se faisaient face. J'ai trouvé ça trop beau. Entre temps, nous avons rangé les tuyaux d'irrigation du jardin. Il faut préparer l'hiver et tout nettoyer.

Après ces tâches quelque peu rébarbatives, Peter m'a proposé de faire un tour avec lui. Nous avons à nouveau passé un bon moment ensemble. Dans le *truck*, nous avons parlé musique. Je lui ai dit que mon père était un vrai rockeur ! Il m'a fait écouter sa vieille country qu'il adore. J'ai découvert John Conlee, une belle surprise. Il m'a expliqué les paroles en m'avouant qu'il pleurait en écoutant ses chansons de country. J'avais du mal à imaginer ce grand gaillard fondre en larmes. Nous avons chanté l'alphabet en anglais, tout en rigolant de mon accent. Rien à faire, je n'arrive pas bien à prononcer les mots. Apparemment, je mets des « h » partout. Peter me rassure en me disant que c'est mignon et que je ne dois pas changer. Comme tout bon français, je déteste aussi les « th ». Cette sonorité ne passe pas dans ma bouche. Impossible de dire correctement *three* ou *thought* par exemple. *Thrift store* : alors celui-là c'est le pire ! Enfin ça nous a fait rire et c'était le principal : partager un peu de joie !

Ce soir, nous avons a fêté un deuxième anniversaire : celui de Jesse, 25 ans. Le repas préparé par Mary était, comme à son habitude, délicieux. Jamah nous a fait un super dessert à base de chocolat, coulis de framboise et croquant aux amandes. Un délice. Je l'aime bien ce garçon. Il a un bel esprit. Quelque chose m'attire dans son mode de vie. C'est aussi un voyageur, qui aime vivre avec trois fois rien. Il s'est lancé dans la *raw food* (je ne connais pas l'équivalent en français), c'est-à-dire qu'il mange uniquement de la matière brute végétarienne, non chauffée. C'est fou ce régime, ça m'a paru encore plus dingue que *vegan* ! Il m'a expliqué que c'était très bon pour la santé car tous les nutriments restaient intacts. Sa femme et ses enfants mangent *raw* eux-aussi et c'est vrai qu'ils ont l'air de se porter à merveille. Personnellement, je ne suis pas certaine que je pourrais adopter un tel régime alimentaire ! Mais lui, oui ! Il a fait partie du mouvement rastafari en Afrique du sud et il croit beaucoup aux énergies et aux bienfaits de la nature.

À table, ils ont parlé longuement de l'Afrique du sud justement, de Mandela, du racisme. J'ai pu découvrir des photos de famille. J'ai eu du mal à comprendre mais ces moments simples me font beaucoup de bien. Cela dit, la fatigue a vite pointé son nez. 22h : c'est fou comme mon horloge biologique a changé...

Jour 4

Je me suis réveillée en forme. À 6h30, j'étais prête à attaquer la journée ! C'est de bonne humeur que je suis allée avec Jesse faire la ronde des animaux. J'ai réussi à traire Sassy avec les deux mains : Yeah !

Ensuite, nous nous sommes occupés de la récolte du chou et du nettoyage du jardin : arracher les plants, enlever les tuyaux, les plastiques, les protections, etc. Comme la ferme est très grande, il y avait beaucoup à faire. J'ai décidé par moi-même d'arrêter le travail à 16h pour me rendre à la librairie du village qui fermait à 17h. J'ai un peu culpabilisé de partir car les autres ont continué les tâches. Habituellement, ils font des journées de 10/12h minimum. Cela me semble beaucoup trop pour du volontariat. J'en ai discuté avec

Jessie qui m'a répondu que ce n'était rien comparé à cet été... Puis il m'a cité cette phrase : « Choose the work that you love and you'll never work a day in your life ».

Sur ces belles paroles, je l'ai surnommé : Confucius ! Jesse est un garçon discret qui ne parle pas beaucoup. Il est pourtant plein de bon sens. Cette réflexion sur le travail m'a vraiment fait réfléchir. Sur certains aspects, il me fait penser à mon frère. Je suis contente qu'il soit là.

Ce soir, un nouveau wwoofer est arrivé. Il vient d'Allemagne et s'appelle Jacob. Âgé de 18 ans, il a obtenu un visa Vacances Travail et commence depuis trois semaines son année de découverte au Canada. Il n'a pas de plan préétabli. Il débarque tout droit de la ville et commence son premier wwoofing ici, à Nature's Way Farm. Hé bien, il va être chamboulé à mon avis !

Jour 5

La journée a été éreintante ! 10h de travail au grand air. Le lever du soleil était magnifique, rose et nuageux. J'ai laissé Jacob et Jesse avec Sassy. Pas de traite pour moi. Place au nouveau wwoofer pour qu'il apprenne. Je me suis plutôt occupée des cochons affamés !

Nous avons démonté la serre et la barrière des poules, nettoyé et rangé les affaires du jardin puis enroulé les tuyaux d'arrosage. Nous avons voulu faire une course de l'enroulage. Résultat : je suis bonne dernière ! J'ai été lente au possible, ce fut dramatique. Il faut dire que je n'aime pas faire des cercles parfaits avec des tuyaux alors j'ai fait un roulage artistique avec un neuneu à la fin ! Jesse a rigolé de ma passion pour l'abstrait. Du coup, j'ai montré aux garçons comment jongler avec des tomates. J'adore constater que quand je suis loin de la ville et loin d'Internet, mon imagination se développe davantage et surtout avec un rien.

L'après-midi m'a achevée : nous sommes retournés au champ près de la rivière pour extraire du sol tous les conduits d'irrigation... J'ai comme un peu mal au dos.

Ce soir, le temps est donc à la détente et au repos. En ce moment même, Jesse et Jacob jouent de la guitare dans le salon. Nous avons partagé une bière en musique. Rien que pour des instants de vie comme ça, je veux bien travailler 10h par jour. Comme dirait mon père : « C'est le prix de la liberté ! »

Jour 6

Je suis épuisée et ne vais pas écrire beaucoup. Ce midi, j'étais complètement au radar et les discussions faisaient cui-cui au-dessus de ma tête. Le travail du jour, après la ronde des animaux, était rébarbatif au possible. Nous avons porté un masque toute la journée pour éviter de respirer la poussière et avons nettoyé les *box* des abeilles pour préparer la prochaine pollinisation. C'était douloureux pour le dos. Jacob aussi était très fatigué. Nous avons fini le travail à 17h (*ouf !*) puis avons passé un joli moment avec Jamah. Parler de voyages, d'expatriation et de l'intensité du travail à la ferme avec lui m'a fait du bien. D'après ses dires, c'est surtout en Alberta que c'est difficile car les fermes sont gigantesques. Les gens travaillent très dur. Je constate, en effet... Mes autres volontariats n'ont jamais été aussi intensifs !

Jamah aimerait devenir professeur de yoga. Après notre discussion, il m'a montré un premier enchaînement pas trop difficile : le "sun salutation". Son conseil : faire ces mouvements tous les matins au réveil. Il paraît que c'est très bon pour le corps et l'esprit ! Il ne me reste plus qu'à pratiquer. Comme je le dis souvent depuis mon arrivée au Canada, c'est intéressant d'apprendre à vivre une nouvelle vie, petit à petit.

Jour 9

Les deux derniers jours ont été appréciables car le rythme a ralenti et le travail n'était pas pénible. Après la ronde des animaux le matin, nous étions *off*. Une vraie récompense !

J'ai découvert avec Jacob le « Farmers Market ». On s'attendait à trouver un grand marché mais les quelques stands installés faisaient plutôt penser à centre de retraite. Rien d'euphorisant !

Heureusement, Jamah était là pour vendre son chocolat. Du coup, nous sommes restés avec lui. Le voisin de droite vendait du café et du thé bio. Mais les autres stands n'avaient rien de bio et rien en rapport avec la ferme ! Drôle de marché, dis donc ! A ma grande surprise, la plupart des passants étaient en surpoids ou obèses. Rien de très sain dans cet environnement. Jamah nous a alors expliqué l'omniprésence des fast-foods, de la malbouffe et des OGM au Canada (surtout en Alberta). Cela m'a rendue triste.

Après le marché, direction le café du coin: le « Java ». La ville de Peace River m'a semblé un peu glauque mais ce café sortait du lot. Du bon café, des bons produits, une bonne ambiance et un spot Wifi ! Jacob et moi sommes restés là un moment. Nous avons tous les deux pas mal de choses à faire. Il nous fallait nous reconnecter au monde ! Sur le retour, nous avons partagé un pack de bière et refait le monde pendant des heures. Oui parce qu'on veut bien être des fermiers bio et tout le tintouin, mais cette pause était franchement nécessaire ! Bref, ce samedi m'a vraiment fait du bien au moral !

Aujourd'hui, j'ai demandé à Jesse de me couper les cheveux ! Juste les pointes, lui ai-je dit. Bon, je me suis peut-être mal exprimée, car j'ai perdu la moitié de mes cheveux ! Il était tellement concentré, comme si sa vie en dépendait, que je n'ai rien dit. Me voilà donc avec mes nouveaux cheveux, coupés avec des ciseaux de cuisine (*New girl, new life, Canadian style*) !

Jour 10

Ce n'est pas la joie. J'ai travaillé 9h dehors alors qu'il commence à faire vraiment froid. Tous mes muscles sont contractés et le bas de mon dos est en train de crier à l'aide. Il est 20h30. Je n'ai plus aucune force. Je suis avachie sur le lit.

Jacob est passé dans ma chambre. Son pc vient de lâcher. Son écran est fissuré. Le pauvre... Lui qui vient d'arriver et cherche un travail pour la suite, ce n'est vraiment pas le bon plan. « Everything is damaged », m'a-t-il dit. Je ne sais pas si ça impliquait notre état de

santé avec... ? Au programme de la journée, nous avons fait la ronde des animaux, retiré tous les plants de pommes de terre, planté l'ail sur deux grands niveaux, puis rebelote avec les patates qu'on a ramassées et stockées. Je sais que ce travail implique une bonne condition physique (être souvent penché, soulever ou tirer des charges, etc.) donc je ne vais pas me plaindre. C'est ça de vouloir une nouvelle vie, mais je suis si fatiguée... Après le travail et le diner, je n'ai plus d'énergie pour rien. J'ai juste envie de dormir. Je ne prends même plus de photos...

J'ai pu en parler à mon amie Anne (*le retour !*). Elle m'a confirmé qu'un volontariat ne devrait pas dépasser 5 ou 6h de travail. J'avoue qu'ici, c'est trop. J'adore cette famille mais je n'ai pas leur force et me rends compte qu'ils profitent peut-être des jeunes volontaires (*n'oublions pas que nous ne sommes pas payés !*). Après, je ne suis pas obligée de rester, c'est sûr... mais, ne pas tenir le choc me fruste ! Dois-je développer ma force physique ?

Point positif : vendredi soir, Marie me rejoint à la ferme. Nous partons ensemble vers le Yukon. Elle a trouvé un volontariat dans un B&B près de Whitehorse. Je suis tellement contente à l'idée de la revoir et de partager la route avec elle. Nos chemins se croisent alors qu'on s'est connues au Manitoba, puis à Vancouver Island et que des retrouvailles n'étaient plus prévues ! C'est fou !

Jour 11

Journée froide, pluvieuse et éprouvante une fois de plus. Cet après-midi de récolte de pommes de terre (*again !*) était juste de trop ! Je n'en pouvais plus de ces pommes de terre. J'ai dit à la famille que je me sentais faible et fatiguée. Ils m'ont entendue et nous ont fait finir à 15h30. C'était sympa car j'étais sur le point de craquer durant la dernière demi-heure. Chaque patate récoltée était un supplice pour mon dos. À 16h, j'arrivais à peine à lever ma tasse de thé. Bref, j'ai pris une douche et ça allait mieux après. Je me suis dit qu'au final, je pouvais être fière d'avoir fait mes heures avec le courage habituel.

Nous nous sommes rendus avec Jacob à la librairie pour une pause Wifi. J'étais contente de découvrir dans ma boîte mail un message d'Owen, le volontaire irlandais de Cortes Island. Il m'a envoyé plusieurs photos et textes de Gilean Douglas, l'écrivaine qui vivait avant sur l'île. Une phrase m'a marquée, sous la photo du jardin : « How good it feels to work to your limit ». Je ne sais pas si je me sens si bien que ça de travailler jusqu'à mes propres limites. J'ai souvent envie de tout plaquer... mais il est vrai que le dur labeur déclenche en moi quelque chose d'inédit, un mélange d'accomplissement et de fierté. En effet, désormais, je travaille pour ce en quoi je crois. C'est sûr, j'en bave, mais je ne suis plus dans le *fake* et j'assume de souffrir un peu pour mes convictions.

Je pense que d'ici quelques semaines, je ne retiendrai que le positif de ce wwoofing et oublierai l'intensité du travail. Certes, j'ai parfois pensé que cela frôlait l'exploitation mais j'ai grandi avec cette expérience. Je suis reconnaissant envers Peter et Mary pour leur accueil et leur transmission. Ils ont su me montrer un autre angle de l'Alberta, celui des militants anti-OGM, celui du partage et de la solidarité. Finalement, malgré le mal de dos et des voix divergentes dans ma tête, j'ai été portée par ces valeurs.

Sur ces dernières pensées, je mets ce journal et mon cerveau au repos car nous y sommes presque : Marie est en chemin pour me rejoindre. Yukon : J-3 !



**Road trip sur l'Alaska
Highway de l'Alberta au
Yukon**

11 octobre, Whitehorse (Yukon)

J'ai toujours aimé les cartes. Regarder à quoi ressemble un territoire, situer les villes, repérer les parcs naturels et suivre du doigt le tracé des routes du monde, dont certains noms déclenchent à eux seuls l'activité de mon esprit rêveur... *Alaska Highway*... J'imagine une route sinueuse, des étendues sauvages, l'harmonie de la faune et de la flore, des sources d'eau chaude, l'absence de civilisation et au loin, l'apparition du manteau neigeux américain. En toile de fond, la musique du générique de la série *Northern Exposure* et le ballet des aurores boréales. Je virevolte en dessinant la beauté de cette route dans ma tête.

Le 5 octobre a sonné et mon wwoofing dans la ferme biologique Nature's Way Farm touche à sa fin. Marie, mon amie photographe voyageuse, vient d'arriver. Nous allons parcourir 1 500kms vers le Nord, pour arriver au Yukon, notre destination tant désirée. Marie a prévu de vivre plus ou moins un mois sur ce territoire.

Nous frétilions d'impatience. Prendre la route est ce que je préfère. Conduire des heures à travers le Canada... Je ne sais pas pourquoi cela me fait autant de bien. Pourquoi l'appel de la route m'apaise autant... ? Ce voyage de cinq jours sera mon dernier road trip avant l'arrivée de l'hiver. Bientôt, le temps sera venu de poser mes bagages et de calmer ma bougeotte ! L'hiver dans le Grand Nord sous -40°C, sans vêtements appropriés (si ce n'est la technique de l'oignon), voilà qui devrait me calmer !

L'automne a bel et bien pointé son nez. Quelle délicieuse saison, aux mille et une couleurs. Un délice pour les photographes et peintres que nous sommes ! Cela étant dit, il commence à faire frisquet, surtout à la nuit tombée. Il nous faut partir avant de ne plus pouvoir dormir dans la voiture ! Nous disons au revoir à toute la famille Lundgard, à Jacob, Jesse et Jamah, puis démarrons PonPon. Le sourire aux lèvres, je peux enfin crier mes petits mots d'anglais préférés : *Let's go !*

Les premiers kilomètres défilent... *Wow... !* Je n'aurai jamais pensé que la réalité soit si proche de mon imaginaire. Jour après jour, nous *capotons*. Les yeux grands ouverts, non-stop ! Nous rêvons éveillées pendant que les petits bonheurs quotidiens s'enchaînent : photographies des paysages à couper le souffle, carottes à croquer, discussions philosophiques, admiration du ciel, regards complices... Le tout en musique. Une expression québécoise nous fait vibrer à chaque instant : "*oh mais c'est débile*" ! Nous n'arrêtons pas de sourire. Même le fait de tomber en panne nous aura fait rire. Il faut dire qu'il n'y avait aucune station service ouverte sur des centaines et des centaines de kilomètres ! Un vrai *no man's land*.

J'ai vécu sans nul doute l'une de mes plus belles semaines depuis mon arrivée au Canada. De la détente à 100% ! Impossible d'oublier cette route, nos pique-niques et feux de camp. Pour vous donner un aperçu de l'aventure, j'ai retracé mes 10 petits bonheurs sur la route. Si un jour, à votre tour, la route vous appelle : rendez-vous au Yukon, vous ne devriez pas être déçus du trajet...!

Petits bonheurs sur l'autoroute de l'Alaska :

1. Traverser les frontières et apercevoir le panneau « Yukon »
2. Croiser des bisons, des renards et des orignaux
3. Dormir avec PonPon et refaire le monde au coin du feu
4. Barboter au petit matin au *Liard River Hot Springs*, une source chaude en pleine nature
5. Rouler lentement, prendre le temps d'admirer cette route, l'une des plus belles du Canada
6. Cuisiner et partager nos repas au bord des montagnes, des lacs et des rivières
7. Respirer l'air pur et nous extasier devant l'immensité
8. Tomber en panne, nous faire aider en dix minutes chrono et gagner un jerrycan plein au passage !
9. Ecouter les podcasts d'*Allo la Planète* et nous sentir libres comme l'air, telles des voyageuses du monde
10. Partager ce bout de chemin avec Marie, en pensant : « *Le bonheur n'est réel que lorsqu'il est partagé* » (*Into the wild*)



**Passer l'hiver au Yukon : du
rêve... à la réalité !**

22 décembre, Whitehorse (Yukon)

Cap vers le Nord... mon rêve de Yukon

Je ne me souviens pas précisément d'où me vient ce rêve. Parfois un pays ou une région nous appelle depuis tellement longtemps qu'on n'en saisit plus l'origine. Dans ma tête, le Canada sans les territoires sauvages du Nord, les cabanes isolées, la neige, le grand froid, les huskys, le traîneau à chiens, ça n'avait pas de bon sens ! Peu importait le nombre de kilomètres à parcourir, il fallait y aller.

J'ai pu apprécier chaque instant avec PonPon d'est en ouest. Après un fabuleux road trip sur l'Alaska Highway, je pénétrais enfin dans la ville de Whitehorse, accompagnée de mon amie Marie et des premiers flocons de neige. Un beau cadeau après cinq mois sur la route. Le Nord, ses grands espaces et sa nature sauvage étaient enfin à la portée de mes petits pieds ! L'exploration pouvait commencer, là où vit 1 habitant au km².

Volontariat à « Alayuk Adventures »

Venir dans le Grand Nord en tant que touriste est une chose. Venir y vivre est autre chose. J'avais le projet de rester au Yukon tout l'hiver. Sans réfléchir et sans savoir à quoi m'attendre, j'ai fait une demande pour être bénévole dans une entreprise familiale de traîneaux à chiens : Alayuk Adventures. Marcelle (d'origine suisse, musher depuis plus de vingt ans) m'a répondu positivement pour l'accompagner durant la saison hivernale. Je serai donc "handler", avec Juliette, une autre volontaire française : nous aiderons ensemble la musher dans ses activités quotidiennes. L'expérience devrait me plaire car depuis mon enfance, je rêve de vivre avec un ou plusieurs huskys. Ces chiens m'ont toujours beaucoup attirée. Je les trouve magnifiques, puissants et sauvages. Cela dit, avant d'arriver au Yukon, je n'avais jamais eu l'occasion d'en côtoyer et je ne connaissais strictement rien à l'activité du traîneau. J'avais une vision "romantique", très "carte postale" du musher entouré de neige, ne formant qu'un avec ses chiens. Naïve, mais pleine de bonnes intentions, je me suis engagée pour six mois au grand air ! Cap vers l'aventure !

Vie de Musher

Dès mon arrivée, je découvre que le métier implique un mode de vie qui n'est pas de tout repos. Le quotidien est rude et exigeant. Le musher doit penser en continu à ses chiens et vivre en harmonie avec eux. Toute la vie tourne autour du chenil, des entraînements et des sorties. Puisqu'une meute fait beaucoup de bruit, le chenil est situé dans un endroit isolé, à environ 1h de la ville. Le temps donné à s'occuper des animaux est énorme. Il y a peu de place pour d'autres activités et peu de temps libre. Etre musher, c'est 365 jours par an (*et je n'ose pas compter le nombre d'heures par jour*).

Marcelle est véritablement passionnée. Sa vie, c'est ses chiens. Elle ne semble pas ressentir de lassitude, bien au contraire. Lorsqu'elle part entraîner ses équipes, elle est heureuse. Introvertie, elle trouve son bonheur et son équilibre dans la nature avec sa meute. Elle dégage quelque chose de fascinant.

Au quotidien, la communication est malheureusement difficile à trouver avec elle. Telle une "dure à cuire", elle travaille et ne se plaint pas. Peu de temps pour la parlote et le "côté social". En ce moment, les préparatifs de sa grande course de l'« Iditarod » qui aura lieu en mars, l'absorbent complètement. Ce challenge sportif demande de l'endurance, de la concentration et de la détermination à un niveau extrême. Les chiens doivent faire énormément de sorties et de kilomètres pour être prêts physiquement et mentalement. Le défi est grand, les risques sont considérables. Des vies sont souvent en jeu dans ce genre de compétition car les participants s'aventurent au-devant des terres les plus hostiles, vierges de tout signe de vie. Tout cela a un côté à la fois exceptionnel (de par le sentiment si puissant de liberté) et effrayant (de par les risques encourus). Ah ça, on est loin de la petite sortie autour du lac... !

Handler : un sens canin essentiel, un difficile équilibre à trouver

Les premiers jours de volontariat se passent bien. Je découvre les yeux grands ouverts ma nouvelle vie. Le travail est physique, soutenu, mais se déroule bien. J'apprends et fais mes premières

erreurs. Tout comme le musher, nous avons en tant qu'handler peu de temps libre.

Chaque matin, avec Juliette, nous allumons un feu à l'extérieur pour cuisiner. Nous assistons au magnifique lever du soleil, nettoyons le chenil et nourrissons les bêtes. Puis, nous préparons les attelages. L'une de nous deux participe aux entraînements en quad. Nous avançons également sur la création d'un nouveau sentier. Dès les premiers jours, une valse d'aurores boréales nous accueille pour clôturer nos journées. Je vis le rêve yukonnais grande nature ! L'immensité des paysages me coupe le souffle. Je me sens vivante. J'observe, pas à pas, les caractères des chiens et m'attache vite à Prince, Morisson, Doulik, Bijou, Olive et Dragon (*surnommé Cacavore car il aime le caca et court toujours après notre pelle !*)

Une fois passée l'excitation de la découverte, l'élan retombe un peu. Après quelques semaines de travail au chenil, je ne me sens plus très bien. L'intégration et l'adaptation sont difficiles. J'essaie de voir le bon côté des choses mais rien à faire, je ne sens pas de réelle connexion avec mon hôte. Mon objectif n'étant pas de devenir musher professionnel, la motivation est difficile à trouver.

Pour apprécier ce type de volontariat, il faut être "doggy", c'est-à-dire comprendre les animaux, être bien avec eux, savoir les maîtriser, agir et réagir en conséquence, rapidement. Il faut savoir les soigner, repérer les signes anormaux, vivre pour eux. Complètement. Notre travail est très exigeant ; ce n'est pas du tout un bénévolat classique. Il demande une implication à 100%, ou rien.

Problème rapidement constaté : je ne suis pas assez "doggy" aux yeux de mon hôte. J'aime beaucoup les chiens mais cela ne semble pas suffisant. En effet, toute ma vie ne tourne pas autour d'eux (*surtout que ce ne sont pas les miens !*). De plus, je n'ai pas véritablement de journées de repos. Je me sens déroutée par l'exigence de cette vie si différente de ce que j'ai vécu jusqu'à présent. En bref, je n'arrive pas à m'y faire.

Nourrir, nettoyer, atteler, nourrir, nettoyer, atteler... L'attelage étant la partie la plus délicate. Il ne faut pas avoir peur. Il faut savoir tenir en laisse des huskys surexcités et ne pas faire d'erreurs lorsqu'on les met sur la ligne. Mes premiers pas ont davantage ressemblé à des trots, des vols planés et des erreurs d'attelage.

Finalement, j'ai vite oublié les photos promos et les beaux sites Internet qui m'avaient tant fait rêver... À Alayuk, c'est 7 jours sur 7 ! Oubliez les petits weekends de détente avec vos amis. Si vous voulez vivre l'expérience du Grand Nord avec des chiens de traîneaux et travailler pour un musher, sortez vos muscles et votre courage !

Pour vous faire une idée plus précise encore, voici ce que Juliette et moi faisons exactement de nos journées : nettoyage du chenil matin et soir ; hachage de blocs de viande congelée et découpe du poisson le matin ; préparation et distribution des repas pour les 53 chiens deux fois par jour ; préparation des snacks pour leurs sorties ; attelage des équipes 2 à 4 fois par jour ; création d'une nouvelle *trail* pour l'hiver (débroussaillage d'un chemin de forêt) ; aide à la préparation des repas ou au nettoyage de la maison ; enfin, accompagnement des clients et suivi des expéditions... !

Bref, j'aime beaucoup tous les chiens et m'attache vite à eux, mais vous l'aurez compris, il me manque l'essentiel pour m'épanouir dans ce travail : la passion. L'hiver n'est pas encore réellement arrivé et il n'y a pas assez de neige pour faire du traîneau (tout se fait en quad). Du coup, peu de clients viennent. Il faut donc "faire tourner le chenil". Tous les jours, le même train-train. En tant que voyageuse, j'avoue que j'ai perdu l'habitude de la routine.

Finalement, je me sens prisonnière au milieu des grands espaces vierges. Ironie du sort, tiens... De plus, la vie sociale me manque et je touche aux limites du bénévolat que je pratique depuis plusieurs mois. Je veux bien être gentille et donner de mon énergie si je me sens heureuse, respectée et que je sens un vrai retour (*un merci ne mangerait déjà pas de pain*). Et oui, on est des bénévoles, pas de la

petite main d'œuvre à tout faire. Je n'ai pas quitté le monde du travail pour vivre pire dans le monde du bénévolat...

Cela étant dit, tout n'est pas si sombre. Juliette et moi nous entendons à merveille. Nous nous comprenons d'un regard et passons des moments inoubliables ensemble. C'est ma petite lumière quotidienne. Je la trouve courageuse, curieuse et attachante et la considère rapidement comme une petite sœur. Nous aimons tout partager. J'aime l'entendre chanter et chercher ses nouvelles recettes de cuisine. Notre amitié se grave vite dans le bois yukonnais. Nous profitons de nos moments de pause pour rendre visite aux voisines : Françoise et Josée, deux belles âmes d'artistes. Je me rends compte, une tasse de thé à la main, que je suis sûrement plus passionnée par les humains que par les bêtes (*sacrilège !?*).

Plusieurs jours passent. Mes doutes s'intensifient. Comment vais-je tenir six mois ? Je savais que ce travail allait être dur. La fatigue ne m'effraie pas plus que ça, mais tout de même, ne suis-je pas censée m'épanouir ? Suis-je trop sociable pour aimer cette vie reculée, si belle soit-elle pour certaines personnes ?

Une fois passé le temps des doutes puis de la réflexion, je décide de parler à Marcelle et de rompre mon engagement. Ce n'est bon pour personne de rester à un endroit qui n'est pas adapté à soi. Le cœur lourd, je m'excuse et demande à quitter l'aventure. Un mois seulement s'est écoulé depuis mon arrivée. Pourtant, j'ai l'impression d'avoir grandi d'un an. Du plus loin que je me souviens, c'est la première fois que je romps un engagement. C'est difficile pour moi... Heureusement, Marcelle comprend ma décision et accepte mon départ puisque je ne me sens pas bien.

Entre doutes et nouveau départ : le patinage artistique du mois de novembre

J'ai quitté Alayuk le 10 novembre. Mais pour aller où, en fait ? Que vais-je faire maintenant ? Dois-je retourner au Manitoba ? A Montréal ? Mon rêve brisé, je me sens découragée. Il faut dire, à

quoi m'attendais-je en venant dans le Grand Nord ? A faire mumuse avec les toutous dans la neige... ?! Ah... Sacrée naïveté ! Je comprends alors que le Yukon ne s'adaptera pas à moi. Ce territoire me révèle alors ses côtés hostiles, puissants, vierges et... flippants.

Plus rien ne semble avoir de sens. Mon projet était de venir ici pour vivre six mois avec les chiens. Il n'y avait pas de plan B. Je vis subitement mon premier "échec" de voyage au long cours... Le genre d'échec qui me remet bien à ma petite place. Mon cœur, mon esprit et mon corps se referment... Le ciel est bleu mais tout me semble gris. Je ne sais plus qui je suis, à quoi je sers, pourquoi je voyage ? Je commence à comprendre que je ne suis pas invincible et que je ne suis pas venue au Canada pour vendre du rêve. La réalité au quotidien est toute autre. Mes proches me manquent. Bref, je vis le *bad trip* qui arrive à tout voyageur un jour ou l'autre : la perte de sens. Je dis au revoir à mon égo et à ma fierté. Ils m'attendront sur le paillason le temps que je rebondisse.

Pour autant, chose que je constate depuis le début, je voyage seule mais suis rarement seule. Marie (avec qui j'ai partagé la route) et Amanda (son hôte pour un mois) m'accueillent dans leur bed and breakfast non loin d'Alayuk. Une chance qu'elles soient là ! Marie me dit de bien réfléchir à la suite. D'après elle, je ne devrais pas quitter le Yukon sur un coup de tête. Elle me chamboule. Je sais que c'est pour mon bien mais je ressens un poignard dans le cœur... Alors elle me rappelle mes propres paroles, un soir au coin du feu : « Titi, le Yukon c'était ton rêve, tu nous bassines depuis le début avec ça, tu ne vas pas repartir au bout d'un mois parce que ça ne fonctionne pas comme tu l'avais prévu ! »

Je pleure tout en en me culpabilisant de ne pas savoir où j'en suis. La descente des montagnes russes du voyage est vertigineuse. Alors... Devrais-je tenter une nouvelle expérience ? Je n'ai pas le temps d'être paumée et de rêvasser, l'hiver s'installe et les températures chutent. Malgré la fatigue accumulée depuis le début de l'aventure et l'envie de tout plaquer, une autre voix me dit de rester forte, de retrouver un toit et un mental pour l'hiver.

« Va vers toi-même » !

Je décide de suivre les conseils de Marie et de suivre mon instinct. Je me donne une semaine de réflexion. J'accepte le fait que tout est en mouvement et que je dois suivre un nouveau flux, si insécurisant soit-il. Amanda, au B&B, a justement besoin d'aide. Elle me propose de rester après le départ de Marie, pour m'occuper des enfants, de la maison et de leur yourte. J'apprécie la proposition mais ne sais pas quoi répondre car je n'ai jamais été à l'aise avec les enfants. J'hésite et attends le bon moment (*ou un signe ?*) pour prendre une décision...

Amanda me fait du bien. Je suis rapidement touchée par sa confiance et sa générosité. Elle m'héberge gratuitement pour m'aider à remonter la pente. Sans même me connaître, elle me parle et essaye de me tirer vers le haut. Je lui confie qu'entre les chiens et les enfants, il y a une sacrée marge et que je n'ai jamais été nounou de ma vie, que je ne sais pas faire ça. Peu importe, elle me dit que j'y arriverai : « T'es adulte? Tu sais jouer ? Tu sais faire des tartines ? Et tu sais dessiner. Alors tu sauras t'occuper des enfants ! »

Telle une thérapeute, elle me rassure. Selon elle, si cela ne fonctionne pas entre nous, je pourrais toujours envoyer mon CV pour bosser à la boulangerie ou à la station de ski ! Je tombe de ma chaise... Je ne sais ni faire du pain, ni skier, au passage. « Et alors ? Tu apprendras », me dit-elle. « T'es au Yukon », conclut-elle, comme si tout était simple, ici. Avec elle, tout me semble possible. Et si je lui faisais confiance ? En France, je n'aurais jamais pu vivre une situation comme celle-ci. Au Canada, je remarque qu'on m'encourage souvent à me dépasser, peu importe mon passé, mon niveau d'études, d'anglais ou mes expériences. Les hôtes me donnent toujours une chance d'apprendre. C'est comme ça depuis le début et c'est impressionnant le bien que ça me fait.

Les jours qui suivent me font l'effet d'un ménage de printemps intérieur. J'avance sur ma route inconnue. Je me pose, j'observe et je réfléchis. Je me rends compte que le bonheur est à l'intérieur,

qu'il faut que je m'écoute et me fasse confiance. Je dois me transformer et vaincre ma peur infondée des enfants. Depuis quelques mois déjà, je sens que beaucoup de barrières sont tombées. Malgré ma récente fragilité, je peux me relever, me surprendre et faire voler en éclat cette foutue prison intérieure qui me crispe. Certes, j'ai vécu un "échec" avec Alayuk, mais j'ai su dire non, stop et cela m'a rendue plus forte. J'ai pu "survivre au Yukon" ! C'est une belle leçon. Désormais, je veux m'écouter davantage et prendre soin de moi, ce que je néglige trop souvent au profit de la frénésie de l'action. Aider les autres c'est bien, mais s'aider soi-même en même temps, c'est peut-être mieux.

Changements et transformation

J'ai finalement accepté la proposition d'Amanda. De nouvelles portes se sont rapidement ouvertes. J'ai rencontré l'Association Franco-Yukonnaise et eu la chance de pouvoir enclencher un second bénévolat pour leur service tourisme. En parallèle, une famille québécoise, installée à Whitehorse, me contactait pour que je vienne les aider à partir de janvier moyennant une indemnisation... Cela valait peut-être le coup de rester !

Je m'étonne chaque jour de mes nouveaux pas et accepte mieux les imprévus. Je vis au jour le jour et me dis qu'après tout, rien n'est jamais stable ou définitif. Je profite de la beauté du Yukon, j'apprends le fonctionnement des enfants (!) et suis heureuse de leur offrir ma présence. Je réfléchis beaucoup sur ce qui m'est essentiel. Je n'ai peut-être pas de chez moi et pas beaucoup d'argent, mais je vis dans un endroit éblouissant (*à peine croyable*).

Je jouis de la pureté de l'air, de la luminosité spectaculaire du Grand Nord et je ressens de l'amour et du respect tout autour de moi. Suis-je en train de toucher du bout des doigts l'âme du pays ? Il est trop tôt pour le dire. Tout ce que je sais et sens, c'est que toi, sacré Yukon, tu m'en fais et m'en feras voir de toutes les couleurs. Pour le meilleur (*et j'espère, pas trop pour le pire*), l'aventure continue... !



Une yourte au Yukon : mon volontariat dans un B&B

1^{er} février, Whitehorse (Yukon)

Il existe une yourte perchée sur les hauteurs de Cowley Lakes, entre Whitehorse et Carcross. Elle appartient à une famille yukonnaise : la famille Mouchet.

Amanda est d'origine anglaise. Femme dynamique et touche-à-tout, elle peut aussi bien être nounou pour la famille royale, prof de planche à voile, photographe d'événements sportifs, cuisinière, guide, assistante éducative ou encore patrouilleuse de ski. Ses nombreuses expériences et voyages lui valent le mérite de savoir plus ou moins tout faire. Philippe, quant à lui, est originaire de France. Il est tombé amoureux du Yukon à l'âge de 16 ans, grâce à son grand-oncle : le père Jean-Marie Mouchet. Menuisier-charpentier, skieur de haut niveau (*tiens, et si je descendais cette piste en arrière !*), guide de plein-air ou encore prof de yoga, Philippe n'est pas non plus dépourvu de talents. De leur union est née Bella (aujourd'hui 10 ans) et Louis (8 ans) : deux petits yukonnais parfaitement bilingues et... *touche-à-tout*.

En 2012, Amanda et Philippe donnent naissance à un nouveau projet : la construction d'une yourte mongole traditionnelle sur leur terrain, afin de proposer le gîte. C'est ainsi qu'apparaît sur les hauteurs du lac, un B&B unique au Yukon.

La famille vit dans une belle maison canadienne, non loin de la yourte. L'intérieur est chaleureux, alimenté comme dans la plupart des foyers, par un inéluctable poêle à bois ! Sur leur terrain, on peut croiser de nombreux animaux : des poules qui n'aiment pas pondre, des coqs un peu fous, un chat nommé Scout et Banjo, un jeune chien passionné de tartines, qui aime jouer les papy dans son fauteuil *fancy*.

Lorsque j'ai fait leur connaissance, Halloween venait juste de passer. Mes premiers jours de volontariat ont été consacrés aux préparatifs de la fête annuelle des lanternes. Marie et moi avons aidé Amanda qui allait accueillir chez elle, tous ses voisins et amis.

Pioches à la main, nous avons construit un escalier de glace sur un sol à moitié gelé afin de faciliter la descente jusqu'au lac, où devait avoir lieu la fête. Une inoubliable activité (*pour nos bras*) !

Le soir venu, il faisait -20°C. Un grand feu de joie réchauffait les convives. La cérémonie a débuté. Les enfants allumaient puis lançaient tour à tour leur lanterne dans le ciel. Les visages s'illuminaient. Chacun faisait son vœu pour l'hiver. Du haut de ses dix ans, Bella rayonnait et me susurra à l'oreille son vœu : « Je souhaite que la nature yukonnaise reste propre ». J'étais surprise par son étonnante maturité. Louis, quant à lui, était concentré sur l'allumage un peu difficile de sa lanterne. Je n'ai pas su quel était son vœu mais je suppose qu'il devait y avoir une histoire de légo derrière ! J'étais émerveillée par tant de couleurs et de chaleur humaine. Ce soir là, j'ai fait la connaissance de la communauté franco-yukonnaise. Loin de l'image d'un Yukon rude et isolé, je rencontrais des familles ouvertes et souriantes. Entre elles, l'entraide ne semblait pas avoir de limites.

Les jours suivants ont été consacrés à la découverte plus intime de la famille : peinture, patinage, balades en raquettes et jeux avec les enfants... En quelques jours, mon surnom fut approuvé. Je m'appellerai désormais « Mémé » (*à mes débuts, par peur ou timidité, je disais toujours "mais" à Amanda*).

Cette période hivernale a aussi été l'occasion de suivre le projet photographique de Marie. En 15 jours de temps, elle avait pu décrocher un contrat avec l'école francophone Emilie Tremblay. Après un cours théorique (*mais ludique !*) sur la manière de tirer des portraits, elle demandait aux enfants d'écrire leur rêve de voyage. Les enfants se prenaient ensuite en photo avec une mappemonde, désignant leur pays de cœur. J'ai alors appris que Bella rêvait d'aller en Russie pour assister aux célèbres ballets. Le résultat de l'exposition était fabuleux !

Quelques jours plus tard, Marie nous a quittés pour retourner vers le Manitoba. J'ai alors entamé mon huitième volontariat en solo.

Globalement, il n'y avait pas de feuille de route, ce qui n'était pas plus mal. Il fallait s'occuper du B&B avec Amanda, déblayer la neige, ramener du bois, nourrir les animaux, nettoyer la maison, aider à la préparation des repas et faire toutes sortes de petites choses qui lui facilitaient la vie. Chaque fois que je me rendais à la yourte pour changer les draps, je ne pouvais pas me lasser de la vue, de la pureté de l'air et de la sérénité environnante. Les pieds dans la neige, le froid frappant le visage de ses -30°C, je me sentais particulièrement bien. Il faut dire, comment ne pas l'être ?

Au quotidien, j'ai appris à garder les enfants, à jouer avec eux, à être là, tout simplement. Je pense, sans prétention aucune, que ma présence leur faisait du bien. Un pas venait d'être fait dans le dépassement de mes peurs. J'ai vite compris que les ateliers de peinture et les activités manuelles étaient très appréciés de ces enfants à la créativité débordante. Nul besoin de télévision ou de consoles, Bella et Louis avaient pour passion... le tricot ! J'ai eu la chance de faire du dessin, de l'aquarelle, des collages en tout genre, du tricot (*raté*) ou encore de la laine feutrée. Dans le même temps, Bella a joué dans plusieurs représentations de Casse-noisette, au Yukon Arts Centre. Quel spectacle de qualité (*et la première fois que je voyais un ballet*) ! Elle était belle, cette enfant-là.

Les jeux dans la neige et les activités sportives extérieures étaient également essentiels pour la famille. Ils étaient surtout sans limite. Philippe a voulu m'apprendre à tenir sur des skis et m'a accompagnée lors de mes premières glisses au Mont Sima, la station de ski de Whitehorse. Grâce à son enseignement (*et à mon talent naturel !*), j'ai pu dévaler mes premières pistes le sourire aux lèvres. Encore une première !

À la maison, j'ai pris beaucoup de plaisir à aider à la création d'un fort ou d'un *ice bar*. Louis et moi avons noué une belle relation. Nous nous sommes lancés dans la construction de toboggans glacés et dans l'élaboration minutieuse d'un labyrinthe de crocodiles (*avec des chutes d'eau et des pièges, attention !*).

Aussi, j'ai apprécié les moments à table, souvent rock n'roll ! Amanda répétait sans cesse qu'elle n'aimait pas être enfermée dans une cuisine. Pour autant, elle était sacrément douée. C'était un plaisir de manger chaque jour des plats végétariens et biologiques, de pétrir du pain ou de confectionner des céréales maison. Des odeurs délicieuses s'échappaient souvent du four. Aussi, nous étions toujours aux petits soins pour les clients de la yourte.

Le temps est passé aussi vite que l'éclair. Les activités et coups de main en tout genre ont été variés. Pour preuve, on m'a même demandé d'être technicienne son et lumière pour le spectacle de Noël ou encore plaquiste pendant deux jours ! Incroyable ! Le Yukon me réservait des expériences plus extravagantes les unes que les autres... J'ai appris au fil du temps à dire « oui » sans me poser de questions sur mes capacités ou mes compétences. Un autre grand pas venait d'être franchi : j'avais confiance en moi !

Noël est alors arrivé. J'étais très contente de passer les fêtes dans ma nouvelle famille d'accueil. Philippe m'a avoué qu'il me considérait désormais comme un membre de leur famille. Touchée par ses paroles, je sentais en effet les liens qui s'étaient tissés entre nous si rapidement.

Cette période festive a été l'occasion de rencontrer leurs amis et de faire la connaissance de Sofia et Florian, un couple franco-australien installé à Dawson City, ayant comme projet d'ouvrir un café éco-responsable. Le tempérament de Sofia, ouverte aux énergies et sensible à l'*empowerment* au féminin, m'a très vite interpellée. Par la suite, nous avons beaucoup échangé autour d'un café. Une nouvelle rencontre passionnante sur ma route !

Amanda et moi avons fixé ma date de départ au 5 janvier mais c'était sans compter les désidératas de PonPon. Le 31 décembre, sa courroie de transmission a tout bonnement lâché au milieu de nulle part. Adieu PonPon! J'étais désormais à pieds mais bizarrement, cela ne me perturbait pas plus que ça. J'étais surtout triste à l'idée de devoir quitter cette famille. Il faut dire que je m'étais tellement

attachée à eux... Pour la première fois, je n'arrivais pas à faire ma valise. Je me sentais encore plus triste qu'en quittant Cortes Island, cet été. Etre nomade a des côtés enrichissants mais ces nombreux va-et-vient sont à chaque fois, éprouvants. Combien de temps allais-je encore tenir sur la route ?

Constatant mes difficultés, Amanda m'a tendu le livre d'or que les invités et voyageurs de passage remplissent au moment de leur départ. J'ai écrit, sur le vif, ce que j'avais sur le cœur : j'étais arrivée découragée mais grâce à eux, j'avais retrouvé confiance en moi. Ces deux mois en leur compagnie m'ont redonné un sens à la vie, tout comme mes sens ont retrouvé de la vie ! J'ai compris que rien n'était impossible à surmonter, que les échecs étaient tout à fait relatifs et qu'il ne fallait pas refuser une main tendue. La leur a transformé ma destinée.

Après avoir vidé mon surplus émotionnel (*une fois de plus !*), j'ai réussi à boucler ma valise tant bien que mal puis me suis installée dans le truck de Philippe. Direction une maison bleue de Whitehorse pour de nouvelles aventures en tant que nounou ! Au revoir jolie famille, au revoir la yourte, au revoir les poules, au revoir Scout, au revoir Banjo, au revoir mes belles montagnes...

A bientôt.



**Escapade vers une bourgade
isolée : Atlin**

10 février, Whitehorse (Yukon)

Sur la route... ou presque

Samedi 8 février, accompagnée de mon amie Juliette (*ma petite sœur!*), de Laure-Anne et Anaïs (deux PVTistes rencontrées à Whitehorse), nous quittons la ville et partons en weekend à Atlin, afin de nous dégourdir les jambes sous un doux -20°C ! Petite bourgade située à l'extrême nord-ouest de la Colombie-Britannique, Atlin est accessible par une unique route depuis le Yukon : l'Atlin Road. Il nous faudra rouler trois heures, direction : "le sud" !

Le cadran indique 7h. Debout l'équipe ! Nous rangeons nos provisions dans des glacières (*bizarre de penser qu'une glacière évite le gel*), posons nos affaires dans le truck et décollons avec Zumba, la fidèle chienne de ma nouvelle famille d'accueil.

~~Léger~~ contretemps. Zumba s'enfuit au moment de monter dans la voiture ! A croire que les animaux yukonnais sont tout autant épris de liberté. Après cinq heures d'attente, d'exploration du voisinage, d'appels à la SPA locale et de barbecue hivernal (*un steak qui cuit dehors, ça va la faire revenir non ?!*), Zumba réapparaît, avec l'allure d'un chien qui vient de survivre à la *Yukon Quest*. Ouf, nous pouvons enfin y aller.

Après quelques minutes sur l'asphalte, l'histoire du chien et le stress s'envolent. La magie de la route peut alors opérer... Le cœur s'allège, les yeux s'écrouillent. Me voilà enfin revenue dans mon élément : la route. Je vis l'instant présent. Les trois heures de trajet s'évaporent en trois minutes. Il faut dire que la pleine nature nous régale de ses merveilles. Sur l'Atlin road, il n'y a pas âme qui vive. Le ronron du moteur nous transporte. La délectation est à son maximum. Le soleil disparaît petit à petit derrière les montagnes, le ciel bleu se teint de rose, 18h retentit. Nous passons la frontière de la Colombie-Britannique et arrivons à Atlin. Un arrêt aux abords de la bourgade s'impose. Devant nos yeux, deux coyotes traversent l'immensité d'un lac gelé...

Découverte d'Atlin

Je ne vais pas vous mentir, Atlin a des allures de carte postale. Surnommé localement « la petite Suisse du Nord », ce village isolé donne l'impression de rêver. Une majestueuse montagne, déposée au centre d'un lac gelé (le lac Atlin), nous accueille.

La vie semble simple et paisible. 400 âmes vivent ici, éloignées de tout. Nous nous demandons bien comment. Wikipedia a d'ailleurs bien du mal à savoir ce qu'il s'y passe. Nous parvenons à dégoter les coordonnées géographiques : 59° 35' 00" Nord / 133° 43' 00" Ouest et puis c'est tout. Aucune municipalité limitrophe, si ce n'est Whitehorse, à trois heures de là.

A la découverte du village et de ses “activités”, nous tombons sur un hôtel (Atlin Mountain Inn), des lodges, une superette et le Pine Tree Restaurant. L'hiver est très calme, mais l'été, de nombreux randonneurs et amateurs de pêche viennent fouler le sol de ce coin reculé. En juillet, le Arts and Music Festival mérite le détour, à ce qu'en disent les locaux. A part ça, ce petit coin de paradis revendique son indépendance, sa tranquillité et l'entraide au sein de sa communauté. Personnellement, j'aime ça. Je me serais bien vue vivre ici quelques mois, dans une petite cabane face au lac.

Soirée dans une cabane rustique et randonnée du dimanche

En parlant de cabane, la nôtre n'est pas située face au lac mais nous convient à merveille. La famille d'accueil de Juliette (*qui a quitté Alayuk, elle aussi !*) nous l'a prêtée pour le weekend. Ils ont vraiment le cœur sur la main, ces yukonnais.

Petit détail étonnant, Maurice le caribou, nous accueille fièrement, accroché au mur. Je n'ai jamais aimé les gros animaux empaillés (*encore moins quand on dort en dessous*) mais cette fois-ci, il faudra bien s'adapter ! Nous décidons de partager une bière, et pas n'importe quelle bière, la meilleure de toute : la « Yukon Bonanza Brown » ! Santé, Maurice ! Une fondue régale ensuite nos papilles, sans oublier le dessert: des bananes au chocolat à même le poêle à bois... Un vrai moment de bonheur canadien !

Le lendemain, nous passons un magnifique dimanche ensoleillé sur la Monarch Mountain, à proximité d'Atlin. Merci au site internet [Yukon Hiking](#) pour les informations ! Cette randonnée de 7kms se fait en plus ou moins 3 heures. Le dénivelé de 700 mètres permet d'avoir une vue splendide sur Atlin et les environs. Nous grimpons pour atteindre un panorama à couper le souffle. Comblées, nous voilà parties à dévaler la montagne en glissant sur la neige, telles des enfants heureuses (*ou des babaches*) !

Le weekend touche à sa fin. Ces moments entre amies m'auront fait beaucoup de bien. Je rentre retrouver ma famille d'accueil qui attend sa nounou de pied ferme lundi matin. J'ai le sourire aux lèvres... Cette route parallèle vers Atlin ne quittera pas ma mémoire de sitôt !



Une nounou au Yukon

15 mars, Whitehorse (Yukon)

Il y a des instants qui méritent une photo et d'autres qui se vivent loin de l'appareil. Je vais donc vous conter, en toute simplicité, mon bout d'hiver et mon quotidien dans ma nouvelle famille...

Lorsque j'arrive le 5 janvier dans la famille Guillemette-Gouailler, je viens tout juste de dire au revoir à ma première famille yukonnaise, la famille Mouchet. Très attachée à elle, j'ai peur de vivre difficilement cette transition. Quitter des gens qu'on aime et continuer sa route s'avère être à chaque fois un véritable challenge.

Philippe me dépose devant une maison bleue. Je lui dis au revoir, sèche mes larmes et je souris. Une guitare, plantée à l'entrée, fait office de portail. Pas de digicode ni de barrière. La musique semble avoir une place importante, ici. Mon père étant guitariste, ce détail anodin me plait et m'apaise doucement. Un beau signe de bienvenue !

A mon arrivée, personne. Seule à l'entrée, je regarde autour de moi et mon instinct me dit que tout se passera bien. J'ai pourtant des raisons de douter : je n'ai jamais été rémunérée en tant que nounou, mon expérience avec les enfants se limitant à mon dernier volontariat. Mais bon, on verra bien ! J'ai survécu (ou presque) au volontariat avec des chiens de traîneaux, je peux bien jouer les Mary Poppins pendant deux mois !

Quelques minutes passent et tandis que je divague, la famille fait son apparition en fanfare. J'apprends qu'ils étaient en lutte avec leur motoneige, embourbée je ne sais où. Je dis bonjour à Elise, Ludo, Louve et Maëlle. Demain, c'est la rentrée des classes. Je vais devoir me former au feeling et au jour le jour. Une chose est sûre : je ne vais pas m'ennuyer.

La première semaine est dense mais je m'intègre vite à la vie de famille. J'apprends petit à petit leur routine. Tous les matins, je prépare le petit déjeuner (smoothies maison, croissants, œufs à la

coque...) ainsi que les boîtes à lunch des filles. Je les conduis ensuite à l'école. En rentrant, je nettoie un peu la maison et vais promener le chien (*parfois sous -30°C!*). Puis, j'ai un peu de temps libre et le travail reprend vers 15h. Il faut aller chercher les filles au bus ou à l'école avec une collation et rester avec elles ou les conduire à leurs activités, jusqu'à l'arrivée des parents. Souvent, je prépare le souper ou du moins, je l'avance. Elise aime qu'on se fasse plaisir en cuisine. J'ai carte blanche si je le souhaite, ce qui est très agréable. Cependant, la priorité n'est pas d'avoir un repas ou une maison parfaite. La relation avec les filles est au cœur des attentes. L'important, c'est d'avoir du fun avec les enfants, me dit-elle. Alors j'obéis, avoir du fun n'est pas la pire des jobs !

Je joue à des jeux de société avec Maëlle et crée une princesse des neiges avec Louve. Nous animons nos soirées avec des ateliers peinture et des ateliers chocolat. En fin de semaine, nous allons faire du ski et visionnons des épisodes de Winx. La folie de la Reine des neiges est à son apogée. Chanter « Let it go » tout en préparant des mini-crêpes : voilà le condensé d'une vraie vie de nounou !

Petit à petit, je sens que je récupère mes yeux d'enfants. Ils n'ont jamais été très loin mais comme beaucoup, j'ai eu tendance à les perdre dans la frénésie de notre société de consommation. Grandir, gagner du fric, payer le loyer, les impôts... Tu peux vite l'oublier ton "let it go" ! Une lueur d'insouciance est-elle toujours présente, quelque part? « *Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants, mais peut d'entre elles s'en souviennent* », nous rappelle Antoine de Saint-Exupéry.

L'enfance est un moment intense de la vie. Mon quotidien est de fait tout aussi intense. Pas le temps de m'enfermer seule dans la chambre. Il faut s'occuper des enfants, leur faire découvrir le monde, jouer, les aider à apprendre, les voir sourire. Parfois, je ne vais pas mentir, c'est dur. En tant que nounou, je ne trouve pas toujours ma place. Je me sens parfois très fatiguée ou à fleur de peau, mais au final, il y a toujours du positif.

« Si la vie te donne une centaine de raisons de pleurer, montre à la vie que tu as un millier de raisons de sourire » (auteur inconnu).

Jour après jour, je m'aperçois que de beaux liens se tissent entre nous, une fois de plus. L'hiver se passe à merveille et l'amour est au cœur de ce volontariat. C'est sans doute cliché mais c'est vrai. Plus je donne de l'amour, plus j'en reçois. Je pense que les enfants ressentent les petites attentions. Elles ne s'achètent pas, elles ne se commandent pas. Je donne du temps, de l'énergie et de la passion par amour. En retour, je reçois plus de sourires et d'attention que je ne pouvais espérer.

Je ne pensais jamais pouvoir un jour être à l'aise avec des enfants. Je ne pensais pas que lire une histoire, le soir venu, ou faire des câlins à deux petits bouts pouvait procurer autant de bien-être. Je me suis attachée à cette famille car le sourire de Louve et Maëlle me rendait heureuse. Tout simplement.

Je n'oublierai jamais mon anniversaire surprise ni le jour où Louve m'a emmenée dans sa classe, déguisée en clown, pour me présenter à ses amis comme son "hobby préféré" !

Je n'oublierai jamais l'anniversaire de Maëlle et son gâteau "avion" transformé à la dernière minute en "dauphin". Je n'oublierai jamais le jour où je me suis retrouvée sur les pistes de ski avec Maëlle, tombant tour à tour dans les slaloms de la forêt de back-pokey.

Ni le jour où j'ai perdu le chien pendant cinq heures ni le jour où j'ai failli faire brûler la maison à cause du plastique fumant sur le poêle à bois. Je n'oublierai jamais nos repas à table, la recette du Glory Bowl d'Elise et nos pizzas maison du vendredi.

Ma première dégustation de homard, mon premier cours de ski de fond et mes chutes lamentables sur le stadium...

La valse des aurores boréales depuis ma fenêtre de chambre, le son du piano, les expressions québécoises et les gin-tonic de Ludo...

Enfin, je n'oublierai jamais Elise, ce bout de femme à la fois sensible et incroyablement déterminée qui peut gravir la Chilkoot Trail en 18h ou faire du camping d'hiver par -20°C entre deux *partés*.

Après deux mois et demi de vie intense et passionnante, je passe le relais à la nouvelle nounou : Virginie, PVTiste également. Quant à moi, je m'apprête à recevoir mes amies de France pour trois semaines de vacances. Je quitte cette maison bleue avec des étoiles plein les yeux, mais des yeux tout aussi mouillés qu'ils l'étaient en arrivant...

Je vous l'ai dit, je ne me ferai jamais aux départs.

Merci à Elise et à Ludo de m'avoir ouvert leur porte et permis de vivre cette expérience hors du commun et ces moments de vie si chaleureux.

Merci à Louve et Maëlle pour leurs dessins, leur douceur, leur joie et leur regard pétillant de vie. Vous m'avez procuré une grande vague de bonheur. J'espère que vos prochaines nounous vous aimeront autant que je vous aime.



**Un crochet de rêve : cinq jours
en Alaska**

27 mars, Whitehorse (Yukon)

Florence et Céline sont arrivées. L'occasion parfaite pour ralentir la cadence et m'offrir enfin trois semaines de vacances. Finis les volontariats, nous partons entre amies dans le sud de l'Alaska, dans ce qu'on appelle « la queue de la poêle » ! Juliette, désormais *au pair* dans une famille yukonnaise, nous rejoint aussi pour l'occasion.

L'Alaska ?

Avant de m'y intéresser d'un peu plus près, j'imaginai l'Alaska comme une terre gigantesque, avec trois routes, des glaciers, des animaux sauvages et un grand rien tout autour ! Hé bien, pas du tout ! L'Alaska semble en réalité très diversifié et change beaucoup d'une région à une autre. Du moins, c'est ce que je découvre dans le guide « Fabuleux Alaska et Yukon », acheté pour l'occasion. J'apprends qu'il est possible de se rendre au sud (à Anchorage ou « la queue de la poêle »), à l'intérieur des terres, au Denali National Park, vers la belle péninsule Kenaï ou encore dans le Grand Nord. L'Alaska fait trois fois la taille de la France et les montagnes sont gigantesques. Le point culminant est le Mont McKinley (6 194m). Autre idée reçue : non, il ne fait pas toujours froid ! Même si l'on compte 5 000 glaciers, 3 millions de lacs, 800 îles et je ne sais combien de cours d'eau, tout n'est pas qu'un grand champ de glace. Ah, ce guide titille ma curiosité ! Je l'emporterai avec nous pour le road trip.

En route pour Skagway !

Le trajet fait partie du voyage. C'est, pour ma part, ce qui importe le plus. Cela m'extrait du train-train quotidien et me permet à nouveau de rêver. Sur la route, je me sens bien. La Klondike Highway South nous mènera de Whitehorse à la frontière de l'Alaska en seulement 2h. Voilà pourquoi les locaux nous disent souvent qu'ils vont faire un crochet en Alaska !

Le 21 mars annonce le jour du départ. Nous partons au volant de la voiture de la famille Mouchet, prêtée généreusement pour l'occasion.

Route mythique et historique de la piste Chilkoot, la Klondike Highway South nous impressionne dès la première heure de trajet. Nous traversons la ville de Carcross (qui habite le plus petit désert du monde) et longeons de nombreux lacs (dont Emerald lake et Tagish lake). Un régal pour les yeux ! Nous entrons alors en Colombie-Britannique pour une courte période avant d'arriver en Alaska, par ce qu'on appelle la « White Pass ». Ce *no man's land* porte bien son nom. En effet, ici, tout est recouvert de blanc. Cette beauté immaculée me prend aux tripes. Les montagnes enneigées nous enveloppent ; nous leur appartenons. J'aperçois des randonneurs et des motoneiges que nous décidons alors de suivre. Nous chaussons nos raquettes et marchons pour respirer l'air pur. Les risques d'avalanches sont nombreux ; il nous faut donc être prudentes. Nous comprenons qu'ici, la nature dicte sa loi, pas l'Homme ! Notre balade nous plonge dans la beauté du silence et de l'immensité. Vivifiées, nous reprenons notre route. Le passage de la frontière américaine me laisse sans voix. Je suis touchée en plein cœur.

Arrivées en Alaska, nous pénétrons dans la ville de Skagway, nichée dans les montagnes, au bord de l'océan pacifique. Nous apprenons que cette ville s'est développée en 1898, au moment de la ruée vers l'or. Elle était à l'époque la plus grande ville de l'Alaska et avait mauvaise réputation. Crimes, paris et prostitution étaient monnaie courante. C'est d'ailleurs à Skagway qu'a sévi Soapy Smith, un célèbre criminel. Aujourd'hui, la ville semble plus calme. Nous traversons la rue principale qui borde le port. Le ferry représente le point de départ incontournable pour ceux qui veulent naviguer sur la voie maritime et découvrir Juneau, la capitale de l'Alaska.

Notre halte à Skagway sera de courte durée. Nous flânon, prenons des dollars US et mangeons au restaurant avant le départ du ferry. Nous avons de la chance car le ciel est très clément, ce qui facilitera notre traversée.

L'Alaska par voie maritime : Inside Passage de Skagway à Juneau

Cette voie maritime côtière de l'océan pacifique se faufile entre le sud-est de l'Alaska et le nord-ouest de la Colombie-Britannique. Très empruntée au moment de la ruée vers l'or par les prospecteurs, elle est aujourd'hui envahie par les touristes. Cela pose de véritables soucis écologiques : paquebots et glaciers ne font véritablement pas bon ménage...

Différents itinéraires permettent de découvrir les îles, fjords et glaciers (de quelques heures à plusieurs jours). Il est même possible, pour les plus gourmands, de planifier une semaine de traversée avec *BCferries* afin de descendre tranquillement jusqu'à l'île de Vancouver.

De notre côté, nous choisissons d'aller visiter Juneau, la capitale de l'Alaska. Depuis Skagway, la traversée en ferry durera six heures. Nous embarquons et sommes bouche bée face au paysage. Ce passage intérieur, entouré de montagnes plus belles les unes que les autres, m'émerveille. Je me sens en paix. Clou de la soirée : le ciel nous invite à un coucher de soleil d'une intensité rare, teinté de rose et d'orangé. Tranquillement installées sous le solarium du ponton, la vie ne pourrait être, à cet instant, plus douce.

Découverte de Juneau, la capitale de l'Alaska

Après une traversée inoubliable, nous nous arrêtons une nuit à l'hôtel pour récupérer de nos émotions. Suite du programme : la découverte de cette capitale.

Juneau a pris son envol lors de la première ruée vers l'or en Alaska. Lorsqu'on parle de capitale, n' imaginez pas de grands buildings ou de grand centre-ville. *Downtown* ne se résume qu'à quelques rues. Nous arpentons les ruelles et passons, de ci de là, par des escaliers secrets. Originales et pittoresques, les maisons colorées rendent l'atmosphère joyeuse. Surtout, la vue est splendide lorsqu'on prend de la hauteur. Comble du bonheur pour les personnes véhiculées : à Juneau, pas d'embouteillages... Nous ne rencontrerons aucun problème de stationnement.

La ville s'active autour de la pêche et du travail portuaire. Grâce à la présence de glaciers facilement accessibles aux alentours de Juneau, le tourisme est florissant. Petit conseil : mieux vaut donc venir en hors saison.

Nous explorons un peu au hasard les alentours de la capitale et croisons la route d'un sentier : la Perseverance Trail. Les merveilles naturelles jalonnant la randonnée nous encouragent à continuer notre exploration.

Et si on allait voir les glaciers ?

J'avais toujours rêvé de m'approcher d'un glacier. Le plus connu et le plus touristique aux abords de Juneau est sans aucun doute le Mendenhall glacier, situé à 19kms du centre-ville (ou à quelques minutes de l'aéroport). Il en existe beaucoup d'autres, dont le Eagle glacier ou le Herbert glacier, accessibles uniquement à pieds, en quelques heures de randonnées.

Si le cœur vous en dit, il est possible de survoler la région dans un petit avion ou de naviguer vers le Glacier Bay National Park and Preserve. Les seize glaciers du parc sont malheureusement célèbres pour leur record mondial de fonte rapide...

Une prise de conscience s'impose. Nous faisons le choix de rester piétonnes et de nous rendre au Mendenhall Glacier et à l'Herbert Glacier. Notre empreinte carbone sera moins forte et notre portefeuille nous remerciera !

Après quelques heures de marche, le ressenti est bien plus fort que ce que j'aurais pu imaginer. Nous nous asseyons devant "Herbert" et ne pouvons plus bouger. Admirer des glaciers, à la fois si forts et si fragiles, c'est unique... Définitivement inoubliable !

Dérive sur une autre rive : Douglas Island

Le lendemain, nous quittons Juneau et traversons un pont (le Juneau-Douglas Bridge) pour nous rendre sur l'autre rive. Nous roulons sur la North Douglas Highway jusqu'au bout de la route.

Nous croisons une station de ski et de belles criques. Une journée de pleine évasion. En fin d'après-midi, *Horizon Drive* nous appelle alors ; un nom de rue pareil ne peut que piquer notre curiosité ! Nous découvrons un petit quartier au bord d'une baie magnifique : la Fritz Cove. L'heure est à la fête ! Nous trinquons notre bière habituelle face à un coucher de soleil à nouveau si chatoyant que ça en deviendrait indécent !

De Haines au no man's land de la Haines Pass

Notre voyage touche doucement à sa fin. Mardi 25 mars, il est 7h du matin quand nous quittons Juneau pour nous rendre à Haines, par la voie maritime, à nouveau. Cette fois-ci, la chance n'est plus au rendez-vous : un temps grisonnant et des bourrasques de vent pas possibles nous accompagneront durant les 5 heures de trajet.

Le ferry tague et le mal de mer nous attrape à la gorge. Nous virons au vert. Une seule solution : s'allonger et prendre l'air. Malgré le temps chaotique, nous nous rendons sur le ponton, direction le solarium (*réchauffons-nous comme nous pouvons*) et nous installons sur des transats, seules au monde. Une fois allongées, le mal de mer passe doucement, étonnamment. Je profite alors au chaud des bourrasques de vent et des vagues par-dessus bord. On oubliera les photos pour cette fois !

Après ce passage maritime long et tumultueux (*je ne ferai jamais de croisière de plusieurs jours, c'est certain*), nous revoilà sur la terre ferme. Nous débarquons à Haines, située au sud de Skagway, sur les berges du Lynn Canal, le fjord le plus long et le plus profond du monde. Cette ville, moins accessible que Skagway abrite moins d'habitants mais certainement plus de grizzlis! La pêche est une activité reconnue. De nombreuses personnes viennent à Haines à l'automne pour observer les ours et attraper le saumon. La prise peut d'ailleurs être miraculeuse, saumons et truites remontant le courant des rivières Chilkat et Chilkoot.

Le centre d'Haines a pour particularité la présence de beaux totems. La coopérative artistique de la nation Tlingit anime la ville

et un musée complètement improbable surgit d'une autre réalité : « le Musée du Marteau ». La Chilkat Bald Eagle Preserve fait également la renommée du coin. Cette réserve, comme son nom l'indique, accueille et protège de nombreux aigles (pygargues à tête blanche). Il est possible de les observer en roulant tranquillement depuis la route ou depuis la rivière Chilkat. Comme pour les saumons, la meilleure période pour les voir est l'automne. De notre côté, puisque le calendrier indique "mars", nous verrons sur notre route : UN aigle. Wow, intense !

Le retour au Yukon n'est pas une déception. La Haines Highway nous livre bien des merveilles. Arrivées à la frontière Alaska-Yukon, nous faisons la découverte d'une nouvelle pass : la Haines Pass, tout aussi hallucinante que la White Pass. Zone active d'avalanches, il faut à nouveau être sur nos gardes. Sur certains tronçons, nous sommes averties : il est interdit d'arrêter la voiture (oubliez les envies pressantes...!). Le blanc immaculé m'électrise à nouveau. Je ne sais pas pourquoi cet infini me procure autant de bien mais rouler sur cette route majestueuse est un grand bonheur. Avant d'arriver à Whitehorse, nous découvrons le Kluane National Park, une des perles du Yukon. Comment se lasser d'être sur la route ? C'est impossible !

Finalement, après un premier séjour en Alaska, un nouveau rêve émerge : celui d'y retourner ! Pour découvrir le Denali National Park et son célèbre Mont McKinley, par exemple... Je remercie mes amies pour ce magnifique voyage. Rien n'aurait été aussi beau sans elles, sans nos liens, nos sourires complices et nos bières !



**Heart Bar Ranch : mon
volontariat dans un ranch
yukonnais**

9 mai, Alaska Highway (Yukon)

Après mon expérience hivernale en tant que nounou au Yukon, suivie de vacances en Alaska, j'ai voulu passer la saison brune dans un ranch (les mois d'avril/mai sont connus pour leur fonte des neiges et un passage péniblement boueux).

Le « Heart Bar Ranch », situé à une vingtaine de minutes de Whitehorse sur l'Alaska Highway, en direction d'Haines Junction, m'a été recommandé par mes anciens hôtes. L'occasion de me réconcilier avec les chevaux et de me mettre au vert (*ça change du blanc..!*). Enfant, j'avais pris quelques cours d'équitation mais cette expérience s'était soldée par un échec monumental. Il était temps de changer la donne et de repartir sur de bonnes bases. Pour cela, Gail et Dirk m'attendaient sur le pas de leur ranch.

Gail et Dirk, une américaine et un hollandais au Yukon

Ce qui m'a marquée en premier lieu chez Gail, c'est son sourire. Originaire de Juneau en Alaska et issue d'une famille de pêcheurs, Gail est passionnée depuis sa plus tendre enfance par les chevaux. Elle vit avec Dirk, de manière simple, dans une cabane sans eau courante, entourée de 28 chevaux. Personnalité particulièrement généreuse, lorsqu'elle rencontre quelqu'un, chaque minute qu'elle lui consacre est remplie de sincérité. Regard lumineux, entière disponibilité. Derrière chaque parole et chaque geste, une vraie attention, une écoute et un sourire communicateur. C'est assez bluffant. Pourtant, Gail a peu de temps pour elle. En plus de ses leçons individuelles d'équitation les soirs de semaine, l'encadrement des groupes du samedi et les camps d'été pour les enfants, elle travaille à temps plein en tant qu'assistante éducative dans une école. Les temps *off*, elle ne connaît pas.

Pour elle, l'attitude est essentielle. Cela fonde la base de ses principes. Les compétences passent au second plan. Parfois, on rencontre des personnes comme ça, qui nous font du bien rien que par leur présence. Gail est l'une de ces personnes.

Son compagnon Dirk, d'origine hollandaise, se dit "amoureux pur et dur de la ferme". Il aurait pu naître sur un tracteur ! Il vit depuis quelques années avec Gail et a voulu donner de la compagnie aux chevaux. Sur la propriété, on trouve donc des poules, des vaches et des porcelets. Il en fait un petit business mais travaille lui aussi à temps plein en ville. Prendre soin de sa ferme, le soir venu, est sa passion. Il accroche des cartouches en guirlande, rêve de *trucks* plus grands et de vaches supplémentaires. « Be bigger or go home », plaisante-t-il. Lorsqu'on ne le connaît pas, on peut être un peu intimidé. Il n'est pas aussi bavard et sociable que Gail. Cela étant dit, après un petit temps d'adaptation, il devient vite indispensable, intéressant et attentionné. C'est un grand bonhomme au grand cœur, empreint d'une fausse rudesse, qui déteste les écureuils mais qui aime plus que tout la viande de sa ferme, son fusil et mes gâteaux à la vanille.

Pas à pas, j'ai appris à le connaître. Pour lui, le voyage n'a aucun intérêt. Il est bien mieux chez lui. Sa ferme le rend heureux et il n'a pas de raison de parcourir le monde. Nos échanges m'ont souvent interloquée. Je me souviens encore lorsqu'il m'a dit entre deux saucisses (!) : « Nous devons aller à Hawaï au prochain Noël ». Sur quoi, je lui ai répondu avec entrain : « Wow ! Quelle chance ! ». Et là, grand moment de solitude, j'ai compris dans son regard qu'il ressentait une profonde détresse... Comme quoi, nous n'avons pas tous le même engouement pour l'ailleurs ! Finalement, cela m'a fait du bien de côtoyer mon contraire. Cela m'a un peu élargi l'esprit.

Le quotidien au Heart Bar Ranch

Ce volontariat n'a pas été pénible physiquement. Je devais travailler cinq heures par jour. Il n'y avait pas officiellement de jour *off* mais en le demandant, je pouvais en avoir sans souci. Du coup, je ne me sentais pas prisonnière. Chaque matin, il fallait nourrir et donner de l'eau à tous les animaux (poules, chevaux, cochons, sans oublier Brandy, le chien). La partie des chevaux était la plus longue : 28 bêtes à nourrir avec du foin (*et pour certains, régime spécial - petite pensée à Chloé qui n'a plus de dents !*). A deux volontaires, cela allait assez vite. Mais toute seule, c'était un poil compliqué.

Après avoir terminé la tournée, il fallait nettoyer l'intérieur de la cabane (qui se salit très vite), brosser/ranger les œufs et faire la vaisselle. Les deux dernières heures étaient consacrées à divers projets (cuisiner, repeindre le plancher, couper du bois à la hache, ranger le bois, construire une barrière, nettoyer l'extérieur, porter des porcelets surexcités pour les déplacer dans un autre enclos, etc.). Il était rare qu'on s'ennuie, mais cela dit, ce volontariat m'a laissé beaucoup de temps libre, ce qui était très appréciable (*ne pas abuser de l'aide des bénévoles, je trouvais ça vraiment fin*).

Deux samedis de suite, Gail m'a remontré les bases de l'équitation. J'ai pu monter sans selle, j'ai appris à guider et à me sentir à nouveau à l'aise avec un cheval. Je n'ai pas fait de grandes balades, au trot ou au galop mais j'ai repris confiance. *Honey*, ma jument préférée originaire des fjords, était particulièrement douce. Je surmontais enfin la mésaventure de mon enfance.

Ma cabane au Canada - Divagations philosophiques dans le foin

Jamais je ne me suis levée un matin du mauvais pied. Jamais je n'ai ressenti de stress ou de lassitude dans le ranch. Les deux premières semaines, j'ai vécu dans une petite cabane à côté de la maison. Les deux dernières, je me suis rendue dans une grande cabane un peu plus loin, sans eau ni électricité ! Le confort était succinct mais la vue, splendide. Cela me convenait très bien de vivre pour de vrai « ma cabane au Canada ». Un véritable retour à l'essentiel. Chaque matin, les premières lueurs me réveillaient. J'adorais me lever pour regarder l'aube. Sans doute une séance de méditation doit faire le même effet. Me lever à 6h du matin pour me connecter aux éléments m'apportait beaucoup de bien-être. Inédite sensation.

*« The greatest thing in the world
is to know how to be one's own self ».*

L'arrivée du printemps m'a mis du baume au cœur. Les jours se sont rallongés, les oiseaux d'été sont arrivés en chantant (ainsi que les ours !) et les premières pluies ont refait leur apparition. Après six mois d'hiver sans une goutte de pluie, ce changement de saison

était salulaire. En quelques semaines, la luminosité s'est accrue considérablement. Parfois, à 23h, il ne faisait pas encore nuit noire. On profitait alors d'un barbecue, la lueur stagnant à l'horizon.

A Pâques, je me souviens de cet instant où les aurores boréales se sont mises à danser dans le ciel, au crépuscule. J'ai trouvé cela fabuleux. J'avais sous les yeux la vraie "beauté". Celle que, sans doute, je recherchais tant. Rien ne pouvait plus me perturber. Comment ne pas ressentir du bonheur, du respect et de la gratitude lorsque dame nature nous gâte à ce point ?

Certains jours, je me laissais juste aller avec mes écouteurs dans les oreilles. Je marchais avec mes sceaux de granulés, parlais aux poules ou aux chevaux et n'avais pas envie d'être ailleurs. C'était bizarre de me sentir en paix, à ce point-là. Je n'avais pas l'habitude. Bien sûr, j'avais parfois de brefs moments de détresse... : « Mon dieu, comment vais-je faire pour rentrer un jour ? Et si je n'arrivais plus à me réadapter ailleurs ? Et si la France me plongeait dès mon retour dans une profonde dépression ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de ma vie après tout ça... ? ». Bref, vous imaginez le tableau angoissant de cette discussion avec moi-même. Alors, je me forçais après quelques minutes de solitude à *kicker* ce petit diabolin pour ne pas me pourrir la journée de pensées négatives. « On verra plus tard » était ma réponse. Technique de l'autruche, merci.

« Spend some time alone every day. Remember that silence is sometimes the best answer ».

Le volontariat n'a pas d'âge

Durant ce mois au ranch, j'ai rencontré trois autres volontaires. Tout d'abord, Thibaut, français, jeune trentenaire. Grand baroudeur, il avait déjà parcouru l'Australie et la Nouvelle-Zélande en PVT. Il profitait désormais du Canada pour six mois. Puis, Marcel, allemand, tout juste la vingtaine. Il venait de vivre son tout premier volontariat dans une ferme à Vancouver Island avant d'arriver ici.

Enfin, Thomas, 68 ans, ancien militaire parachutiste, qui avait décidé d'être nomade depuis six ans !

Au volant de son camper, Thomas m'a particulièrement marquée. Il parcourait le monde et faisait de temps à autre du volontariat. Sa femme, mexicaine, l'accompagnait la plupart du temps lorsque son visa l'y autorisait. J'ai partagé avec Thomas une passion commune : la photographie animalière. Nous avons admiré ensemble la célébration des cygnes au lac Tagish et avons longuement discuté de notre vision du nomadisme. Jamais je n'aurais cru rencontrer quelqu'un de cet âge voyageant avec le même engouement que moi. Il avait tout vendu et voulait juste tracer la route. Lorsqu'il a quitté sa vie sédentaire, son rêve était de se rendre à Tuktoyaktut, tout là-haut au Nord. Il s'imaginait faire du canoë en plein milieu de l'arctique. Pourquoi pas... Après tout, il n'y a pas d'âge pour l'aventure, pas d'âge pour changer de vie ! Son blog : [*My Thatched Hut*](#), m'a fascinée. Quelle force de vie !

J'ai aimé partager des moments et des bières (*oui, encore !*) avec ces trois gaillards. Même si je me sens bien en solo, je peux vous assurer que mon périple n'aurait pas du tout la même saveur sans toutes ces rencontres !

En conclusion, un HelpX à ne pas manquer !

Que ce soit pour la famille aux 28 chevaux, le travail à la ferme ou l'atmosphère du lieu, le Heart Bar Ranch a été une très belle expérience. J'ai ralenti la cadence, me suis réconciliée avec l'équitation et mon esprit s'est apaisé. J'ai profité de cette période de calme pour demander une prolongation de visa après mon PVT qui se termine déjà dans 15 jours. La démarche a été rapide : je viens juste de recevoir le sésame qui m'autorise à rester six mois de plus. L'aventure continue donc ! Cap vers le Kluane National Park, pour deux nouveaux volontariats !



Jour 365 au Canada

20 mai, Silver City (Yukon)
Jour 10 au Kluane Bed and Breakfast
Jour 365 au Canada

Ceci est l'histoire de ma dernière journée de PVT. Une journée parmi tant d'autres, à la fois ordinaire et extraordinaire. Une année de nomadisme vient de s'écouler. La prolongation commence...

6h. Le réveil sonne. Dans 30min, je dois être prête pour me rendre avec Cécile à Whitehorse. La machine à café se met péniblement en marche. J'attends patiemment, quinze minutes. Pas rapide, la machine. Ouverture douloureuse d'une première paupière. Regard par la fenêtre. Perplexité. Mouais, j'ai dû rêver. Ouverture d'une deuxième paupière. Onde de choc. Spectacle irréel... Il neige ! Oui, oui, de la neige, un 20 mai... On m'avait prévenue que le Grand Nord était imprévisible et indomptable, mais là tout de même... Je n'en crois pas mes yeux. Je bondis, attrape ma casquette rose qui traîne puis monte à toute vitesse à l'étage voir Cécile et Doug. « Morning. The weather is fun today, isn't it ? Am I still dreaming or is it snowing? ». Mes hôtes se mettent à rire. Rien d'anormal selon eux. Il semblerait que ce soit courant dans le Kluane. Parfois, ça tombe en juin aussi, voire en juillet ! « C'est comme ça au Yukon » !

6h30. Nous partons à la fraîche. Quinze minutes passent. Cette journée enneigée commence bien : des aigles dorés tournoient au-dessus de nous, à quelques mètres de la voiture, aux abords de Bear Summit. Habituellement, nous les voyons seulement au loin, sur la cime des arbres. Mais aujourd'hui semble différent. Dans la voiture, tandis que les regards s'attardent sur la nature sauvage, les langues se délient, sous l'effet de la caféine. Cécile et moi sommes devenues rapidement complices. Pourtant, je ne la connais que depuis dix jours. Dire qu'elle a 70 ans... Elle a plus d'énergie que certaines personnes de mon âge ! L'effet Yukon, je présume.

2h30 de trajet séparent notre cher Kluane de la capitale. Nous avons le temps de papoter. J'en apprends alors un peu plus sur l'enfance de Cécile. Elle vivait dans une ferme. Son frère et elle

allaient à l'école... à cheval ! En Saskatchewan, province qui l'a vue grandir, c'était un moyen comme un autre de se déplacer. Sa mère les responsabilisait très tôt et les laissait parcourir seuls 10kms, chaque jour, pour aller et revenir de l'école. Ils n'étaient alors âgés que de six et huit ans. Cécile adorait cette routine et tout se passait très bien. « L'éducation a bien changé, on ne permettrait plus ce genre de pratiques maintenant », me dit-elle. Je partage son opinion. J'ai beau avoir de l'imagination, j'ai du mal à concevoir un tel tableau de nos jours. Amusée, je lui réponds qu'une loi doit désormais exister, expliquant en de multiples alinéas qu'on n'a pas le droit de laisser son enfant sans surveillance, vagabonder sur un cheval. Et puis, en 60 ans, l'école doit s'être armée de tout un tas de règles sanitaires à respecter, n'incluant pas l'autorisation d'un improbable "parking à cheval" ! Nous rigolons des décalages générationnels.

Les discussions continuent de plus belle. Jeune adulte, Cécile voyageait beaucoup à travers le Canada et le Mexique. A l'époque, c'était très inhabituel pour une femme. Elle adoptait une vie à contre-courant des standards, enchaînant les jobs de secrétaire au Québec, en Ontario, au Manitoba, en Alberta ou encore en Colombie-Britannique, avant de rencontrer l'homme de sa vie (Doug) à Whitehorse, au Yukon ! L'amour les a alors unis et a fait naître deux beaux enfants. Finie la vadrouille. Une autre vie commençait dans leur coin de paradis, Silver City.

9h15. Arrivée à Whitehorse, zone industrielle. De quoi nous happer de nos discussions et autres rêveries. Direction le shopping, obligatoire une fois toutes les trois semaines (*non, lorsqu'on vit dans le Klwane National Park, on ne fait pas 5h de route aller-retour parce que l'envie nous prend de manger une pomme*). Le Canadian Tire fera l'affaire pour moi. Point trop n'en faut, c'est encore le matin. Voyons voir les équipements *outdoor*... Tiens, une tente junior pour 20 dollars. Je l'achète (*et remercie le bon dieu, ou ma mère, d'être petite*). J'accompagne mon achat d'un tapis de sol à 10 dollars. Avec mon sac de couchage trouvé au rabais sur kijiji.ca à 35 dollars, me voilà fin prête pour aller camper en mode premier prix

dans le Kluane ! Il me semble déjà loin le temps du road trip et des nuits dans mon confortable petit van PonPon. J'avais une grande valise, un lit, un réchaud, une table et des chaises... Après une année sur la route et de multiples péripéties hivernales, me voilà aujourd'hui à pieds, avec un sac sur le dos et une tente junior à 20 dollars pour abri. Bonjour la cour des *backpackers*! Hier, j'écoutais Bob Dylan chantant : « *When you got nothing, you got nothing to lose* ». Je ne peux qu'approuver : « *With no direction home. Like a Rolling Stone* ».

10h30. Petit instant (*ou grand moment*) sur Internet. Passage dans le Starbucks Cafe. Je pagaie en maudissant la bande passante yukonnaise. Mieux vaut capituler, je ne gagnerai pas. Avant, je vivais en *High Speed*, mais ça c'était avant ! J'épluche (lentement) mes mails. J'oublie Facebook. Le temps est trop précieux lorsqu'on arrive à avoir 1h d'Internet en dix jours. Dans ma boîte de réception : une nouvelle fraîche. Je suis acceptée dans un nouveau volontariat en septembre à Haida Gwaii (Queen Charlotte Islands) ! Je peine à croire que mon quinzième volontariat canadien vient, après une seule tentative par mail, de se confirmer...

Moment de panique. Vais-je vraiment quitter le Yukon ? Gorgée de café. Le *Dark roast*, ça éclaircit les idées. Bon, après tout, si c'est pour une vie insulaire, je peux bien faire un petit effort (*je regarde mon voisin et souris bêtement : trop dure la vie... !*).

Haida Gwaii... ce nom me fait déjà rêver... Flavien, français et backpacker photographe, s'y est installé depuis quelques années et va me recevoir dans son B&B. Je ne sais pas du tout à quoi m'attendre cette fois-ci ; j'ai trouvé son annonce sur le site *helpx.net*, sans aucune recommandation. Je ne réalise pas encore mais suis toute retournée à l'idée de partir vers cette nouvelle destination... L'appel du voyage, encore ! Pour le moment, l'aventure est plus forte que la sédentarisation. Je ne sais quel vent me pousse à partir vers l'archipel du pacifique le plus éloigné des terres canadiennes ? Est-ce la curiosité ? L'instinct ?

Une petite recherche sur le site National Geographic s'impose... Haida Gwaii, perchée à 800kms au nord-ouest de Vancouver, est dotée d'un écosystème unique qui lui vaut une formidable réputation. Avec 600 sites archéologiques et une histoire culturelle remontant à plus de 12 000 ans, ces « îles de la beauté » (dans la langue Haïda) sont reconnues mondialement comme un véritable trésor de la nature. Rien que ça. Je continue de me renseigner un peu. Une citation des résidents de Haida Gwaii attire mon attention : « Tout au bout de votre monde, le nôtre commence ». Mais comment vivent-ils, là-bas ? Toujours la même question...

11h45. Cécile entre dans le Starbucks Cafe. Retour d'un coup sec sur la terre ferme. C'est l'heure du déjeuner. Ah oui, c'est vrai, il faut manger. Direction l'Alpine Bakery, pour la délicieuse soupe du jour. Je nourris mon corps mais mon esprit est ailleurs. Il vogue entre terre et mer, plus précisément entre deux bouts du monde pour le moins authentiques : le Yukon et Haida Gwaii.

13h. Youpi, c'est l'heure d'Extra Food (*prenez-moi une corde*) ! Nous remplissons deux caddies de commissions. Il faut faire les courses pour nous, mais aussi pour la fille de Cécile et son mari, pour le beau-père et pour le B&B. Une vraie organisation familiale. J'arrive à peine à pousser le caddie. Il est rempli de sucre, farine, beurre, pains, conserves... On dirait qu'on se prépare à affronter une guerre. Passage en caisse, voiture, libération. Cécile et moi soufflons. L'une comme l'autre, nous n'aimons pas rester en ville trop longtemps. Retour à Silver City.

La neige, la pluie et les nuages laissent peu à peu place au soleil. La route de l'Alaska est nuancée, tantôt couverte, tantôt colorée. Elle est magnifique. Je la photographie à travers le pare-brise... Je ne veux pas l'oublier.

16H. Nous arrivons à Haines Junction. Ou presque. Aux abords de la bourgade, un nouveau petit bonheur de la nature nous attend. Un ours fait son apparition. Étonnement, c'est le premier que je vois au

Yukon ! Le voilà qui traverse. Les yeux écarquillés, je le suis du regard. Toi, mon gaillard, jamais tu ne t'effaceras de ma mémoire.

Retour à la maison. Le soleil brille. Et dire qu'il neigeait ce matin. Le temps change si vite ici. Cette longue et belle journée m'a fatiguée. Trop de ville, trop de route ou trop d'émotions ? Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui, nous avons voulu faire des courses au Yukon : départ 6h30, retour 17h. Record du monde atteint !

18h. La soirée débute dans le calme. J'en oublierai presque que je vis mes dernières heures de PVT. Je n'ai pas la tête à faire la fête ou la force de faire un bilan numérique. De toute façon, je n'aime pas compter les kilomètres, les provinces ou le nombre de familles croisées en chemin. Un seul chiffre m'intéresse : je reste six mois de plus au Canada.

Aujourd'hui, je souris.

J'ai un an.

Elle est belle ma deuxième vie.

Demain, je n'aurai plus de PVT mais continuerai la route.

Memento Mori. Écroulement au pays des songes.



Randonnée épique au Yukon

11 juin 2014, Silver City (Yukon)

J'ai beau être sur la route depuis plus d'un an, il y a des premières qui se veulent tardives. Ce weekend, je m'offre deux toutes nouvelles expériences : une randonnée de deux jours dans un parc national et un retour en stop. Au programme : me rapprocher des pics de la chaîne de montagne Auriol, au cœur de l'indomptable Parc National de Kluane.

Équipement et enregistrement auprès de Parcs Canada

Pour cette première randonnée, je n'ai pas tellement investi et me suis équipée avec les moyens du bord. J'ai en ma possession une tente junior premier prix, un sac de couchage 0°C de seconde main, un tapis de sol et des vivres pour deux jours (avec des barres de céréales faites maison, tout de même !). J'emporte aussi une boussole, une lampe frontale, un *bear spray*, quelques vêtements de rechange et une trousse de premiers secours.

Ma mission sera de rentrer en stop. Je me munis donc d'un petit carton. À première vue, je me dis qu'indiquer "Silver City" n'améliorera guère mes chances d'être prise en pouce au milieu de nulle part mais Cécile, mon hôte, me soutient le contraire. Selon elle, cela pourrait inciter un des locaux à s'arrêter. Il me faut mettre toutes les chances de mon côté car la route de Fairbanks est peu fréquentée. Consciencieuse, j'inscris alors le nom de ce village fantôme inconnu de tous (*même de Wikipedia*), fais une prière puis glisse le bout de carton dans la poche arrière de mon sac.

Dimanche, 8h. J'enfile mes chaussures de randonnée, dépose mon sac dans la voiture. L'heure du départ a sonné. Cécile propose de me conduire jusqu'à Haines Junction (porte d'entrée du Kluane) à 45 minutes de Silver City. Je devrai me débrouiller pour rentrer le lendemain après-midi. À destination m'attendent mes compagnons de randonnée : Thibaut et Marcel (deux volontaires rencontrés au Heart Bar Ranch le mois dernier). Nous avons rendez-vous à l'intersection du village. Peu de chance de se louper dans cette bourgade. Il existe trois rues, trois motels-restaurants, deux

stations essence, une boulangerie, un *RV Park* et un *visitor center*. Le tout, entouré de grizzlis.

Première étape avant de commencer la randonnée : le *visitor reception center*. Ce grand et ludique centre d'informations est certainement le bâtiment le plus moderne et intéressant du village. On y apprend plein de choses sur le Kluane National Park. Après une brève visite et un test sur ma connaissance des ours (*résultat peu glorieux*), nous nous rendons au guichet de *Parcs Canada*. Lorsqu'on s'aventure plusieurs jours dans le parc national, il faut s'enregistrer. Le personnel fournit ensuite quelques conseils de sécurité ainsi qu'un gros contenant à trimbaler, pour y déposer notre nourriture. Grâce à cette grosse boîte (*pratique à souhait...*) les animaux ne peuvent sentir nos vivres. Nous pourrons donc dormir en paix au pays des ours. L'enregistrement est obligatoire : il est interdit de se déplacer dans l'arrière-pays sans prévenir *Parcs Canada* de notre destination et de notre date de retour. De cette manière, les équipes de recherche peuvent intervenir rapidement si une personne ou un groupe est porté disparu. A ce propos, un sentier de randonnée vient d'être fermé tout près de mon actuel volontariat (le Donjek Trail). On a pu lire dans la presse que des ossements humains avaient été trouvés... En apprenant cela, j'ai ravalé ma salive ! Ok, je suivrai bien la procédure, pour une fois.

Départ vers le sentier Auriol

Dimanche, 10h. Nous voilà prêts pour l'aventure ! Nous partons vers Auriol Trail. Le sentier débute à 7kms du centre d'informations. Nous n'avons pas de voiture... Mais nous avons des jambes ! Nous entamons alors de bon cœur notre échauffement tout en mesurant la probabilité de nous faire déposer à l'entrée du sentier. Probabilité zéro... Il n'y a pratiquement aucune circulation en ce dimanche matin pourtant radieux.

7kms plus tard, nous arrivons au début du chemin de randonnée. Il est temps de prendre des forces : une pause lunch s'impose avec nos amis les moustiques. Les garçons ont prévu : des noodles à

50cts, des noodles à 50cts et... des noodles à 50cts. Ils ont aussi des barres de céréales. De la grande cuisine de camping nous attend !

Question du jour : quel sentier ?

Le trajet que l'on prévoit de réaliser est une boucle de 15kms (4 à 6h de marche) à travers une forêt d'épinettes et de peupliers, puis une prairie sub-alpine offrant une vue imprenable sur Haines Junction et sa vallée. Au km7 se trouve un terrain de camping rudimentaire. Nous envisageons de peut-être y passer la nuit. Ensuite, nous aurons deux possibilités : finir la boucle tranquillement ou nous aventurer hors-sentier en direction du Mont Martha Black.

Le début de la randonnée est facile. La balade en forêt est agréable. Nous sommes en forme et respirons à plein poumon le bon air du Kluane. Arrivés au Km7 (*ou Km14 si l'on tient compte de notre échauffement*), nous apercevons le camping. Rudimentaire, en effet ! L'emplacement est peu intéressant et le soleil est encore haut. Les journées étant désormais très longues (il fait jour jusqu'à minuit), nous décidons de continuer. Aussi, la tentation de l'inconnu est trop forte. Peu disciplinés, Thibaut, Marcel et moi sortons du sentier pour filer droit vers Martha Black.

Si Marcel n'est pas un grand passionné de marche, Thibaut est lui, particulièrement au taquet. Athlétique, il n'a peur de rien et veut gravir la montagne ! Il regarde au loin sa destination, tel un alpiniste chevronné. Avant d'attaquer les choses sérieuses, je préviens les garçons que je ne monterai certainement pas aussi haut qu'eux.

Avant la grimpette, nous installons nos tentes sur le plateau (*quelque part au milieu de nulle part*). Puis chacun décide, à son rythme, d'attaquer un versant.

Je prends un peu de recul pour regarder la progression des garçons. Il y a des moments comme ça où j'aime me retrouver seule. J'apprécie l'instant. Tandis que je monte, le vent glacial me frappe

le visage. Je laisse échapper quelques larmes. Je ne sais pas si c'est le vent ou cette vue démentielle qui cause cela. En tout cas, je suis heureuse à cet instant précis, perchée sur ce petit bout d'Auriol. Le vertige me prend soudainement ; je ne sais pas à combien de mètres d'altitude je suis arrivée, mais tout cela me paraît bien haut. La neige m'empêche d'avancer davantage. Je renonce finalement à poursuivre l'ascension. Je m'assieds et contemple l'infini. C'est magnifiquement impressionnant. J'aperçois au loin Haines Junction, le village d'où nous sommes partis. Au final, nous avons parcouru une petite vingtaine de kilomètres avec nos gros sacs. Plutôt pas mal pour une première journée !

Les surprises du camping sauvage

Le vent finit par avoir raison de moi. Je redescends trouver Marcel, lui aussi de retour de son ascension. Nous mangeons ensemble et nous écroulons respectivement dans nos tentes. Il est 20h et le soleil frappe comme s'il était 14h. Je prends en photo la tente des garçons pour immortaliser l'instant. Notre *spot* est vraiment sympa, bien mieux que le terrain de camping en forêt ! Je zippe la tente et étale mes jambes fatiguées tout en profitant d'un bon bouquin pour la soirée. Thibaut refera surface 1h plus tard, affamé. Il n'a pu atteindre le sommet mais il est monté sacrément haut. Ses chaussures et chaussettes sont trempées par la neige. C'est de l'alpinisme me dit-il. Ah ça... Bienvenue au Kluane National Park !

Lorsque le soleil disparaît derrière la montagne, le froid gagne rapidement mon petit espace vital. Je n'ai pas de double toile, ce qui me vaut un confort sommaire. Je me roule dans mon sac de couchage mais j'ai froid. Je regarde dans mes affaires. Victoire, j'ai pensé à prendre ma "seconde peau" (un legging et un tee shirt manches longues en polaire que je portais en hiver). J'enfile le tout, et me sens déjà mieux. Malgré la fatigue, le sommeil est difficile à trouver. Je tourne et retourne à la recherche d'une position plus ou moins confortable. Un tapis de sol à 10 dollars n'est définitivement pas le must du matelas de camping.

3h du matin. Je me réveille et fais un saut dehors pour un petit besoin. Le temps est très nuageux, une brume ou une fine pluie s'écoule. Où est donc passé mon ciel sans nuage ? Sans me préoccuper plus que cela du temps nocturne, je file me recoucher en position fœtus.

Lundi, 7h. Il fait vraiment froid désormais. Je sors un œil de mon sac. Mon livre "de chevet" est à moitié trempé. L'humidité est omniprésente. Qu'a-t-il bien pu se passer durant ces 4 heures où j'ai sombré ? Ma tente semble affaissée ; des espèces de masses sont collées aux parois. Je tapote dessus. Tout s'écroule. Sans nervosité apparente, j'ouvre la tente. Et là, surprise... Bienvenue dans l'instant froid et effroi... Il neige !

Au mois de juin, sous la neige

De gros flocons tombent depuis, je présume, 3 ou 4 heures. Nous voilà bel et bien coincés dans notre Yukon et sa blague du jour. Je plonge ma main dans la neige, 30 cm. Sur le coup, je ne panique pas. J'appelle les garçons : « Marcel, Thibaut, *open your tent !* » Nous éclatons de rire. Jamais je n'aurais cru qu'il pouvait neiger un lundi 2 juin... La naïveté me poursuit après un an de vie au Canada.

Nous avons, comme qui dirait, un petit problème... Il y a de la neige sur tout le plateau, une visibilité quasi inexistante, nous sommes hors-sentier, au milieu du Kluane et nous portons des baskets et des vêtements d'été.

À vol d'oiseau, nous sommes à une dizaine de kilomètres de la route. Ce n'est pas si pire mais ce n'est pas l'fun. Comment va-t-on sortir de là ? Avec toute cette neige, oublions l'idée de retrouver le sentier. Au Yukon, rien n'est indiqué. Il n'y a pas, comme en Europe, de signalisation avec marques de peinture sur les arbres et panneaux directionnels. Ici, au mieux, des flèches sont gravées dans le bois ou alors, un petit ruban pendouille de temps à autre sur une frêle branche. J'imagine mal comment nous orienter...

Une chose va heureusement nous sauver : Thibaut a emporté un GPS de randonnée ! Celui-ci n'indique pas les sentiers, mais on peut au moins se géo-localiser par rapport à la route. Les garçons pensent qu'il n'y a qu'une seule chose à faire : regagner Haines Junction au plus vite, en coupant tout droit vers la prairie et la forêt (*super, un lundi matin en mode bush walking dans un parc national à grizzlis...*).

Je n'ai pas trop envie de mener la barque ou de donner mon avis. Je vais suivre du mieux que je peux pour survivre. Thibaut s'y connaît en matière de randonnée et a l'air de maîtriser la situation. Il s'est déjà retrouvé seul pendant cinq jours dans le no man's land de la Nouvelle Zélande. Notre situation n'a pas l'air de le préoccuper. Selon lui, il faut couper, marcher et ne surtout pas s'arrêter.

Lundi, 8h. Nous remballons nos tentes du mieux que nous pouvons. Les sacs sont prêts, sur le dos. Direction le *bush* inhospitalier. Je fais dix pas. Première chute. Marcel me regarde. Je lui souris : « Hé bien ça promet ». Mes chaussures de randonnée, loin d'être *Gore-Tex*, sont trempées après quelques minutes de marche. Je glisse à maintes reprises sur la neige. Le portage n'arrange rien à l'affaire. C'est un calvaire. Après une heure de chutes, j'engloutis deux barres de céréales. Deux petites rivières nous attendent plus loin, avec leur lot de neige, rochers et eau verglaçante... Puis, le bush nous avale tout entier. Buissons, arbres et troncs sont couchés de partout. La forêt me paraît si dense et si sauvage. De toute évidence, nous ne sommes pas les bienvenus ici. J'avais oublié : au Yukon, c'est la nature qui commande. Je me sens (*très*) petite, (*très*) fatiguée et (*très*) apeurée. A cet instant précis, je pense à ma mère. Elle me hurlerait que je suis inconsciente et cela sonnerait tellement juste ; mon assurance voyage n'est pas encore renouvelée ! Il ne me reste plus qu'à prier pour ne rien me casser dans cette aventure rocambolesque. Dans ces moments là, il faut bien croire en quelque chose... Pour l'heure, ce sera Thibaut, mes pieds et ma bonne étoile.

Épuisement, bonjour !

Lundi, 11h. Pour la première fois depuis bien longtemps, je sens mon corps me lâcher. Cela fait plusieurs kilomètres que les branches me heurtent les bras et les jambes. J'ai mal. Mes pas deviennent lents et approximatifs. Selon Thibaut, il nous faut encore parcourir 3,4kms. Je pense qu'il dit cela pour me rassurer. En vain. Je ne sais pas si je peux y arriver. J'ai l'impression de sortir d'une douche et de marcher dans un étang. J'essaye de me ressaisir en avalant ma dernière barre de céréales. Je n'ai pas le choix. M'écrouler maintenant, trempée, n'aurait pas de bon sens. Heureusement, la neige laisse peu à peu place à la fine pluie, puis étonnamment, au soleil. Les chutes continuent dans la forêt, mais de manière plus espacée. Le pire semble derrière nous. Je fais tout pour garder mon sang-froid, suivre les garçons, être forte et ne surtout pas m'arrêter. L'auto-motivation va bon train ! Il le faut !

Km3 avant la route. Je tombe, pour la millième fois. Je m'étais peut-être réjouie trop vite. Mon corps ne me porte plus. C'est la fois de trop. Des larmes coulent. Thibaut fait demi-tour. A bout de nerfs, je craque et lui hurle dessus : « c'est une *p*tin* de mauvaise journée et une *p*tain* de mauvaise idée de traverser ce *p*tain* de bush au milieu de ce *p*tain* de nulle part ». Désolée pour la forme... Désespérée, je lui demande les bras ballants : « Qu'est-ce qu'on fout ici, sérieusement ? ». Je regrette sur le coup mes paroles. Il n'y peut rien, il essaie juste de nous sortir de là. « Passe-moi ton sac », me dit-il. Après deux refus, je cède en ravalant ma fierté d'égalité homme-femme. De toute évidence, je suis faible et ne tiens plus sur mes jambes. J'ai besoin d'aide sinon je vais finir par me blesser...

Enfin, une route...

Thibaut reprend la tête du cortège avec nos deux sacs sur le dos. Comment peut-il aller si vite alors qu'il porte deux tentes, deux sacs de couchage, deux matelas et de l'eau ? Malgré un sentiment de culpabilité qui m'envahit, je me sens mieux sans poids. Lorsque nous atteignons la route, il est midi. Nous avons parcouru une dizaine de kilomètres... en quatre heures ! Épuisés, affamés, nous nous écroulons sur l'autoroute.

Le soleil revient et nous réchauffe doucement. Nous vidons nos sacs, nous déshabillons et étalons toutes nos affaires sur le bitume (*le système D du sèche-linge*). Les (*quelques*) automobilistes qui passent nous regardent perplexes. Quelqu'un nous prend même en photo ! Nous rigolons à nouveau et sommes heureux de retrouver la "civilisation". Je m'allonge sur le bitume. Toujours vivante. En harmonie soudaine - et malgré moi - avec mes *routes parallèles*.

Noodles de secours, Yukon Red et pouces en avant !

Avant d'entamer les derniers 7kms qui nous attendent jusqu'à Haines Junction, Thibaut et Marcel ouvrent leur ultime paquet de noodles. Grand moment de cuisine sur le bas côté de l'Alaska Highway !

Arrivés enfin à destination, nous entrons dans le premier bar venu. Question de survie ! Il est 14h. L'heure idéale pour boire une bière bien méritée. Une partie de billard et deux *Yukon Red on-tap* plus tard, il faut bien que je me rende à l'évidence : la journée n'est pas terminée. Je dois encore faire du stop pour rentrer au B&B !

15h30. Je passe devant un miroir. Je fais peine à voir. Tant pis, il faut y aller. Je dis au revoir aux garçons puis me rends au fameux croisement du village. J'enfile ma casquette rose, seul élément qu'il me reste de plus ou moins présentable. J'ouvre la grande poche arrière de mon sac et en retire mon bout de carton "Silver City". Trempé, le carton se déchire en deux. La neige a eu raison du sac, malgré la protection anti-pluie. Je ris jaune de la situation... Moi qui avais structuré ce weekend de grande première. Voilà le résultat : je suis déchirée, avec des fringues déchirées et un carton déchiré.

Tant pis, qu'à cela ne tienne, je lève le pouce. Une dizaine de voitures, camping-cars et trucks passent. Personne ne s'arrête. Certains me font un coucou de politesse. Au bout d'une demi-heure, j'imagine que je vais rester là toute la nuit. Et puis, vient enfin le moment de libération. Deux garçons font demi-tour. Ils s'approchent de moi et me demandent : « Tu travailles à Silver City, n'est-ce pas ? ». Je n'en crois pas mes oreilles. Ils font partis des dix

résidents du coin. Cécile avait donc raison. Ils me disent travailler pour les voisins, au Centre Arctique et ont déjà aperçue « la fille à la casquette rose ». Pressés dans leur truck deux places, ils passeront le mot à deux de leurs amies, Megan et Rebecca qui viendront à ma rescousse 15 minutes plus tard. Je suis sauvée. Je les remercie d'un grand sourire. Puis dis merci à ma casquette. La pression retombe.

Enfin au chaud : on a eu de la chance...

Retour à la maison ! Cécile et Doug m'accueillent les bras ouverts. Je suis tellement contente de les retrouver. Je raconte brièvement notre aventure imprévue. Doug rigole : « Ah oui, c'est ça aussi le Yukon en été : la marche dans le bush et sous la neige ! ». Tu m'étonnes, je me m'y attendais pas à celle-là !

Ce weekend, j'ai définitivement quitté ma zone de confort. Je pourrais faire une liste de tout ce que j'ai appris sur ce sentier. J'ai découvert les limites à ne pas dépasser et les erreurs à ne plus commettre en randonnée. Le hors-sentier comporte des risques. La météo change brutalement en montagne et il faut en avoir conscience. L'équipement adéquat est donc très important. Les appareils de sécurité sont indispensables. J'ai également compris que partir seul(e), dans pareil territoire friserait la folie. Avoir deux compagnons de route a été primordial pour me sortir du pétrin ; c'était vital de leur faire confiance. Oui, nous avons été inconscients, avons pris de gros risques et eu de la chance de ne pas croiser de grizzlis. C'était une sacrée leçon de vie... Mais c'est en marchant qu'on apprend à marcher, non ?!

19h. Après quatre parts de gâteau, je m'écroule dans mon lit. Un matelas moelleux, quel bonheur ! Je me sens soulagée. Morphée me tendra les bras pour 14h d'affilées. Je ne suis pas prête de repartir en randonnée de cette manière. La vie est bien trop précieuse.



**Soleil de minuit à l'Institut
Arctique d'Amérique du Nord**

23 juin, Institut Arctique d'Amérique du Nord (Yukon)

Lorsque je suis arrivée au Yukon, mon but principal était d'y passer l'hiver. Je voulais ressentir le froid sec, vivre au rythme des longues nuits, observer les aurores boréales et jouer dans la neige avec les chiens, les yeux braqués sur la lune. Mes hôtes avaient du mal à comprendre pourquoi je désirais tant "vivre l'hiver", les touristes ayant tendance à fuir le territoire à la mi-septembre. Ils me disaient sans cesse : « Il faut que tu vives l'été yukonnais. C'est une saison fantastique, aux journées longues et lumineuses. » Je n'étais pas emballée plus que cela mais j'ai suivi leurs conseils. J'aime être inspirée par les locaux et oublier mes programmes !

Huit mois se sont écoulés. L'hiver s'en est allé et la lumière de l'été est arrivée. J'ai quitté le B&B de Cécile et Doug mi-juin, avec beaucoup de peine à nouveau. J'aimais beaucoup m'occuper de leurs cabanes et des clients, jardiner ou être à leurs côtés, tout simplement. Je travaille aujourd'hui chez leurs voisins, dans un centre de recherche arctique : l'*Arctic Institute of North America*. Ce treizième volontariat se déroule dans un nouvel espace-temps, où la nuit n'arrive jamais. Je loge dans une petite cabane sur les berges du plus grand lac du Yukon : le lac Kluane.

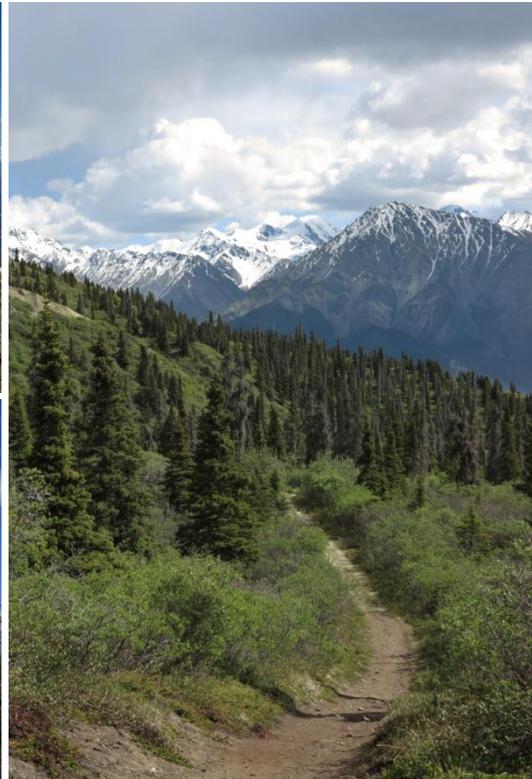
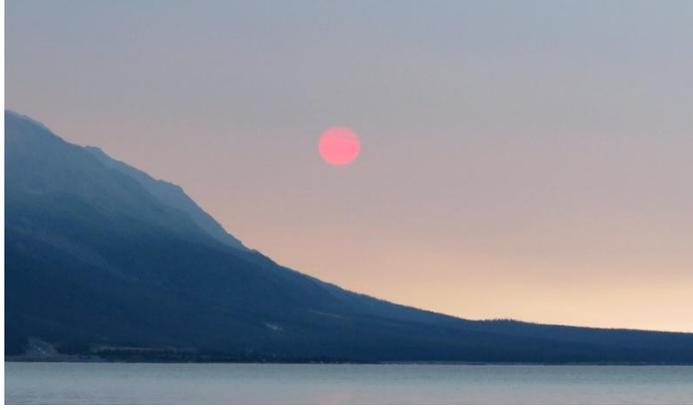
Le mois de juin a marqué l'arrivée d'une période de folie, sous le soleil de minuit. Lorsque les lacs se sont dégagés de leur glace, l'incroyable s'est produit. Les fleurs sauvages ont poussé dans tous les recoins (on en compte 200 variétés), les arbres se sont parés de leur habit vert et le soleil est devenu omniprésent. Il ne fait plus jamais nuit noire. Chaque journée qui passe me paraît irréaliste.

Source de bien-être, le lac me fascine. Je me sens chanceuse de vivre au cœur d'une beauté encore intacte, sur un territoire aux saisons si particulières. Je ne possède plus rien ; c'est la nature qui me possède totalement. Je ne me lasse pas d'admirer la luminosité changeante du ciel et les reflets colorés sur les montagnes. Les nuages sont parfois rosés, parfois orangés, lorsque sonne l'heure insolente de minuit... sans la nuit !

Il existe de nombreux avantages à vivre ces journées sans fin. Les activités sont illimitées. Nous pouvons faire ce que nous voulons, peu importe l'heure. Si l'envie nous prend de tondre la pelouse à 3h du matin, pourquoi pas ! Le regain d'énergie des habitants est impressionnant. Cependant, cette intense luminosité a tendance à les rendre un peu fous, un peu "coucou" ou "nuts" comme ils disent ici. Difficile de faire ses nuits correctement. De mon côté, je n'ai pas de rideau dans ma cabane et ne pensais jamais dire cela un jour mais la noirceur et la pluie me manquent. De plus, j'ai pris l'habitude d'écrire mon blog enveloppée par l'obscurité. Avec cette lumière constante, impossible d'aligner trois mots sans difficulté. Ah ça, la vie est difficile pour les artistes et les oiseaux de nuit ! Je pense que je vais avoir du mal à passer à travers cet été yukonnais ! Sans compter que je me rends dans quelques semaines vers le nord du nord, à Dawson City. Là-bas, le soleil est encore plus présent et le mot « nuit » appartient uniquement à la saison d'hiver (*souhaitez-moi bonne nuit... ou plutôt bonne chance*) !

Cela dit, ce *midnight sun* offre son lot de fêtes, célébrations et festivals. Au solstice d'été le 21 juin, les yukonnais célèbrent le soleil et le jour le plus long (*au secours !*). La luminosité est exceptionnelle ce jour là, presque éternelle. Avec l'équipe du centre de recherche arctique, nous avons trinqué à coup de bières et réalisé un grand feu sur la plage. Jeff et Keenan, deux étudiants du centre, ont construit un bison géant en bois que nous avons brûlé à minuit. La soirée était alors à son apogée. Cette cérémonie a emporté avec elle les vœux de chacun, comme le veut la tradition. La soirée s'est prolongée toute la nuit autour du feu. Je suis restée près du bison brûlé avec Ashley (mon amie du staff), Justine (une amie d'Ashley) et des aventuriers venus escalader dans le parc. Une soirée de rencontres comme je les aime ! Au goût si unique, *from Yukon* bien sûr!

Je me sens pleinement vivante (*pour le moment*) au Yukon éternel. Je vais tenter d'apprécier comme il se doit cette vie nordique, si intense soit-elle. Après tout, je dormirai plus tard... !



Les merveilles du Kluane National Park

14 juillet 2014, Institut Arctique d'Amérique du Nord (Yukon)

Ces deux derniers mois, j'ai découvert avec joie les beautés naturelles du *Parc Kluane*, ma palme d'or des Parcs Nationaux du Canada. Aujourd'hui, j'ai envie de vous transmettre mes coups de cœur. Le parc fourmille d'animaux sauvages, de bons spots et de panoramas à couper le souffle.

Les présentations

Situons tout d'abord le parc. A 2h de route de Whitehorse, vers le sud-ouest, se trouve le Kluane National Park. D'immenses champs de glace, des chaînes de montagnes gigantesques et des routes panoramiques menant jusqu'en Alaska (Haines ou Fairbanks) attendent les visiteurs.

Ce "petit" coin de paradis de près de 22 000 km² est la plus vaste aire protégée au monde. Le Kluane s'attribue fièrement les titres de Patrimoine Mondial de l'UNESCO et d'âme du Yukon (*rien que ça*). Ce territoire est un véritable bijou de la nature et un régal pour les amateurs de randonnées. La faune est abondante : grizzlis, loups, lynx, chèvres de montagne, mouflons de Dall, originaux, aigles, etc.

Principal attrait touristique : les grizzlis, omniprésents sur le territoire (6 000 à 7 000 individus). Ils ont un pouvoir hypnotisant mais il faut faire très attention. Quel plaisir de pouvoir les admirer en sécurité depuis une voiture, se déplaçant de manière nonchalante à la recherche de baies sur le bord des routes. Montée d'adrénaline garantie !

Point de départ : Haines Junction

Le village principal du parc (613 habitants) abrite le fameux centre d'informations pour s'enregistrer et préparer ses randonnées. Haines Junction compte aussi une boulangerie-café-concerts (le Village Bakery & Deli), un restaurant populaire pour ces burgers (le Frosty Freeze) et un bar-restaurant Thaï (le Kluane Park Inn).

Haines road - Auriol Trail et Kathleen Lake

De nombreux points d'intérêt valent le détour. A 7kms au sud d'Haines Junction se trouve le circuit Auriol Trail (qui m'a valu la fameuse randonnée catastrophe). Un peu plus loin se trouve le lac Kathleen, un terrain de camping et le départ de la randonnée de King's Throne, très populaire : 7 à 8h aller-retour, dont 5kms de montée ardue. Arrivés au sommet, la vue est époustouflante. Il est également possible de se promener autour du lac, via le sentier Cottonwood. Attention aux moustiques durant l'été, ils sont acharnés ! La route qui mène ensuite jusqu'à la Haines Pass (que j'ai déjà évoquée) est magnifique et rejoint la ville d'Haines en Alaska.

Alaska Highway - Kluane Lake

Ce tronçon nord de la route de l'Alaska envoie du rêve et permet de visiter la région du Tachäl. Il offre de très beaux panoramas et des points de vue spectaculaires sur les montagnes. A 60kms d'Haines Junction se dévoile le lac Kluane avec ses couchers de soleil intenses. Fait insolite du coin : il est possible de visiter une "ville fantôme" du temps de la ruée vers l'or : Silver City (rappelez-vous mon bout de carton !). L'Institut Arctique d'Amérique du Nord est installé là, sur les berges du lac, à 7 minutes de vol des glaciers. Il est difficile de croire que d'immenses glaciers se cachent derrière les chaînes de montagnes. De petits avions (ou hélicoptères) de l'entreprise touristique Icefield Discovery permettent de s'y rendre rapidement. Ils dévoilent alors le secret du parc : le plus grand champ de glace subpolaire de la planète et le plus haut mont du Canada : le Mont Logan (5 959m), connu pour être la montagne la plus massive au monde.

Vol au-dessus des glaciers

J'ai eu la chance de vivre une aventure incroyable en contrepartie du volontariat et d'une petite participation financière. J'ai pu participer à un vol d'1h30 au-dessus du Kluane National Park. Mes mots ne pourront jamais exprimer l'intensité de cette expérience. Depuis le ciel, j'ai contemplé de près la chaîne St Elias, le Kaskawulsh glacier et nous avons atterri face au sommet du Mont Logan. Quelques pas sur la glace m'ont permis d'en apprendre plus

sur les recherches menées par l'Institut arctique. Une fois revenue sur la terre ferme, j'ai dû m'asseoir. L'émotion m'a valu quelques larmes... pendant quinze minutes ! Je n'avais jamais ressenti pareille sensation face à la beauté d'un lieu (*depuis quand les montagnes font pleurer ?*). Ce bout du monde reculé est à mes yeux un véritable trésor, largement méconnu.

Sheep Mountain et Delta Ā'ay chù'

Sheep Mountain est aussi localisée sur les berges du lac Kluane, au milieu du Delta Ā'ay chù'. Cette montagne, connue pour être le refuge des mouflons de Dall est aussi le point de départ de très belles randonnées. Après avoir pris mes renseignements au centre d'accueil Tachäl Dhal, j'ai effectivement pu observer à la jumelle des mouflons blancs comme neige. Accompagnée par une chercheuse du centre arctique, je me suis aventurée sur la Sheep Mountain Creek (facile) et sur le Plateau Bullion (plus modéré). Pour les plus sportifs, il est possible de marcher plusieurs jours, sur la Slim's River West (70kms, difficile) pour atteindre le Kaskawulsh glacier. Ne pas oublier le gros bidon bleu et attention aux grizzlis, très présents sur cette portion du parc ! *Bear spray* indispensable ! Enfin, information météo, des bourrasques de vent glacial balaient régulièrement toute la vallée. Ce n'est donc pas l'idée de l'année de s'y promener en vélo (*croyez-moi, j'ai testé*) !

Destruction Bay et Burwash Landing

Un peu plus loin sur l'Alaska Highway, se dressent deux villages : Destruction Bay et Burwash Landing. J'ai pu me rendre dans le secteur accompagnée de mes amis photographes : Nicolas et Emilie, rencontrés à Whitehorse l'hiver dernier. Nous avons consacré une journée à notre passion commune : la photographie nature. A la recherche des originaux et autres mammifères ! Pour l'occasion, Nico a sorti son téléobjectif camouflé. J'aime le regarder se fondre dans le paysage, à l'affût du moindre mouvement de fourmi. Il peut passer des heures en statue, concentré sur une famille de renards. Fascinant.

Destruction Bay est un bel endroit pour pêcher et la promenade sur la plage nous a bien inspirés. Clic-clic ! La réflexion du ciel sur l'eau du lac immobile, le pastel des nuages, deux ou trois pêcheurs sur un rocher... Le temps semblait s'être arrêté.

Le petit musée d'histoire naturelle de Burwash Landing valait ensuite le détour. A première vue, le travail sur les animaux empaillés faisait froid dans le dos, mais c'était remarquable et instructif à souhait. Puis, nous avons plongé dans l'histoire et la culture des Premières Nations du Kluane : leurs différentes migrations, leur art de vivre, leur travail artisanal, etc. Cette première leçon m'a amenée à me poser 1000 questions qui engageront plus tard de longues discussions avec les locaux...

A la sortie de Burwash, un orignal massif et majestueux nous attendait sur le bas côté. Clic-clic encore ! Je quitte mes deux compères en fin de journée avec l'espoir de les revoir bientôt. Prochaine virée : à l'affût des pygargues à tête blanches, non loin de Whitehorse !

Goodbye, Kluane ! Welcome to Dawson City !

Le Kluane a été un bonheur pour mes yeux et une cure naturelle pour mon âme. Pas un seul jour, je me suis lassée de vivre ici. Le centre arctique m'a laissé une grande liberté dans mon volontariat. J'ai pu profiter de belles opportunités de balades avec les chercheurs et les amis, dans tout le parc. Je me sens très chanceuse et me souviendrai toujours de ce petit bout de vie au paradis.

Aujourd'hui, je reprends la route car avant de me rendre à Haida Gwaii en septembre, John et Sarah m'attendent à Dawson City. Grâce au site wwoof.ca, je m'engage pour un nouveau volontariat d'un mois dans leur pépinière expérimentale (*faire pousser des pommiers dans le Grand Nord, ça doit être quelque chose*). Petite surprise: leur cabane est accessible uniquement... par canoë ! Ça promet ! La vie sauvage continue, pour le meilleur et pour le meilleur (*on y croit*) !



**Sous les pommiers du
Klondike**

16 août, Whitehorse (Yukon)

Dawson City m'a parachutée dans un autre espace-temps. Arrivée le 15 juillet chez John, au « Klondike Valley Nursery », je n'ai plus allumé mon pc, ni pris la plume. Je ne sais pas si c'est l'isolement derrière cette rivière qui m'a fait cet effet là mais la déconnexion a été soudaine. J'ai voulu vivre l'instant présent. Je ne voulais pas en perdre une miette. L'ambiance de cet endroit était singulière, à la fois paisible et sauvage. Je me suis tout de suite sentie à mon aise.

John a construit de ses mains sa cabane en bois ainsi que la petite extension des woofers, où je vivais. Il y a trente ans, il a fait le choix de vivre sur cette parcelle reculée du Klondike pour cultiver des légumes tout en créant une pépinière expérimentale. Son pari : faire pousser des conifères et développer différentes variétés de pommiers résistants au froid extrême du Grand Nord. Le résultat de son expérience horticole, en collaboration avec l'Université de Saskatchewan, est impressionnant : 300 variétés de pommes ont été testées et je peux vous dire une chose : je n'en ai jamais mangé d'aussi bonnes ! Sa pédagogie, sa patience et sa simplicité m'ont touchée. Il était captivant.

Durant un mois, je me suis occupée du maraîchage : tomates, courgettes, melons, basilic, etc. Pour la toute première fois, j'étais seule en charge d'une serre et d'une petite parcelle. John me faisait confiance à 100% pour l'entretien, les soins et la récolte. Je prenais moi aussi confiance en moi. Chaque matin au réveil, munie d'un pinceau, je prenais le temps de polliniser soigneusement chaque fleur de courgette, en espérant que la récolte soit bonne ! Je me réveillais tout en douceur, avec le parfum du basilic, planté au pied des tomates. Un délice ! J'installais aussi un gros contenant d'eau sous la serre, que je récupérais le soir venu pour prendre ma douche de camping ! Une eau chauffée naturellement, sans électricité !

Sarah, la compagne de John, occupait un emploi totalement atypique de "peintre" dans les parcs provinciaux, notamment à

Tombstone, une perle au nord de Dawson. En deux mots, son travail consistait à entretenir le mobilier en bois présent sur les sentiers. Elle passait donc énormément de temps sur la route, voyageant de parc en parc et dormant dans son van avec ses chiens (*un métier bien canadien !*). Également responsable des bénévoles au Dawson Music Festival, Sarah m'a gentiment placée à l'accueil du Grand Théâtre pour deux jours. Une petite sortie de l'autre côté de la rivière, loin de mes courgettes ! Une fois les tickets des festivaliers validés, je pouvais profiter pleinement de tous les concerts. Le folk yukonnais sonnait tellement bien dans cet édifice somptueux ! J'en ai pris plein les yeux et les oreilles.

J'ai profité de cette escapade pour rendre visite à Florian et Sofia, venant tout juste d'ouvrir leur Alchemy Café, un lieu propice aux rencontres, au cœur de Dawson. Leur concept novateur dans la région, centré sur l'alimentation saine, le yoga et la méditation, accueillait également une bonne bibliothèque ainsi que quelques jeux et ordinateurs. De quoi prendre un lunch convivial dans une ville à l'atmosphère parfois très (*trop*) arrosée. Pas de *Sourtoe Cocktail* (*boisson à base d'orteil humain macéré dans l'alcool*) sur leur carte, c'est certain !

Terrie, une québécoise en voyage dans son propre pays, a rejoint elle aussi, la pépinière de John. Lumineuse, elle dégageait quelque chose de très doux et humain. J'étais contente de partager mes dernières journées en sa compagnie. Passionnée par les jeux de mots *poches*, Terrie ne manquait pas d'humour et me faisait toujours rire. Spécialisée en psychologie, nous avons eu de longs échanges constructifs à propos des comportements humains, pas toujours très cohérents. Elle chantait souvent, jouait un peu de guitare et égayait beaucoup nos journées sous les pommiers. Nous nous sommes liées d'amitié. A la fin du volontariat, nous avons décidé de repartir ensemble à Whitehorse, en stop. Sur notre bout de carton cette fois-ci : un joli cheval blanc dessiné à la main !



**Vers plus d'autonomie,
d'Haida Gwaii à Dawson City**

25 novembre, Dawson City (Yukon)

Après avoir quitté mes pommiers, je me suis octroyée 15 jours de vacances avec Lulu et Teuteu, deux amies de France, en road trip dans les Rocheuses. Cette année loin de mon pays d'origine et de mes proches m'a quelque peu changée, apparemment. J'ai savouré avec elles le temps passé en pleine nature (*camping, randonnées et apéros sauvages au programme*) et me suis rendue compte que les grandes villes me rebutaient désormais au plus haut point. Vancouver... Euh... D'un commun accord : Courage, fuyons !

Haida Gwaii, en camping sauvage

Après le départ de mes amies, j'ai exceptionnellement pris un petit avion, direction Haida Gwaii au large du Pacifique, pour un mois de volontariat. Première halte : le Bayview Garden B&B de Flavien. Les locaux du village de Sandspit et les bénévoles du B&B menaient la vie à la cool. Et pour cause... Cet archipel sauvage, d'une beauté incomparable, ne dégageait aucun stress, aucune tension palpable (*ou alors il fallait bien chercher*). J'atterrissais dans un décor de forêts enchanteresses, recouvertes de champignons, sous un tapis vert moelleux. Première activité de mon volontariat : la récolte automnale de chanterelles, d'une abondance déconcertante. Quand je pense que ces champignons coûtent une fortune en Europe, ici, on en ramasse des caquettes et des caquettes à n'en plus finir. J'aurais pu devenir riche, c'est sûr ! Ce que d'autres ont bien compris, d'ailleurs. Bienvenue sur l'île du business du champi ! Seul bémol avec ce volontariat : il n'y avait pas beaucoup de clients en cette période de l'année (rentrée scolaire), donc très peu de travail. Je m'ennuyais un peu dans ce décor de rêve... Flavien m'a alors conseillé de rejoindre Amanda, dans une ferme bio tout au nord de l'archipel. Direction un village paumé qui répond au doux nom de Tlell (*bon courage pour le prononcer !*)

Arrivée à destination, je n'avais pour logement que mon unique tente junior. Pendant deux semaines, j'ai donc dormi à la belle étoile, au bord de l'océan, des étoiles de mer et des crabes. Me réveiller avec le chant des vagues était la chose la plus paisible qui

me soit arrivée jusqu'à présent (*cela changeait du froid et de la neige du Kluane*).

Pendant la journée, je devenais aide maraichère pour Amanda. Je l'accompagnais aussi régulièrement vendre ses légumes au marché. La vie a suivi son cours, au rythme de la communauté de Tlell. Mes papilles ont fait de belles découvertes : le saumon, d'une qualité exceptionnelle et le crabe, un régal ! Cet apaisement insulaire m'a rappelé quelque peu celui de Cortes Island. Mais malgré l'océan, la beauté inouïe de cet archipel et la curiosité pour la culture Haïdas, je me rendais à l'évidence... Le Yukon me manquait. Mes yukonnais de cœur me manquaient aussi. Je comprenais depuis ce bout du bout du monde, que l'âme est la seule à décider de ses coups de cœur... Haida Gwaii, je t'aime, mais te quitterai sans regret.

WoodGrain farm, en autosuffisance

En octobre, de retour sur le continent, j'ai rejoint « WoodGrain Farm », une ferme bio localisée dans la Kispiox Valley, au nord de la Colombie-Britannique. Attentif à l'importance du partage, Jonathan, le gérant des lieux, m'a transmis son mode de vie le temps d'un ultime wwoofing. Nous vivions en autosuffisance grâce à ce qu'il produisait. La corvée du supermarché se limitait à un déplacement par mois, pour quelques denrées obligatoires, comme de l'huile, du riz et quelques produits ménagers.

Tous les jours à 7h, je me levais pour traire Hazel, la vache. Pendant la journée, j'apprenais ensuite à transformer le lait en beurre, yaourt et fromage. La philosophie de vie de Jonathan m'a beaucoup inspirée. J'étais motivée à suivre ce passionné de la terre, dans toutes ses activités de récolte et de transformation. Il produisait lui-même ses céréales de variétés anciennes, faisait ses propres farines et confectionnait différents pains. Côté maraichage, il faisait pousser toutes sortes de légumes et préparait ses propres conserves pour l'hiver. Enfin, il élevait quelques moutons et agneaux. Le rythme était soutenu, souvent rude pour ce jeune agriculteur, mais ce fut l'une de mes plus belles expériences de wwoofing : enrichissante, complète, voire "holistique". Je

comprenais, en le vivant, le sens du mot « autosuffisance » et l'engagement que cela implique.

Petit à petit, je me suis attachée à Jonathan et à sa Kispiox Valley. Je n'avais plus envie de partir ! L'expérience me transformait à nouveau, tout en douceur. Mon hôte respectait mes horaires de volontaire et m'obligeait même à prendre du temps dans le hamac (*pour déguster sa bière locale !*). Je suis restée deux semaines de plus que prévu, aux côtés d'Audrey, une autre volontaire, pour faire durer l'apprentissage. Je ne pouvais pas manquer la leçon sur la choucroute et sa fermentation ! De plus, le paysage se parait de couleurs à l'arrivée de l'été indien. Clic-clic ! Mon regard de photographe était conquis.

Caroline, québécoise habitant le village voisin, est soudainement apparue dans ma vie. Une jeune femme assez comique, pour tout dire. Elle débarquait pour vivre une expérience à la ferme, le temps d'un long week-end. Pas très douée pour traire une vache, elle prenait tout avec le sourire et débordait de motivation. On rigolait tout le temps. Une vraie cure de joie ! Ensemble, nous avons appris à vider et nettoyer des poulets avec les voisins : Erley et Tim. Ce couple nous a téléporté dans leur monde un peu hippie, entre yoga, musique et... poulets. Erley parlait beaucoup d'énergie mais je n'y comprenais pas grand chose. Cela étant dit, j'avais tout le temps envie de lui faire des *hugs* en souriant ! (*Incroyables ces énergies, elle a dû me marabouter !*)

Mon amie Lola, venue de France pour un long voyage, m'a également rejoint en octobre, pour un volontariat chez ces voisins atypiques. Tous les soirs, nous en profitons pour nous rejoindre à mi-chemin, sur une petite route caillouteuse. Objectif commun : photographier des grizzlis passionnés par les grains de blé du champ de Jonathan. Chaque fois, nous tremblions derrière la vitre du van, excitées comme des puces à l'idée de les revoir au crépuscule. Nous vivions nos *Echappées belles* quotidiennes et la nature nous régala.

Road trip hivernal, en van aménagé

Le 1er novembre, l'heure était à nouveau aux adieux. J'ai pleuré le départ de cette ferme ainsi que mon éloignement avec Jonathan, Caroline, Erley et Tim. Doucement, la route a pu guérir cette nouvelle blessure. Je sais, il faut accepter la règle du jeu, mais au Canada, quitter n'est pas un verbe facile à conjuguer.

Lola et moi sommes remontées jusqu'au Yukon au volant de son van (« *Dodo* », vieux tacot de 300.000kms au compteur !) sur la route Highway 37. L'hiver arrivait et nous mordait déjà la peau. Durant trois jours, un *no man's land* de 1300kms, où seuls vivent les lynx, renards, ours et pygargues à tête blanche, nous "accueillait". Nos appareils photos s'agitaient dans tous les sens. A la vue de notre premier lynx, Lola a tout bonnement frisé l'hystérie ! Arrêt sur le bas côté. Ce gros matou, à peine perceptible dans les buissons, l'a envoûtée pendant de précieuses minutes. Le bouleversement était partagé. Effet nature, bonjour !

La nuit, à l'intérieur de l'habitacle, le thermomètre arrivait bien en-dessous de 0°C. Des cristaux se formaient sur les vitres et il nous fallait dormir avec un bonnet. Se lancer dans un road trip en novembre, c'était un peu tard, mais quel beau souvenir !

Peu avant Whitehorse, nous avons fait un détour vers Atlin. Arrivées à mi-chemin, Dodo s'est arrêtée toute seule à la tombée de la nuit. Et un alternateur qui lâche sur l'*Atlin road*, totalement déserte en cette période de l'année : quelle angoisse... ! Heureusement, après une heure d'attente, une famille a fait son apparition, s'est arrêtée et a proposé de nous héberger le temps de trouver une solution. Un élan de générosité de plus à inscrire sur ma liste des bonnes surprises canadiennes !

Aucun garage n'étant ouvert dans la bourgade, le van a finalement été remorqué jusqu'à Whitehorse, le lendemain. Une fois Dodo remise sur roues, nous avons fait la ronde de nos connaissances yukonnaises, avant de remettre le cap vers Dawson City. John et Sarah nous attendaient sur place pour un relais. Nous allions garder

leur cabane et leurs pommiers pendant un bon mois, le temps qu'ils aillent se recharger en vitamine D plus au sud. Au programme de cette dernière expérience: house and dog-keeping. Ce qui veut dire : garder la maison au chaud, nourrir les chiens deux fois par jour, les promener et... c'est à peu près tout ! Finir ce voyage au calme, avec Lola, m'apparaissait comme un cadeau, une sorte de retraite magique derrière la rivière Klondike, avant le retour à la "réalité française".

La vie de cabane, derrière la rivière Klondike

Notre arrivée a été pour le moins chaotique. La rivière menant à la cabane de Sarah et John aurait normalement dû être gelée à cette époque de l'année. Malheureuse surprise, ce n'était pas le cas ; la crise climatique ayant commencé à faire des ravages dans le Grand Nord. Les températures, anormalement élevées en plein novembre, empêchaient la glace de se former durablement de manière homogène. Impossible pour nous de traverser à pieds. Il n'y avait qu'une solution : le canoë d'été.

John est venu à nous, sur la rive de départ. D'une voix rassurante, il nous expliqua comment allait se passer la traversée. Nous n'étions pas rassurées mais avons confiance en lui. Après tout, la rivière était son terrain de jeu depuis des années. Il allait nous diriger et nous allions suivre ses instructions à la lettre. Le cœur battant, l'exercice fut un vrai parcours du combattant ! Il fallait nous faufiler, en pagayant, à travers les blocs de glace en mouvement qui circulaient à toute allure au gré du courant. Nous risquions à tout moment de chavirer dans l'eau glacée. Nous avons rejoint la terre ferme les jambes tremblantes ; je comprenais à cet instant les limites de l'autonomie dans cet endroit si reculé.

Lorsqu'ils ont mis le cap vers le sud quelques jours plus tard, le passage de la rivière n'était pas encore stabilisé. John et Sarah ont à nouveau pagayé jusqu'à l'autre berge, mais nous ont interdit de traverser seules, Lola et moi. Il fallait attendre une grande vague de froid pour que la glace se fige sur plusieurs pieds de profondeur. La prudence était de mise, le danger, réel.

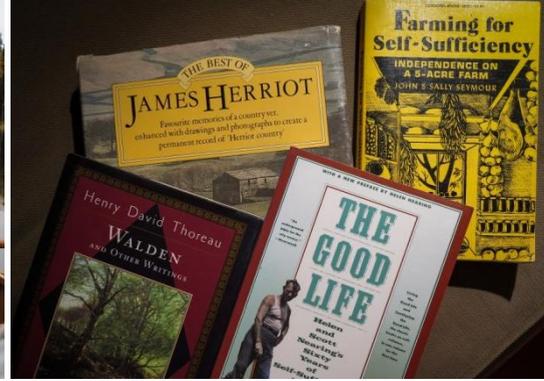
Résultat : nous voilà bloquées derrière la rivière d'où je vous écris actuellement ! Depuis maintenant deux semaines, impossible d'accéder à Dawson City. Le temps est instable, les vivres sont tout juste en suffisance (*merci le stock de l'été dernier!*). Cette situation est vraiment inédite. Coupées du monde, nous avons l'impression de vivre le film *Into The Wild (in real life !)*. Heureusement, Lola et moi nous entendons à merveille : pas de meurtre ou d'intoxication aux plantes sauvages au programme ! Seulement de la patience (*et la foi en la déesse de la glace, si elle existe*).

L'après ?

Ces instants derrière la rivière sont propices à la réflexion... ou plutôt aux angoisses ! J'ai du mal à réfléchir correctement. Je réalise que le retour en France m'inquiète. Mon billet d'avion indique "13 décembre" mais j'évite d'y songer plus sérieusement. Je veux vivre mes derniers jours en totale liberté, la tête enfouie sous la neige...

J'ai peur. A mon avis, il me faudra du temps pour respirer et digérer cette aventure. Pour autant, je pense déjà à ma réorientation professionnelle. Tout me paraît tellement flou... Travailler dans l'agriculture bio ? Le tourisme durable ? Écrire un livre ? Répondre au *Yukon Nominee Program* ? Aucune option ne se dégage plus qu'une autre. J'ai le tournis à l'idée de devoir entreprendre les démarches classiques de demandeuse d'emploi en France. Je me sens si bien, ici... Quand j'imagine cet ultime départ et ce retour, je crois que j'ai peur de perdre le fil de tout ce que j'ai bâti en moi.

Comment faire le tri dans mes idées et ce paquet d'émotions ? Avec du repos ? Bref, profitons du Yukon tant qu'il est là. Allo Lola ?! Il faut finir les dernières bières du stock quand même (*au secours, il n'y aura que du café ensuite, faites que la rivière gèle vite*) !



©Lola Falletti

Bilan après 18 mois de volontariat

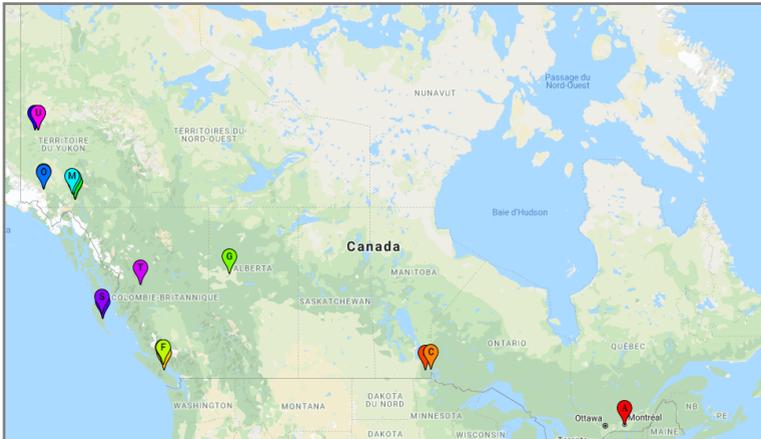
3 décembre, Dawson City (Yukon)

La nuit vient de tomber sur la cabane de John. Lola et moi rentrons tout juste de la promenade des chiens, à la recherche de quelques lueurs de vie. Le bois du Klondike semble figé dans le silence. Les journées sont courtes et le soleil rase timidement l'horizon. Nous attendons sagement notre prochaine virée nocturne à la rencontre des aurores boréales, puissantes et magiques !

Ce soir, nous sortirons danser avec elles et les photographier, enveloppées au chaud dans nos grands manteaux. Quel plaisir de vivre ensemble ces moments suspendus.

Pour l'heure, nous sommes assises au coin du feu, chacune de notre côté. Une fois n'est pas coutume : l'heure est au bilan. Le voyage touche à sa fin.

Mon parcours en un *[clac](#)* !



Volontariat : la diversité des possibles

Pendant cette traversée du Canada, j'ai effectué 20 volontariats : au Manitoba (2), en Alberta (1), en Colombie-Britannique (6) et au Yukon (11). Ces 18 mois furent riches, intenses et épuisants ! Je n'avais pas prévu de faire un tel marathon. Sans le vouloir, je suis devenue accro au mouvement et le volontariat est devenu mon nouveau mode de vie.

Mon quotidien s'est peu à peu rempli d'une foule d'activités intérieures et extérieures. Je quittais bel et bien ma vie de bureau et ma routine sédentaire, pour tester de nouveaux possibles. Merci. Chaque hôte m'a inspirée en m'ouvrant la porte de son univers pour un jour ou pour trois mois. Ces expériences, très différentes les unes des autres, m'ont permis d'élargir mon champ de vision et de redécouvrir qui j'étais. Toutes ces "premières fois" m'ont fait vivre de nouvelles naissances...

J'ai été transportée dans le monde des fermes bio, des ranchs et des B&B en pleine nature. J'ai intégré différentes familles, des associations, des festivals, une structure de traîneaux à chiens, un centre arctique, une pépinière et un centre d'éducation à l'environnement. L'horizon des possibles m'a semblé infini. J'ai arpenté mes *routes parallèles* de tous les côtés... et j'ai adoré !

Les rencontres, la générosité et... les limites à trouver !

Lors de mes premiers wwoofing, je n'avais pas tellement confiance en moi et j'avais peur de m'exprimer en *français*... J'arrivais chez de parfaits inconnus et ne savais pas toujours à quoi m'attendre. Ces craintes se sont vite dissipées devant le sourire et l'accueil bienveillant des canadiens. J'ai toujours été encouragée dans mes premiers pas. Je ne me suis jamais sentie jugée même lorsque je faisais des erreurs (*comme arracher des plants de potirons à la place des mauvaises herbes...*). Ce n'était pas grave si je n'avais pas d'expérience ou de diplôme de ceci-cela. L'attitude et la motivation étaient pour eux plus importantes. Très éloignée de ma culture de départ, j'étais déroutée, positivement !

Au départ, les expériences et les conseils d'autres voyageurs me rassuraient. Pour me guider dans mes choix de volontariat, j'ai utilisé les sites officiels : www.woof.ca, helpX.net et workaway.info mais aussi le bouche-à-oreille, les blogs et les groupes Facebook.

Malgré toutes ces précautions, deux volontariats m'ont vraiment fait souffrir physiquement et/ou mentalement. Ces "mauvais" choix m'ont permis d'apprendre à poser des limites et à me respecter. Quand la tension interne était trop forte, j'ai réussi à rompre l'engagement et suis partie. Pour moi, l'expérience devait être basée sur l'échange. Je n'étais pas à l'usine ! Même si cela était difficile pour moi, je parvenais à dire non si j'estimais que le règlement n'était pas respecté : 5 à 6h de travail par jour en échange du gîte et du couvert, avec deux jours *off*... c'est tout !

A ces moments décisifs, il me fallait oublier la performance et mettre de côté ma fierté pour parvenir à changer de cap. Je me retrouvais alors face à moi-même et à nouveau face à l'inconnu. Et puis, finalement, je rebondissais, changeais mes plans et trouvais de nouveaux hôtes à la dernière minute. En réalité, d'autres aventures m'attendaient juste un peu plus loin. Des aventures plus raisonnables, davantage alignées avec mes valeurs. Un mal pour un bien...

Liberté, apprentissages et... prises de conscience !

Durant ce long voyage, j'ai voulu allier travail et découverte du pays. Je n'imaginai pas me découvrir autant, par la même occasion. Au fil du parcours, je décidais de mes prochains volontariats suivant ce que j'avais envie d'apprendre, d'expérimenter, de risquer aussi. Plus j'avais instinctivement, plus le sentiment de liberté grandissait. Je ne voulais plus me restreindre. J'explorais mes propres limites, non plus celles que les autres pouvaient m'imposer. Au début, cela m'effrayait (*je n'avais pas l'habitude de tant de liberté*) mais après quelques mois seulement, je prenais l'entière responsabilité de mes choix et en ressentais les bienfaits. Dans cet état d'esprit tout neuf, je n'ai pas voulu me poser quelque part ou m'engager auprès d'une seule

personne ou entreprise. L'appel de la liberté était trop fort, finalement. Choisir la curiosité, est-ce renoncer à la stabilité ?

J'étais en plein processus de transformation. Les familles que je rencontrais, si différentes à bien des égards, me touchaient et élargissaient mon être. Je vivais plusieurs vies et ouvrait mon esprit à d'autres formes de travail, d'expression, de relations. Je me fondais dans des communautés et me perdais dans des environnements naturels époustouflants de beauté. Je me laissais happer, bousculer et absorbais une multitude d'informations nouvelles. La vie ne se limitait pas à ce qu'on m'avait dicté. Pourrais-je choisir d'autres sentiers, d'autres rêves, d'autres destinées à mon retour ? Après 18 mois d'inspiration, pourrais-je moi aussi envisager de construire ma propre route parallèle ?

La nature canadienne a fortement contribué à ce processus. Vive la thérapie par les arbres, les lacs et les montagnes ! J'ai eu maintes fois la sensation d'un retour à l'essentiel. Chaque province et territoire m'a apporté quelque chose de profond et de particulier. Au Québec, j'ai vécu en ville autrement, en m'aérant davantage et en m'inspirant de la diversité culturelle. Au Manitoba, j'ai compris l'importance de créer du lien, de vivre simplement, en musique, en observant le ciel et les lucioles. Dans les montagnes rocheuses, j'ai ressenti le pouvoir guérisseur de la nature et l'importance de m'arrêter, de l'observer et de la protéger. En Colombie-Britannique, l'effet magique des îles sauvages, des forêts enchantées et de l'océan ainsi que la force de la communauté (apprendre ensemble à jardiner, cuisiner et manger sainement) m'ont apaisée. Au Yukon, j'ai tout simplement réappris à vivre ! J'ai dépassé mes limites, suis tombée et me suis relevée, en acceptant les mains tendues. J'ai appris à mettre mon égo de côté, à faire confiance à l'autre, à plonger dans l'inconnu. L'entraide et le sens de la famille (élargie) furent les plus belles leçons de ce territoire. Avec tout ça, j'ai enlacé l'infini et remercié le soleil d'exister !

Pas à pas, j'ai entendu mon âme murmurer et j'ai essayé de me mettre à son écoute, portée par un élan de créativité. En utilisant davantage mes mains, j'ai pensé différemment. Je suis devenue jardinière, bricoleuse, peintre, handler, hôtesse ou encore conteuse d'histoires. Mes premières fois, si stressantes sur le coup, sont devenues des souvenirs mémorables. J'ai ri de mes erreurs et j'en ai fait des occasions de grandir.

Au Canada, loin de chez moi mais pourtant si proche, j'ai pris confiance en moi, en l'autre et en mon intuition. J'ai accepté d'être multiple, multi-facettes, ronde en même temps que carrée... Ce voyage initiatique de 18 mois m'aura coûté 8.000 euros (billets d'avion, achat du van et vacances compris) mais cet investissement fut le plus utile de toute ma vie ! Aujourd'hui, à la veille du départ, je n'ai aucun regret, si ce n'est celui de ne pouvoir continuer...

Il ne me reste plus qu'à passer le flambeau aux futurs PVTistes et autres voyageurs. Pour éclairer votre chemin et peut-être vous inspirer, je vous transmets la liste de mes volontariats et bénévoles. Vous pourrez y découvrir les sites et les personnes présentes dans cette histoire. Evidemment, je vous encourage surtout à suivre vos envies, votre cœur et à créer votre propre itinéraire. Et puisqu'il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas, je vous dis... à tout bientôt !

Mes vingt volontariats

1. *The Landing Well Project* (ferme familiale, Prawda, Manitoba)
2. *The Falcon Trails Resort* (location de cabanes, Manitoba)
3. *Chez Judy Norbury* (ferme familiale, Vancouver Island, B-C)
4. *Chez Tara Taylor* (helpX dans une famille, Quadra Island, B-C)
5. *The Channel Rock* (centre d'éducation à l'environnement, Cortes Island, B-C) - Mise à jour : ne prends plus de volontaires
6. *Nature's way farm* (exploitation agricole bio, Grimshaw, Alberta)
7. *Alayuk Adventures* (chiens de traîneaux, aventures outdoor, Annie Lake Road, Yukon)
8. *Traveling Light* (B&B dans une yourte, Carcross Road, Yukon)
9. Association Franco-Yukonnaise (Whitehorse, Yukon)
10. *Au pair chez Elise & Ludovic* (Whitehorse, Yukon) - Màj : ne prends plus de nounou
11. *Yukon Sourdough Rendez-vous* (bénévolat à la cabane à sucre, Whitehorse, Yukon)
12. *Heart Bar Ranch* (Ranch, Alaska Highway, Yukon)
13. *Kluane Bed and Breakfast* (Lac Kluane, Yukon) - Màj : le B&B a été vendu
14. *Arctic Institute of North America* (Kluane Lake Research Station, Lac Kluane, Yukon) - Màj : ne prends plus de volontaires
15. *Klondike Valley Nursery en été* (arboriculture et maraîchage bio, Dawson City, Yukon)
16. *Dawson City Music Festival* (bénévolat au Théâtre Grand Palace, Dawson City, Yukon)
17. *Bayview Garden B&B* (Sandspit, Haida Gwaii, B-C)
18. *Riverworks Farm* (Tlell, Haida Gwaii, B-C) - Màj: fermé
19. *WoodGrain Farm* (Kispiox Valley, B-C)
20. *Klondike Valley Nursery en hiver* (House-sitting et dog-sitting, Dawson City, Yukon)



Lettre de retour d'une voyageuse au long cours

17 janvier, Auchy-les-Hesdin (France)

Cette bouteille à la mer est adressée à vous tous, famille, amis, voyageurs, PVTistes et autres curieux qui me lisez. Puisse-t-elle rejoindre le port d'un ami écrivain-voyageur, Thierry Guenez. En décembre 2014, Thierry publiait sur ses vies traversières, une « lettre au voyageur du XXI^e siècle ». J'étais alors sur le point de rentrer de mon long voyage. Il m'a envoyé ce message : « lis ça, j'ai pensé à toi en l'écrivant, si ça peut te remonter le moral ». Je n'ai pu découvrir sa lettre qu'à mon retour en France. Profondément émue par son texte, en particulier par le passage « et si jamais tu rentres un jour chez toi », je lui ai promis de lui répondre. Puis j'ai plongé. Sans faire exprès. J'ai mis du temps à réécrire. Je n'ai pas son talent mais je pense qu'il est temps de vider ce musée qui me sert de cœur.

Voyageur, voyageuse,

Toute aventure a une fin.

L'éphémère, triste et merveilleux, te rappellera son existence.

Je suis rentrée en France. Là-haut, dans la mélancolie pluvieuse du Nord. Ce retour, tantôt ignoré, tantôt redouté, ne me faisait pas rêver. Alors je l'ai repoussé. D'un commun accord, nous nous sommes ignorés jusqu'à la fin. Dans l'avion, la magie du voyage me poursuivait, de toute sa générosité. Elle ne voulait pas me quitter. Moi non plus d'ailleurs. Depuis le hublot, elle m'a offerte des aurores boréales. Comme ça, pour me dire au revoir. Je n'y croyais pas. Je me suis séparée du Canada, en survolant le Labrador, sous un grand ciel teinté de vert. La vie en ce 13 décembre était tout simplement spectaculaire. J'ai pleuré. Tu imagines.

Les vents violents et la neige accablante d'Islande n'ont pas ménagé l'appareil. Fini le spectacle, dernière escale. Lorsque le décalage horaire a eu raison de moi, mes pieds se sont posés à Paris. La joie des retrouvailles m'a emportée ; c'était absolument fabuleux. Mes amis criaient mon nom : « Titi, Titi, Titi ! » Sur leurs visages, des sourires radieux. Sous leurs bras, une baguette, du jambon, du fromage et du pinard ! Le rêve de tout expatrié... Et ensuite ?

Tout s'est enchaîné, dans la joie et la bonne humeur. J'ai revu mes parents, éloignés de moi depuis si longtemps. J'ai revu mon frère et tous mes proches. Une famille unie, enfin réunie, quelle douce saveur. Ces moments de délice sont à savourer. Je sais bien qu'ils ne seront pas éternels.

Quelques jours se sont écoulés. Je me suis reposée au sein du nid douillet. Attentive, j'observais du coin de l'œil, cette lune de miel du retour. Elle me semblait bien fourbe, avec ses grands sourires. J'ai eu raison de la redouter car Noël est arrivé, en grande pompe, avec sa fabuleuse magie superficielle. A ses côtés, sans crier gare, sont arrivées les premières douleurs, les premières angoisses. Elles sont cruelles celles-là, elles ne préviennent pas. Elles te chopent dans ton lit un soir, dans le coin d'une rue ou dans un bar. Il paraît que lorsqu'on revient du Grand Nord, ou d'ailleurs, c'est normal.

« Faut pas trop trainer les rues, au début ».

Mon corps me jouait donc des tours. Je ne le trouvais pas très drôle. Un soir, mon cœur se serra si fort que ma vision se troubla. Tremblante, je manquai de peu un accident de la route. Incrédule, mille et une questions volèrent au-dessus de ma tête. Comment avais-je pu perdre le contrôle ? Moi qui aimais tant rouler. Pourquoi la panique me narguait-elle de ses sourires mesquins ? Pourquoi la foule et les magasins m'oppressaient-ils soudain ? J'ai tenté, vainement, de respirer, mais l'air me manquait, inlassablement. C'était donc sûr. Quelque chose avait changé en moi. Quelque chose de profond. Et on ne le sait pas, tant qu'on n'est pas rentré. Il y a un revers à la belle médaille du voyage. J'aurais dû le savoir. Ai-je été trop naïve de penser que j'étais forte, de penser que ça irait ? En France, on ne remet pas si facilement, le pied à l'étrier.

Mon nouveau quotidien devint au premier plan "facile". Mais au second plan, il suintait les contradictions, les décalages, les retours en arrière. Il manquait de sourires sincères. Le Canada était ma drogue, mon adrénaline, le rêve d'une vie. Comment calmer ce tiraillement dans les veines ? Comment rentrer chez ses parents et

voguer naturellement de l'avant ? Il paraît qu'aucune séparation n'est simple et ne consiste à simplement tourner la page. Dommage. Cela serait tellement plus facile. Dans ces moments lancinants de doute et de solitude, apparaissent aux coins des yeux, les coups de poing de la nostalgie. Ils sont violents et n'ont peur de rien. Ceux-là, il vaut mieux les esquiver. Renvoie-lui un K.O, à cette douce et dangereuse mélodie.

Sans tambour ni trompette, entre le foie gras et Pôle emploi, l'année 2015 arriva. Sous la pluie. Sous un air de blues. Que faut-il en penser de celle-là ? Que faut-il souhaiter ? Tout ce que je voulais, c'était ne plus me morfondre dans un coin. J'en avais ras le bol d'être un cocker triste. Il me fallait de l'énergie pour me prendre en main. Je réussirai à m'ouvrir, à organiser ma vie, à avoir un logement ou un emploi. C'est sûr. Problème rapidement constaté : toutes ces belles résolutions, sur le papier, elles sonnaient très bien. Mais dans la vraie vie, elles ne sonnaient rien. Entre coups de massue et insomnies, j'en étais plutôt à développer des passions inattendues, voire incongrues. L'Himalaya bouddhiste ou la vie des alligators à 5h du matin, par exemple !

Mon retour sur terre prenait un drôle de sens. Je compris qu'il me fallait, de toute évidence, retrouver une *routine*. C'est mon frère qui me l'a dit. Moi, je ne savais pas bien comment faire, j'avais oublié ce mot. Celui de *nomade* m'allait mieux. Mais la voyageuse, un jour ou l'autre doit rentrer. Je le savais. Faut-il encore comprendre comment se réadapter... Comment supporter cette trop soudaine sédentarité. J'imagine qu'il faut un peu de temps, de la philosophie et un brin d'homéopathie !

En parlant de temps, celui-ci s'est arrêté un 7 janvier. L'attentat de Charlie Hebdo a frappé de plein fouet. Une cruauté de plus dans ce monde de fou. Une tragédie trop soudaine, trop violente, trop religieuse. La stupidité humaine dans sa version la plus extrême. Ce drame provoqua une réaction, un court-circuit, un électrochoc en moi. C'en était fini de la poupée automate. En tant que citoyenne engagée, passionnée des mots de la vie, je ne pouvais, à mon

échelle, laisser passer cette nouvelle douleur passivement. Il fallait me ressaisir, reprendre la plume et lui réinsuffler un souffle de vie. Ce soir, seule dans ma chambre, un linge posé sur la lampe de chevet, je me laisse donc aller à ce qu'on appelle pompeusement, l'écriture méditative.

Je réfléchis à une parole de Confucius (*ça change des alligators*) : « Le plus grand voyageur est celui qui a su faire une fois le tour de lui-même ». Voilà le type de pensée et d'humour que j'aime. C'est plus facile, avouons-le, de compter le nombre de pays visités. Plus facile de faire la course à la plus belle photo. De sourire en selfie, de se croire le plus beau. Dans cette frénésie de road trips, on peut facilement s'oublier. Depuis des années, je voyage moi aussi à l'horizontal, affamée de découvertes. Je ne renierai jamais ma passion, elle me suivra toujours. Mais aujourd'hui, je voudrais faire un nouveau pari, aussi osé soit-il : celui d'un nouveau voyage parallèle, plus local, plus vertical. Un voyage plus psychologique, moins théâtral peut-être. Il me faudra creuser en moi. Prendre le temps. Poser mes pieds en avant, en évitant les pièges du hasard.

Au début de cette lettre, je te disais : toute aventure a une fin. Oui mais après ? Toute fin n'est-elle pas le signe d'un nouveau départ ? Avec prudence et patience, les beaux jours reviendront, j'en suis sûr. Avec eux, de l'ordre dans mes idées et de nouveaux projets. Le chemin sera certainement long et difficile mais, après tout, la résistance du cœur est incalculable, absolue ? Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort, c'est bien connu.

Les nuits m'enveloppent à nouveau de leur calme et deviennent doucement, un peu plus vivables. Juste avant de m'endormir, je voudrai te remercier, toi qui lis ces mots. S'ils sourient à nouveau, c'est en partie grâce à toi. Dans l'ombre, sans en avoir conscience, tu les aides à se libérer d'une trop longue absence.

Puisse cette lettre aider d'autres *impatriés* à sortir du noir, de l'isolement. La plume sera peut-être notre remède... *Écris-moi.*



**24 témoignages de voyageurs
et PVTistes au Canada**

Témoignage de Sandrine

« Moins on avance vite, plus notre champ de vision s'agrandit »

« Il n'y a pas de rêve irréalisable, il n'y a que le regret d'avoir trop attendu et d'être passé à côté de sa vie au lieu de la vivre. L'envie de larguer les amarres sommeillait en moi depuis fort longtemps, seulement pas facile de quitter sa sphère de confort et de sécurité pour naviguer en terre inconnue...

Il m'aura fallu attendre ma 35ème année, mon dernier va-tout pour tenter l'expérience PVT au Canada, ce territoire qui me fait tant rêver. Seulement, dans la vie, on ne peut pas compter que sur la chance, il faut avant tout compter sur soi. J'ai perdu à la loterie canadienne ! Qu'à cela ne tienne, je m'envolerai tout de même vers mon rêve. Le projet "My Happy Canada Tour" est né d'un joli pied de nez à madame chance.

La traversée du Canada, seule à vélo, s'est rapidement dessinée comme une évidence pour moi. La théorie de l'œil du quattrocento pose la question de la perspective, de la vitesse et donc du champ de vision. En clair, moins on avance vite et plus notre champ de vision s'agrandit. Cette lenteur choisie favorise donc la rencontre, en plus d'inviter à la contemplation et de mettre tous nos sens en éveil. Finalement le plus difficile est de se lancer, ensuite on se sent tout de suite plus léger pour se lancer dans la préparation de son voyage. Créer un site pour partager le projet dès sa genèse, tracer un itinéraire en faisant des choix cornéliens qui seront sûrement chamboulés une fois sur la route, établir un budget, surfer sur la vague de l'engouement pour ce projet et parvenir à convaincre des partenaires de participer à cette aventure qui se veut humaine plus que sportive, choisir le matériel, le tester c'est l'approuver (notamment en s'offrant une nuit en tente par -7°C). "La vie est un risque. Si tu n'as pas risqué, tu n'as pas vécu" (Sœur Emmanuelle). Je vous écris ces mots à 3 mois du départ. Je suis face à une page blanche, il ne me reste plus qu'à écrire mon histoire... »

Témoignage de Flavie

« La révélation que j'attendais est enfin venue »

« Le Canada par son côté vaste et varié a été une évidence. Tellement de choses différentes se côtoient là-bas. Pour ne pas perdre en tête l'objectif d'un voyage que je voulais initiatique, j'avais mis en place une To Do List ; le but étant d'en voir le plus possible sans se poser trop de questions ou de se reposer sur le confort d'une routine que l'on peut vite retrouver. En tout, 18 actions à réaliser. 8 mois plus tard, 15 seront faites. Plus ou moins facilement car il faut sortir de son confort, ne pas attendre que cela viennent à nous et surtout, avoir le courage de reprendre la route ! L'envie ne manque pas de rester aux endroits où l'on se sent bien, que l'on a appris à connaître, à apprivoiser. Cela a été le cas par exemple en Alberta lors de mon quatrième wwoofing. Mon premier coup de cœur. Le premier endroit où j'ai vraiment pu déconnecter. J'ai eu la chance de vivre une expérience extraordinaire donnée à très peu de personnes. J'ai accompagné à cheval les Outfitters sur des camps en montagne. Près de la nature comme jamais, hors du temps, en totale autonomie ! Un vrai havre de paix, dur à quitter. Mais il me restait un dernier objectif : le Yukon ! Il ne fallait pas faiblir si près du but ! Alors j'ai continué...

Le Yukon a été fantastique. Là-bas, tout paraissait possible ! La communauté francophone était très investie, les gens formidables et les paysages déroutants. Après quelques mois de sérénité et de partages hors normes, la révélation que j'attendais est enfin venue. Je voulais me reconvertir professionnellement. Je voulais vivre au plus proche des gens, m'impliquer dans la communauté et trouver un travail sans me soucier de la case à laquelle j'appartenais en France.

La magie du Yukon (et du voyage aussi) avait opérée. Je connaissais mes valeurs, mes envies, mes forces et mes faiblesses. Je pouvais enfin dire que j'étais fière du chemin parcouru, fière de moi-même. Je n'avais plus peur de l'avenir ou du jugement. »

Témoignage de Céline et Fabrice

« Un bon conseil : ne faites pas trop de plans ! »

« Tout lâcher pour vivre ses rêves d'aventures ? Nous l'avons fait pour partir au Canada. Fabrice travaillait dans le secteur des télécommunications et moi, je travaillais avec grand enthousiasme dans un domaine viticole jusqu'au jour où celui-ci a été vendu... Petit à petit, des envies de changement ont fait surface et l'obtention des PVT fut pour nous le signe qu'il était temps de donner à nos (vieilles) envies de road trip et de Canada la place qu'elles méritaient dans notre vie.

Quelques mois plus tard, nous nous envolons pour Montréal avec la ferme intention d'y acheter un van et de traverser le pays. Le 14 Juillet 2014 (cocorico), nous nous lançons à l'assaut des routes canadiennes, partagés entre excitation et peur de l'inconnu, notre leitmotiv : LIBERTE !

Sur la route, on prend très vite ses marques, on s'habitue rapidement au nomadisme, à la vie dans une poignée de mètres carré et on devient accro au sentiment de ne pas savoir de quoi demain sera fait.

Ainsi, nous avons sillonné le pays, du Québec jusqu'au Yukon, puis la Colombie Britannique (et même l'ouest des USA). Les volontariats en HelpX nous permettaient de nous poser quelques temps en ne dépensant rien et quand nous avions besoin d'argent, nous travaillions jusqu'à ce que nous puissions reprendre la route.

Notre voyage s'est façonné au gré des rencontres et des découvertes, 24.000km pour au moins autant de souvenirs. Si vous voulez un bon conseil, ne faites pas trop de plans car rien ou presque ne se passera comme prévu et c'est ça qui est bon ! »

Témoignage de Claire, *the green geekette*

« Montréal, c'est le meilleur des deux mondes »

« Quelle que soit la saison, à Montréal on ne s'ennuie pas. Sans jamais donner cette impression d'étouffement comme dans une grande ville, Montréal sait rester active, se montrer à la hauteur de son mélange culturel. Fière d'être francophone sans pour autant se laisser envahir par la culture française, mais en même temps ouverte sur le monde avec sa culture anglophone, Montréal sait jouer de ses multiples visages.

Tantôt aux accents européens, avec le charme du Vieux Port ou du Plateau - quelque peu envahi par les français certes - et tantôt aux accents américains avec l'effervescence de son *Downtown* rappelant les centres villes des plus grandes mégapoles ou son si parfait quartier résidentiel de Westmount, Montréal c'est le meilleur des deux mondes.

Au cœur de ce melting pot si unique, la culture québécoise ne se résume pas à la poutine et à un accent chantant qui fait rigoler le premier français arrivé depuis peu. Non, Montréal c'est bien plus, c'est cette énergie à l'état pur. Ces gens un peu fous qui vont courir dans la neige par -35°C avec le sourire jusqu'aux oreilles parce que c'est le fun, ces gens qui vous accueillent les bras grands ouverts.

On dit parfois que si les québécois sont faciles à approcher de façon éphémère, il est autrement plus difficile de les amener à vous considérer comme des amis proches. Pourtant, il suffit de se rendre à une de ces veillées de danse traditionnelle pour s'imprégner de cette chaleur humaine et de cette joie de vivre qui aujourd'hui encore, prouve que le Québec et particulièrement Montréal peuvent se montrer fiers de leurs origines et de leur ouverture sur le monde.

A Montréal, tout est possible... »

Témoignage d'Anne

« Ben, prends les cuillères pour faire la rythmique ! »

« *A warm cabin on a frozen lake.* Une phrase tirée de la jacket du groupe "The Crooked Brothers" qui résume bien mes cinq mois passés à Falcon Lake avec la famille Christie et leurs amis. Et si je mentionne ce groupe, c'est aussi parce que j'ai rencontré Darwin, Jessie et Matt dans ce petit bout de forêt boréale du Manitoba. Falcon Lake est comme des milliers de lacs au Canada. Il y règne une atmosphère sauvage où l'homme cohabite avec les loutres, les castors, les chevreuils, les loups, les hiboux. Entouré des épinettes noires, des mélèzes, des genévriers, Falcon Lake est une place où j'ai marché pour la première fois sur un lac gelé, skié sur les collines du Manitoba, passé des heures dans les hot-tubs extérieurs alors que la température avoisinait les -20°C et surtout découvert l'univers musical si riche du Canada.

Que ce soit chez les Anglo ou les Francos, la musique imprègne la vie sociale des manitobains. Il y a toujours quelqu'un pour jouer de la gratte alors que tout le monde est réuni dans les *screen porch* des maisons (des pièces mi-dehors, mi-dedans où les parois sont des moustiquaires géantes). Les fins de party finissent inmanquablement par des *jams* et si tu ne sais pas jouer d'un instrument, ben prends les cuillères pour faire la rythmique !

En réalité, les "party" sont souvent organisées pour servir de prétexte à jouer ensemble toute la nuit. Ce sont les historiques "party de cuisine" qu'on retrouve dans tout le Canada francophone.

En restant plusieurs mois au Manitoba, j'ai eu droit aux deux grandes manifestations musicales de la province : le Winnipeg Folk Festival et le Festival du Voyageur. L'un anglophone au début de l'été et l'autre francophone en plein hiver. Un seul mot d'ordre, s'amuser, festoyer, danser et vibrer aux sons de la musique pendant plusieurs jours ! »

Témoignage d'Anne et Alex

« Vers un bon équilibre entre bénévolat et vacances »

« Notre première expérience de wwoofing fut à “Shanti Retreat” dans un centre de retraite de yoga. Partis pour réaliser un *cook book*, nous avons finalement aussi beaucoup aidé au *housekeeping* (tâches ménagères). Nous avons pu profiter des avantages qu’offrait le site plutôt paradisiaque : délicieux repas végétaliens, baignade et canoë/kayak dans la baie, sieste en hamac, observation du coucher de soleil et enfin quelques cours de yoga !

Dans notre lancée, nous avons enchaîné avec quatre autres wwoofing - dans le Manitoba, la Saskatchewan, l’Alberta - en trois mois sans repos... difficile parfois de s’accorder une pause et de trouver un bon équilibre entre bénévolat et vacances. Au fil des rencontres, nous en avons appris plus sur nous-mêmes et sur nos critères de confort. Ils se sont affinés, puis assouplis, et enfin, se sont fait oubliés.

Dernière étape qui nous tenait à cœur : la récolte du fameux sirop d’érable, au sud du Québec à “Terra Shamanika”, au sein d’une famille aux méthodes artisanales. La vie en communauté n’est pas sans inconvénients : une grande promiscuité, un internet limité, une restriction d’eau à une douche par semaine. Mais cela a été facilement éclipsé par notre dose quotidienne de tartines de pain maison arrosées de sirop d’érable en masse ! Un bon moment qu’entretenaient à merveille nos hôtes et le lieu par leur générosité et leur énergie positive.

Après ce parcours, la philosophie, les choix de vie de nos différentes familles d’accueil continuent de nous inspirer quotidiennement ; en cuisine avec des recettes, des ingrédients, des méthodes... Au niveau de l’éducation nous avons adopté le langage des signes pour communiquer avec bébé, fruit de notre voyage et début d’une nouvelle aventure ! »

Témoignage de Thibaut

« Hey ! Ça pogne-tu pas pire icitte ?! »

« *Ça pogne-tu pas pire icitte ?* Cette question, incompréhensible pour qui n'a jamais parlé avec nos cousins francophones d'outre-atlantique, peut être interprétée de plusieurs manières. On peut la poser à un pêcheur au bord d'une rivière qui répondra "Pas pire, pas pire !" s'il estime que la pêche est bonne, ou encore à un auto-stoppeur (un *pouceux* comme on dit là-bas) qui aura la même réponse si les gens s'arrêtent souvent pour le prendre.

C'est dans ce contexte qu'un homme m'a posé cette question alors que je montais dans sa voiture, quelque-part sur les routes de la Belle Province... Armé de mon sac à dos et de ma tente 2 secondes, j'ai décidé d'arpenter les routes de la Gaspésie sur le pouce à la fin de mon année d'études à Montréal.

Après un départ calamiteux et deux jours de galère, me voilà arrivé à l'entrée de la péninsule : la petite ville de Mont-Joli. Premier choc: la nuit tombe, où vais-je dormir ? Deux ou trois refus plus tard, quelqu'un accepte que je plante ma tente dans son jardin ; un foyer pour jeunes bénévoles, de quoi briser un peu la solitude des derniers jours.

Voyager sur le pouce permet de faire plein de belles rencontres éphémères mais offre également beaucoup de moments de solitude. Attendre plus de deux heures dans un endroit perdu, c'est pas vraiment l'fun ! Heureusement, la gentillesse et l'accueil chaleureux des québécois rattrape le coup : entre le papy chauffeur de taxi qui me prend gratuitement en stop, les deux jeunes se revendiquant *punk redneck* qui me parlait avec un accent à couper au couteau, ou encore le promoteur immobilier tentant de m'engager pour travailler sur des chantiers, ce tour de Gaspésie a décidément été mémorable. Enfin certainement pas autant que mon volontariat à l'auberge de jeunesse de Tadoussac ! Ces quelques semaines m'ont permis de faire les plus belles rencontres de mon année au Québec. »

Témoignage de Marie

« Je vais là où le vent me porte »

« À cinq ans, je découvre le Canada pour la première fois, à l'école maternelle, aux travers des lettres échangées avec un petit correspondant québécois. Depuis, je rêve d'aller au pays des sapins géants ! Je suis photographe professionnelle. J'ai choisi ce métier pour aller à la rencontre des autres. Alors à 30 ans, je pars ! Sac sur le dos et appareil photo en bandoulière, je découvre les joies du pousse aux îles de la Madeleine. C'est à ce moment précis que je tombe en amour avec le Canada ! Les paysages, la gentillesse des canadiens, les grands espaces donnent des frissons et un sentiment de liberté.

En 2012, je reviens en terre canadienne. Sans itinéraire précis, j'improvise la route. Au gré des rencontres et des bénévoles (gîte, auberge, ferme) je vais où le vent me porte. Cap à l'est avec la basse Côte Nord, Terre-Neuve, Saint-Pierre-et-Miquelon et la Nouvelle-Ecosse, les Cantons de l'est et les Laurentides. Plus le fleuve Saint Laurent s'élargit, plus la route devient incroyable et la nature sauvage.

De ces endroits, je garde en mémoire, entre autres : l'immensité des terres épousant le ciel ; du soleil du vent et le clapotis de l'eau ; la vue imprenable sur le Saint-Laurent du mont du lac des signes ; les grondements de la rivière Saguenay ; la crème molle au sirop d'érable de Sainte-Rose-du-Nord ; la beauté sauvage de l'archipel de Mingan ; les soirées partagées autour d'un feu ; le bout de la route 138 ; des villages de quelques âmes ; les baleines qui se marrent ; la traversée à bord du *Nordik Express* ; une joyeuse fête basque à Saint-Pierre-et-Miquelon ; la magie de l'hiver qui s'en vient... Le vent me porte aussi au cœur des prairies, dans la forêt boréale, dans les Rocheuses, sur l'île de Vancouver et au Yukon.

Une "petite" échappée belle de plus de 36 000kms en train, bus, covoiturage et stop. C'est tout simplement inoubliable. »

Témoignage de Marine

« Re-la-ti-vi-ser ! Toujours ! Pas de regret ! Jamais ! »

« Mon PVT en poche après des mois sur liste d'attente à continuer à y croire et sans jamais penser à autre chose, l'automne 2014, c'est évident, marquera pour moi le début du Canada hors des sentiers battus. A raison d'un HelpX par Province/Territoire, je suis bien décidée à me laisser dépayser. Mon nouveau compagnon de voyage s'appelle Greyhound (qui est aux transports canadiens ce que Picard est à la cuisine française... pas très glamour mais bien pratique).

Mon année « égoïste », comme j'aime l'appeler, c'est mon année de break, mon année « off » à moi... Moi qui n'ai absolument jamais fait de petit boulot avant de travailler « pour de vrai », j'aime l'idée que des hôtes recherchent des volontaires pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'ils savent faire.

Ici, au Canada comme dans le principe même du HelpX, ce qui compte, c'est la motivation et l'intérêt que l'on porte au monde qui nous entoure, non nos limites que l'on s'est fixées on ne sait pourquoi et qui nous empêchent de voir toujours plus loin. J'essaie de faire confiance en mon instinct, à la lecture des profils des hôtes sur le site, de planifier, mais pas trop, et de prévoir du temps pour les imprévus ! Il s'agit trouver le bon équilibre entre organisation et lâcher prise. Ce que j'apprécie dans le principe du HelpX, c'est le X d'eXchange ! Non, je ne suis pas une employée gratuite. Je cherche à apprendre une culture avant tout, à vivre différemment, vivre le *Canadian Way of Life* AVEC mes hôtes canadiens.

Quand on voyage en solo comme moi, la notion de partage prend une réelle importance, car c'est en partageant que l'on construit ses souvenirs ("Eh, tu te souviens quand on a... ?"). Cependant, c'est parfois un privilège difficile à se voir accorder quand les hôtes accueillent trop de HelpXers en même temps. Je n'ai réalisé tout ça qu'après une première expérience décevante, certes, mais formatrice pour la suite. Re-la-ti-vi-ser ! Toujours ! Pas de regret ! Jamais ! »

Témoignage de Thierry

« Et demain ? Quoi de nouveau ? »

« Whitehorse, hôtel Beez Kneez, le vendredi 3 avril 2015.

Assis sur un canapé, dans une auberge quelque part à Whietehorse, j'écoute des mexicains parler de pêche sur glace pendant le coucher du soleil. Ils cuisinent. Ils ont mis du paprika. Je viens de quitter le chenil d'Alayuk, où j'ai vécu trois mois en compagnie d'une meute de cinquante-six chiens.

Vers la fin d'après-midi je me suis senti comme déboussolé d'un seul coup, j'ai ressenti qu'il me manquait quelque chose... il était dix-sept heures et je ne m'en suis rendu compte que plus tard : j'avais passé trois mois à nourrir les chiens à cette heure, je suis réglé, dans ma peau et mon cerveau. J'ai eu envie de quitter la ville en courant pour leur apporter leurs gamelles. Et cette nuit je n'entendrai plus leurs chants merveilleux, venant ponctuer la longue traînée des aurores... Le voyage reprend alors. La vie avait trouvé des fondements, des repères... la couleur mauve du ciel derrière le chalet quand il faisait en dessous de moins trente-cinq au matin, les jours très courts et les petits glaçons qui mangeaient ma barbe après quelques minutes à travailler dehors. Les nuits ensevelies de couvertures, à l'abri du froid, et le chant de ma meute pour contrer la violence de ces températures... Les repères vont se muer en souvenirs. Tout comme mes trois premiers mois à Montréal qui me reviennent en songe par moments... Ce métier de messenger à vélo que j'avais dégoté par hasard. Ces courses folles de verglas en averses pour un salaire dérisoire. Mais ces amitiés brûlantes de musiques et de sourires, dans ma colocation perdue dans les faubourgs...

Et demain, quoi de nouveau ? Partir en stop pour une ville inconnue, sauter le pas encore, se lancer dans l'incertain. L'amour marche ainsi, c'est le point commun le plus frappant qu'il partage avec le voyage il me semble. Il faut oser pour que ça marche. Les mexicains avaient une assiette en trop. Ils m'invitent. C'est peut-être là, le début de mon nouveau voyage ? »

Témoignage des 4 farfelus

« L'école est devenue mobile »

« Nous sommes Eddy, Cindy, Enzo et Axel. Adeptes du slow-travel, c'est au rythme lent de notre vieux van Volkswagen de 1979 que nous avons décidé de vivre et voyager. Notre projet de vie mêle tour du monde, expatriation et nomadisme. Nous avons quitté la France puis Québec et pris la route pour une durée indéterminée. L'école est devenue mobile. L'instruction et l'apprentissage scolaire nous appartiennent désormais. Nous essayons de faire une heure d'école le matin après le petit-déjeuner, en mettant l'accent sur la lecture, l'écriture et les mathématiques. Nous avons aussi mis en place un système plus ludique que les cours magistraux. Nous tenons un carnet de route dans lequel tout le monde participe : écriture, dessin, découpage/collage. Les enfants apprennent la géographie et l'anglais naturellement. A chaque fois que nous allons dans un parc national, ils participent au programme des Rangers Juniors et remplissent des cahiers d'activités et d'observations en anglais. Tous les apprentissages sont concrets ! Nous faisons aussi des petits ateliers bricolages (collier en fruit d'eucalyptus, peinture sur galets, dessin, constructions, récoltes...) Voilà maintenant deux ans que nous vivons à travers le Canada et les USA.

Au quotidien, nous nous sommes facilement adaptés au climat, à la langue et à la gastronomie mais il nous a fallu apprendre à vivre différemment. Notre van est devenu notre maison à temps plein (mis à part pour les quelques mois d'hiver où nous avons vécu dans un petit appartement). La *VanLife* demande une bonne dose d'organisation. Et oui, pas facile de vivre dans un petit espace à quatre, mais cette vie simple nous convient. Les paysages et personnes rencontrées ne cessent de nous surprendre. Jamais nous n'aurions cru notre voyage si fabuleux.

Si nous avons un conseil à donner ça serait : Fonces, tu ne le regretteras pas ! Même avec de petits moyens mais beaucoup de volonté, on peut y arriver ! »

Témoignage de Thibault et Célia

« Pourquoi cela est si addictif ? Le lien à la nature ? »

« Tout deux passionnés d'animaux et de Nature, le traîneau à chiens s'est imposé comme une évidence parmi les expériences canadiennes que nous voulions essayer. Le Yukon, cette terre sauvage, nous a attirée à elle cet hiver. Ce ne fut pas simple de décrocher notre place d'handler, mais finalement, nous y voilà, à la rencontre de Bertrand, ce musher français vivant à Carcross dans le sud du Yukon avec ses 37 huskys. Il est ici pour faire rêver certains touristes qui auront la chance de partir en expédition quelques jours en traîneaux, campant sous une tente chauffée grâce à un poêle à bois.

Notre boulot dans tout ça ? Les entraîner ! S'en occuper jour après jour, à 5°C comme à -45°C, partir, glisser avec eux sur les lacs gelés, entre deux montagnes, sur des dizaines et des dizaines de kilomètres. Vivre avec eux, les connaître, les aimer. C'est impressionnant d'atteler pour la première fois les chiens sur un traîneau. Tellement bruyants, énergiques. Après le départ, plus un bruit, seulement le son des patins glissant sur la neige et la course des chiens. Et c'est parti, seuls sur le sentier, entre les arbres ou sur un chemin de fer désaffecté ; parfois même de nuit, sous les étoiles ou sous les flocons, confiant notre direction aux chiens de tête. De temps en temps, nous troublons nous-mêmes ce silence afin de donner les ordres de direction aux chiens (HAW pour gauche, et GEE pour droite), pour les encourager ou encore les féliciter lorsqu'ils courent bien. Il arrive que nous croisions d'autres mushers s'entraînant pour la Yukon Quest.

Je ne sais pas exactement la raison : pourquoi cela est si addictif ? Le lien à la nature ? La compagnie des chiens ? La méditation entraînée par les heures passées en traîneau ? Peut-être la beauté du Yukon qui n'en finit pas ? Nous avons la chance d'avoir beaucoup de liberté et de responsabilité avec les chiens et cela nous permet de vivre l'expérience à fond. Si nous arrivons à quitter les chiens d'ici, où irons-nous faire du traîneau l'hiver prochain ? »

Témoignage d'Ania et Vincent

« Voyager avec sa moitié est un sacré test »

« C'est autour d'une bière à Montréal que nous avons commencé à rêver. Nous étions en vacances au Québec et ces trois semaines en amoureux avaient semé l'idée de mettre en pause d'un an notre routine française. Après quelques mois de préparation, PVT en poche, nous décollons pour Vancouver.

Pas de projet défini mais un fil conducteur : traverser le pays d'Ouest en Est, au rythme des rencontres et des coups de cœur. Nous partagions les mêmes soifs d'évasion, de grands espaces, de nature et l'envie de travailler avec nos mains. Nous voulions aussi retrouver un mode de vie plus simple et responsable. Le wwoofing s'est avéré être la combinaison parfaite. Nous voilà devenus volontaires dans des fermes et autres ranchs et B&B.

Ces environnements multiples offrent tant de situations nouvelles et imprévisibles qu'ils favorisent la découverte de soi et de son partenaire. Dans les bons jours comme dans les moments plus difficiles, il est important de rester soudés. Mais s'ouvrir aux autres est indispensable, même quand on voyage à deux.

Le quotidien est ponctué de nouvelles expériences : jouer les cowboys en rabattant du bétail à cheval, abattre des arbres à la tronçonneuse, conduire un tracteur, présenter une jument et son poulain lors d'un concours et remporter le premier prix sont autant de moments insolites et inoubliables savourés ensemble. Ce périple nous a marqués de façon durable et les rencontres faites en chemin nous ont apporté de réelles prises de conscience sur la vie que nous voulons mener.

Voyager avec sa moitié est un sacré test pour le couple, c'est certain. Et il vaut mieux partir seul que mal accompagné ! Mais lorsqu'on sent que le binôme est solide, une telle aventure est un pur bonheur. »

Témoignage de Lola

« Le lâcher-prise, c'est ça aussi ! »

« Un doctorat d'astrophysique en poche fin 2013, je décide de faire un break : direction le Canada ! Mon sac de *backpacker* sur le dos, un PVT dans une main et une petite valise à roulette dans l'autre, je débarque à Montréal fin mai 2014 accompagnée de Thibaut.

En prévision de l'arrivée, je pose de nombreuses questions à mon amie Titi, la charmante auteure de ce livre que j'ai rencontrée un an auparavant en France : banque, téléphone, assurances, voiture... Tout y passe !

Aimant l'organisation et pouvant être stressée, j'apprends le lâcher-prise au fur et à mesure de mes sept mois au Canada. On se trouve quotidiennement confrontés à des choix, à des décisions à prendre parfois rapidement ("Est-ce que cet endroit paraît bien pour dormir ce soir ou est-ce qu'on continue ?!"), parfois difficiles ("Et si mon van Dodo, 300 000 km, lâche au milieu du Yukon, comment je fais ?") et on ne sait jamais exactement ce dont demain sera fait.

Mais ça laisse le champ libre à de nombreuses possibilités : c'est ça la liberté... La liberté est aussi de partir quand un volontariat ne se passe pas bien, ou de rester plus longtemps lorsqu'il se passe à merveille ! C'était le cas pour ma première expérience de helpX, au début de l'été dans le *Fir River Ranch* au cœur des prairies de la Saskatchewan. Une rencontre marquante pour mon premier volontariat. Convivialité, grande générosité des hôtes, parties de jeux cartes, chiens adorables, huit chevaux, bonne bouffe canadienne, une maison remplie de conversations et de rires au quotidien... J'avais le sentiment d'être au bon endroit au bon moment. Ce ranch et ces personnes resteront à jamais dans mon cœur et le départ fût bien dur ! Le lâcher-prise c'est ça aussi : accepter la tristesse des séparations tout en se tournant vers la suite du voyage et les autres rencontres formidables qui vont forcément avoir lieu. »

Témoignage d'Elodie

« La vie dans les rocheuses m'a fait rêver ! »

« J'arrive à Banff, dans les rocheuses, pour un entretien que j'ai réussi à dégoter via un contact sur le site *pvtistes.net*. En attendant que l'on m'appelle, je fais mine de lire un journal. Avec mon anglais plus que basique, je réussis quand même à déchiffrer un article. Le titre : "un étudiant se fait agresser par un cougar sur le chemin de l'école !" Ah oui, j'ai oublié de vous préciser : Banff est un village en plein milieu d'un parc national. Autant dire, une immense forêt !

Je décroche le boulot et voilà à quoi ressemble ma vie pendant 8 mois: Réveil 6h, je passe ma tête par la fenêtre et aperçoit les nuages matinaux qui flottent encore autour de la montagne, juste en face. 6h30, je fini mes flocons d'avoine au sirop d'érable tout en regardant le match de hockey. 7h, je traverse la rue qui m'amène au travail, je dis bonjour aux écureuils, aux dizaines d'oiseaux aussi grands que des aigles et au cerf qui est sur le parking. 8h, je commence le boulot. Je travaille dans un des nombreux hôtels de la ville. Mon équipe est très soudée. Les filles viennent de Tahiti, de Taïwan, du Japon, de République Tchèque, des Philippines, d'Amérique du sud... Tous les soirs, après le travail, c'est une immense auberge espagnole qui se crée dans la cuisine. Au fil des mois, nous devenons une famille et quand l'un de nous quitte Banff, une pluie de larmes est toujours au rendez-vous. Même après huit ans sur les routes, je ne me fais toujours pas aux adieux...

La vie dans les rocheuses m'a fait rêver. On vit comme dans une bulle, loin de tout. On est juste entourés de montagnes ! L'été : lacs turquoises, randonnées à couper le souffle, animaux, kayak, balades à cheval, barbecues dans les parcs, camping et bon air frais... Quant à l'hiver, c'est ski, patin à glace sur la rivière, courir dans un mètre de neige et vin chaud au coin de la cheminée. Quand j'y repense, je comprends complètement mes amis restés sur place qui se battent pour obtenir une résidence permanente, avec l'espoir de rester habiter dans les rocheuses. »

Témoignage d'Emilie

« Aujourd'hui, j'applique pour la Résidence Permanente ! »

« Inuvik, 5 avril 2014.

Nous déjeunons du ekmek (pain turc) en compagnie de Juan. Mais comment deux français se retrouvent à la table d'un uruguayen au bord de l'océan arctique?

Nous étions en road-trip pour découvrir la route de glace qui relie Inuvik à Tuktoyaktuk. Entre Whitehorse où nous vivons et Inuvik, on a dormi sous la tente, le camping d'hiver par -30°C n'est pas un souci pour nous, au contraire. Mais sur place, on préfère l'option couchsurfing, un excellent moyen de rencontrer des locaux. Nous avons donc atterri chez Juan, Uruguayen, voyageur au long cours durant l'été et qui passe tous ses hivers à Inuvik ! (son blog: www.volviendoauruguay.blogspot.ca)

Quant à nous, nous nous sommes rencontrés en France sur un festival photo, logique, nous sommes tous deux photographes! Nicolas (www.nicolasdory.com) est arrivé au Canada en PVT, il y a sept ans. Il voulait faire l'expérience d'un hiver dans le Grand Nord, il est donc venu au Yukon et n'en est jamais reparti.

Après le PVT, il a enchaîné sur un programme de nomination territoriale, puis de résidence permanente. Il a aujourd'hui acquis la nationalité canadienne.

Pour ma part (www.emiliedory.com), je suis venue rejoindre Nico, avec un visa touristique de six mois. J'ai vraiment adoré le territoire alors j'ai enchaîné sur un permis d'étude d'un an et aujourd'hui j'applique pour la Résidence Permanente, ou *RP* pour les intimes ! »

Témoignage de Jo et Raphaël

« Combiner volontariat et boulot : une bonne affaire »

« Depuis notre arrivée le 17 novembre à Montréal, nous avons acheté une voiture d'occasion et enchaîné deux volontariats, le premier en Gaspésie où nous avons aidé à retaper un appartement, le second à Lanaudière où nous avons participé à la construction d'une serre. Nous avons connu notre première tempête de neige, pratiqué le sport d'hiver national non officiel du Québec (le pelletage de neige), appris à gérer des journées à moins 15°C voire moins 20°C et survécu à une épidémie de coqueluche. Nous avons vécu avec ceux qui ne jurent que par le bio, le compost et le recyclage et ceux qui ont une clope vissée au bec en permanence ou qui vivent au milieu des toiles d'araignée.

Début janvier, nous avons posé nos bagages chez une famille avec trois garçons et un bébé dont la maman fait l'école à la maison. J'aide pour le français et parfois les mathématiques, je soulage la maman pour les tâches ménagères et je joue avec les enfants. Raphaël, lui, s'est trouvé un job sur deux jours et demi et concrétise ainsi son envie d'une expérience professionnelle au Québec. Employé dans une épicerie de produits biologiques et issus du commerce équitable, il prépare les commandes, assure les livraisons, s'occupe de la gestion des stocks, effectue la maintenance courante ainsi qu'un peu de comptabilité. Ce boulot lui permet pour la première fois d'avoir avec les personnes des relations détendues, normales (sans stress, pression, chantage, menace), dans le cadre de son travail, tout en ayant du temps libre à côté pour faire autre chose. Combiner volontariat et boulot nous semble une bonne affaire. Aussi, nous mangeons mieux (salades, soupes, peu de laitage) et faisons davantage de sport. La proximité d'un domaine skiable à vingt minutes de la maison nous a permis de skier à plusieurs reprises le weekend. Ces quatre premiers mois ont déjà été riches en enseignements. Le Canada est avant tout magique pour ses grands espaces, ses forêts, ses lacs et ses montagnes. »

Témoignage de Teddy

« Nous avons pu vivre et partager la vie communautaire »

« Je m'appelle Teddy. J'ai passé six mois au Canada. Quand je suis arrivé dans ce pays, j'ai acheté une voiture pour partir à la découverte ! J'ai d'abord été voir les baleines à Tadoussac. Elles sont magnifiques ! J'ai fait le tour du lac Saint-Jean puis je me suis offert un petit passage à Québec. Après, direction la Gaspésie où j'ai grimpé le Jacques-Cartier ! Suite à cette belle escalade, j'ai désiré aller voir l'Île-du-Prince-Édouard, là où le Canada s'est créé. Puis, petit tour à Halifax pour voir les vestiges du Titanic ! Je rentre à Montréal lorsque, surprise, mon cousin arrive à l'improviste pour se joindre à moi !

Nous partons alors à trois personnes : mon cousin, une fille rencontrée quelque mois auparavant et moi-même. Nous prenons la transcanadienne, la route la plus longue au monde ! Arrivés à Ottawa, nous rencontrons un autre voyageur qui se joint à nous. A quatre, nous arrivons à Toronto et louons une maison quelques temps pour visiter Niagara falls, la péninsule de Bruce, Sault Ste Marie ou encore Thunder bay. Nous passons quelques nuits dans notre voiture mais la température chute alors à -2°C. Le froid nous amène à choisir le couchsurfing.

Nous voilà ensuite à Winnipeg. Pour la troisième expérience de couchsurfing, nous tombons sur une communauté de 35 personnes. Nous y restons trois jours, logés dans une grande maison. Ce séjour nous a bien marqué et nous a beaucoup apporté car nous avons été très bien accueillis et nous avons pu vivre et partager la vie communautaire.

Pour finir, nous reprenons la route, profitons de Jasper (joie et détente au Canada !) avant d'arriver à Vancouver où nous restons une semaine avant de nous quitter pour d'autres aventures. Pour ma part : direction les USA ! »

Témoignage de Maxime

« J'ai l'impression de m'être plus découvert que dans les vingt-cinq premières années de ma vie »

« Je ne sais pas d'où m'est venue cette attirance pour le Grand Nord, mais quand j'ai su que je partais passer mon année d'échange, à 16 ans, à Yellowknife dans les Territoires du Nord-Ouest, j'étais le gamin le plus heureux du monde. Suite à cette année riche en aventures et découvertes, j'ai toujours voulu revenir vers le grand nord. En 2011, à la fin de mes études en conservation de la biodiversité et après une courte mission de six mois dans le Verdon, j'avais enfin assez de sous pour partir explorer le Yukon et l'Alaska avec un ami. Le point fort de ce séjour fut la descente en canoë sur plus d'un mois, en totale autonomie, de la Beaver Creek, au nord-est de Fairbanks en Alaska. Au total, nous avons passé trois mois et demi à vadrouiller dans cette partie du monde... c'était maintenant sûr, je voulais tenter ma chance au Yukon, voire ce que ça pouvait donner. J'ai décroché un PVT puis demandé la RP.

Aujourd'hui, ça fait trois ans et demi que je suis installé au Yukon et j'ai l'impression de m'être plus découvert que dans les vingt-cinq premières années de ma vie. J'ai fait des métiers tous aussi différents les uns que les autres: exploration minière, bucheronnage, assistant de recherche sur le suivi des loutres, serveur, guide de randonnée, vendeur (j'ai même vendu mes bijoux, portefeuilles, mocassins, moufles et autres articles en cuir et fourrures dans un magasin de la ville). Avec Terre Boréale pour couronner le tout, la découverte ne s'arrête jamais. Le territoire du Yukon était un territoire de pionniers à la fin des années 1890 et, dans un sens, je crois que c'est toujours le cas aujourd'hui. Ici, chacun peut exprimer ses idées, ses envies, ses façons de vivre, de gagner sa vie, etc. En quelques sortes, le Yukon a un goût de liberté qui catalyse les personnalités et permet à ce tous de vivre son unicité sans la pression de la société et du regard de l'autre. La vie en petite communauté a du bon, mais faut pas le dire à tout le monde ! »

Témoignage de Sophie

« Une année comme celle-ci en vaut trois »

« Ma traversée du Canada s'est essentiellement faite grâce au volontariat. Après ma première expérience à Vancouver Island dans un centre équestre et dans un ranch dans le Yukon, je me suis partie dans l'Alberta, dans une ferme agricole bio. Arroser les pousses, planter les oignons dans la terre, c'est assez physique, l'air de rien.

En Nouvelle-Ecosse, j'ai aussi travaillé dans une ferme à citrouille et dans un ranch avec des fjords. C'était vraiment super d'être dehors et d'avoir une certaine autonomie. Le calme de Terre-Neuve a été exceptionnel. Mon job se passait dans un marché aux puces! Je me suis aussi occupée de moutons.

Partir et découvrir le pays de cette façon permet de rencontrer les « vrais » canadiens et de voir un maximum de paysages et lieux différents. Je connais mieux ce pays que certains de ses habitants.

Quelquefois, ce mode de voyage n'est pas simple. Chez l'habitant, on n'est pas chez soi et c'est parfois difficile de s'affirmer. Alors il vaut mieux partir que de s'agenouiller. Une année comme celle-ci en vaut trois. Mon porte-monnaie s'est nettement allégé et ça valait le coup.

Quand j'y repense, j'ai l'impression d'avoir vécu un rêve les yeux ouverts. Tout dépend de ce que l'on fait de ses expériences. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, il y a toujours quelque chose de bénéfique à en tirer.

Sur le plan humain, j'ai énormément appris, ainsi que sur moi-même. Mes endroits préférés sont la Nouvelle-Ecosse, la Colombie-Britannique et le Yukon. Cependant, peu importe les lieux, ceux sont les gens que l'on rencontre qui font le voyage. »

Témoignage de Marine

« N'est-ce pas là le combat de tous les voyageurs ? »

« La voilà, l'étape difficile que je redoutais plus j'avanciais dans mon voyage. Cette étape ou même si ton cœur te hurle de continuer la route et de rester en pleine nature, tu n'as pas d'autre choix que d'aller trouver d'urgence du boulot dans une grande ville.

N'est-ce pas là le combat de tous voyageurs?

Cette contradiction entre le désir irrépissible de voyage contre le besoin inévitable d'argent. En tout cas, ça l'a été pour moi. Et de cette tristesse d'être là, s'accompagnait le plaisir et l'excitation de découvrir une nouvelle ville.

Vivre à Vancouver, pour moi, c'était être dans une ville pleine de contradictions, en plus de mes contradictions intérieures. C'est une ville à la fois hyper sereine et à la fois très dynamique et bruyante. On est en constant contraste entre ville et nature, comme beaucoup de villes au Canada. Ici, les montagnes enneigées répondent aux gros buildings étincelants, la mer et les plages sont accessibles depuis *downtown* et les parcs partout font face aux grandes avenues, aux grosses voitures et aux "limousines de 2h du mat"!

Il m'aura fallu un bon mois, des dizaines de mails envoyés et quelques moments de solitude pour trouver une coloc, deux boulots et me faire mon petit quotidien dans cette ville, y trouver ma place et y rencontrer du monde.

Et même si ma tête rêve de grands espaces et que mon cœur verse une petite larme de temps en temps en pensant au Yukon, je me plais bien ici et je suis contente de vivre l'expérience de s'installer dans une ville étrangère et d'y construire un petit quelque chose. Puis je sais que le Yukon n'est pas très loin et que je le rejoindrai bientôt ! »

Témoignage de Cédric

« Une découverte absolue de moi-même »

« Dix ans déjà ! Quand je regarde le chemin parcouru depuis cette année canadienne, je ne peux m'empêcher de penser que partir passer une année au Canada en PVT fut probablement la meilleure décision possible.

Les raisons pour l'affirmer, en toute objectivité, sont nombreuses. La plus évidente : une découverte absolue de moi-même, de ce que j'étais capable de faire, dans une société différente, sur un autre continent. Cela vaut pour le monde professionnel, si différent d'ici. Si le Canada est certes capitaliste, cela signifie également l'encouragement à la prise de risque, à la mobilité, aux essais et aux échecs. J'ai ainsi vécu plus d'expériences durant mon PVT qu'auparavant en France : gardien de camping, professeur de tennis, employé de supermarché, bûcheron : j'ai aimé cet adage canadien qui dit qu'on ne perd jamais rien à essayer et que cela ne coûte rien de tenter sa chance.

Plus personnellement, j'ai aussi constaté que j'étais parfaitement capable d'évoluer en milieu anglophone. Ce PVT a été également l'occasion de réaliser de vieux rêves paradoxalement insoupçonnés : découvrir les immensités de l'Alaska, passer 16000 bornes sur les routes des USA pour un road trip onirique avec mon meilleur pote, vivre un "vrai" hiver du grand nord, rencontrer des morceaux d'humanité unique, qui sont restés encore, et pour la plupart, des ami.e.s, malgré le temps et la distance.

Le Canada, et particulièrement le Yukon (où j'ai passé sept mois) m'a offert la possibilité d'une parenthèse, d'une vie différente de celle à laquelle je me pensais destiné. Mon retour en France a été violent et révélateur. C'est grâce à cette année que j'ai décidé de tracer mon propre chemin, empruntant ça et là des voies de traverses ô combien cahoteuses mais que j'aime, envers et malgré tout ! »

Témoignage de Sofi

« Et je l'ai laissé faire. Je l'ai laissé me guider »

« Tout s'est bien passé. Bien sûr, il y a eu des moments plus difficiles que d'autres, mais tous ces moments, mis bout à bout, étaient nécessaires. Il y a eu le froid, la solitude, des soirées à me demander ce que je faisais là. Une perte de repères et de mes habitudes. Des espoirs, des rencontres et puis des mises au point ou plutôt, des mises en route. Il y a eu des intuitions et des surprises de la vie.

Cinq mois, beaucoup d'épreuves et beaucoup de peurs. Un jour de février, j'ai choisi l'aventure et avec elle, de m'éloigner. Partir loin, pour aller plus vite et puis, pour ralentir. Revenir au présent. Me créer des souvenirs. Il y a eu des premières fois. Ce jour où j'ai osé habiter avec toi, mon parfait inconnu. Ce jour où j'ai mangé des pois avec de la gelée, où je t'ai invité sans savoir cuisiner, où mes doigts ont glissé sur un piano rayé. C'est resté gravé. Ce jour de mes tempêtes à apprécier le vent sur un visage glacé. Les pieds emmitoufflés qui ne savaient plus marcher. Des nuits à te parler, blanches ou dorées. Et ces vœux suspendus au rebord de nos verres. Ces trains, ces bus, ces heures dans des cafés. Et toi, mon compagnon, mon solennel cahier.

Il y a eu des recherches. Des 5 à 7 et autant de dossiers. Des emplois qui ne me cherchaient pas et des virées en pyjamas. Et puis, il y a eu ce jour où mes cheveux ont poussé. Ce jour où j'ai dit non. Celui où j'ai choisi et puis changé d'avis. Il y a eu des chemins, il y en a surtout eu un. Sur lequel j'ai reçu, sur lequel j'ai chanté. Il y a eu des repas où l'on mangeait trop tard, trop gras. Des soirées dansantes où l'on n'était que trois. Des cœurs que j'ai serrés. L'amitié. Et puis, il y a eu l'amour, un jour, qui s'est pointé. Des jours où l'on a ri, des jours où j'ai pleuré, quand arrive le dernier. Synonyme de mouvement, il y a eu ces moments, qui ont pour ainsi dire, tous compté. Des joies, des peines, preuve d'un cœur en voyage qui voulait respirer. Et je l'ai laissé faire. Je l'ai laissé me guider. Il y a eu une parenthèse, il y a eu Montréal. Une ouverture au monde pour un cœur en papier. »

Témoignage de Doriane et Vincent

« Pour que nos corps retrouvent nos esprits »

« "Waouh... C'est un super projet que vous avez ! Vous partez combien de temps ? Vous allez voir des choses magnifiques ! Vous allez vivre une aventure extraordinaire et vous avez raison d'en profiter !" Des phrases comme ça, on en entendu des milliers de fois... C'est bien simple, à chaque fois qu'on parlait de notre projet "*road trip de 6 mois au Canada et aux USA*", on a toujours eu les mêmes réactions. Et c'est vrai que c'était grandiose de découvrir Montréal et Toronto avant de passer la frontière pour rejoindre Boston, de visiter toute la côte Est des USA jusqu'au Keys de Floride. C'était magique de traverser le pays de la côte Est à la côte Ouest et traverser tous les Etats du Sud avec tous les changements de paysage que ça implique. C'était incroyable de remonter vers Vancouver par la Route 1 avant de profiter de la Colombie-Britannique.

Hé oui, tout était comme on nous l'avait prédit : Merveilleux.

Mais il y a quelque chose dont personne ne nous a parlé... C'est la dure épreuve du retour. Hé oui, la vie de nomade, c'est un peu faire ce que l'on veut quand on veut, c'est découvrir le monde, découvrir d'autres cultures, rencontrer des gens... Mais quand on rentre, une fois l'excitation des retrouvailles avec la famille et les amis passée, on se retrouve face à face avec ce que certains appellent le dur retour à la réalité. Et oui c'est dur parce que pendant le voyage, on s'est acclimaté à une nouvelle culture, on a adopté un autre style de vie, mais maintenant nous revoilà en France et il faut se reconstruire une vie. Inscription à Pôle emploi, recherche d'emplois pour reprendre un appart'... Mais comment penser à l'avenir quand on n'arrive pas à se décrocher du passé, d'un passé qui est aujourd'hui comme un rêve qu'on a fait et dont on ne veut pas se réveiller. Cela fait plusieurs mois que nous sommes rentrés mais notre esprit est toujours outre-Atlantique. Aujourd'hui, on se renseigne à la meilleure manière pour nous de repartir, mais cette fois pour s'expatrier, pour que nos corps retrouvent nos esprits. »

Epilogue

21 juillet 2019, Namur (Belgique)

« Pour que nos corps retrouvent nos esprits ». Certains mots marquent la peau. Cette phrase, issue du témoignage de Doriane et Vincent, m'a lancé une flèche dans le cœur lorsque je l'ai lue.

J'ai glissé le Canada sous un tapis. J'ai mis mes souvenirs en carton. Bonjour, fuite en avant ! La Belgique m'a appelée, avec en son cœur une pépite d'or, une âme sœur. Chanceuse, j'ai aimé comme jamais.

Je me croyais forte alors j'ai démarré un nouveau projet : la création d'une entreprise artisanale. J'y ai consacré beaucoup d'énergie, j'ai tout donné. Le projet n'a pas fonctionné puis l'énergie s'en est allée. J'étais vidée. J'en voulais au système d'être si dur, à moi-même d'être si naïve. Confuse, je n'étais plus très bien dans mes souliers et la déprime s'en est mêlée. Au même moment, la borréliose de Lyme m'a rendue visite. Mon corps a perdu peu à peu de sa vitalité et de son ancrage. Sans me l'avouer, je me suis repliée dans une bulle protectrice et j'ai broyé du noir. Sur la précarité, les injustices migratoires, la crise écologique. Sur le terrorisme, sur Trump ou encore sur Macron. Avec une énergie si basse, j'ai perdu la foi et de précieux amis. Cocktail d'amertume, de tristesse et de colère. Ma lumière canadienne était bien loin, désormais.

Un voyage immobile et vertical m'a été salvateur. En fin de compte, je n'avais jamais voulu rentrer du Canada. Un soir de janvier, je l'ai enfin compris, rien ne servait de faire semblant. J'ai commencé à y voir plus clair et surtout, à accepter mes émotions. J'ai libéré un peu de fierté, laissé de la place à ma souffrance. J'ai ressorti mon tapis poussiéreux à l'odeur d'érable puis rouvert ce carton qui me faisait si mal. Là, je me suis sentie un peu bête et désolée. Je n'avais pas su écrire mon livre. Je n'avais ni travaillé dans l'agriculture, ni dans le tourisme. Je n'avais pas non plus candidaté au *Yukon nominee program*. Comme si mes projets de retour n'avaient jamais existés. Depuis trois ans, m'en étais-je totalement éclipsée ?

Mon âme m'a appelée si fort : « Titi, reviens ! ». La pauvre, je l'avais oubliée au Canada (*Merci mais moi, je reste ici !*). J'ai accepté d'être fragmentée par mon retour, de ne plus savoir quoi penser, où aller.

Les "anges" ont dû m'aider, j'imagine, car des signes sont apparus sur mon chemin. Le premier, fin 2017 : un message sur mon répondeur pour un emploi dans le développement durable. Lors de l'entretien, je n'ai pas compris ce qui m'arrivait. On me proposait de travailler en collaboration avec la France et le Canada. De programmer des échanges pédagogiques et cerise sur le gâteau, de voyager dans le cadre de ce contrat. Euh... Avais-je bien entendu le mot "Canada" ? Avais-je bien entendu le mot "voyager" ? Augustin, le directeur, avait pensé à moi en voyant passer mon CV. Je suis restée scotchée toute une soirée. Tchîn-tchîn !

J'ai senti une vague de chaleur dans le cœur. C'était inespéré. Cet appel était une chance inouïe. J'ai repris confiance en moi et mon corps a commencé à se rallumer. Lorsque j'ai entendu la voix d'un collègue québécois, j'ai même pleuré pendant vingt minutes, sans comprendre pourquoi. Mais qui était-il, celui-là ? En mai 2018, je suis allée à Chicoutimi, au Saguenay Lac-Saint-Jean. En arrivant, j'ai ressenti des vertiges, puis une profonde joie. Un rassemblement ?

Mars 2019. Contrat terminé. J'étais fière de moi. J'ai entendu parler d'une bourse de trois mois pour un "Tremplin Job Québec". Je me suis renseignée puis j'ai contacté mes collègues québécois. Ils voulaient que je les rejoigne. De plus, ma moitié voulait bien m'accompagner. Après tout, on s'était rencontrées à Montréal... Nous avons toutes les deux décroché la bourse. Douce folie... !

Aujourd'hui, mes mains sont moites car nous attendons la réponse de l'ambassade pour notre visa de travail. Remplir un dossier bien plus fastidieux que celui du PVT a été une épreuve. Et une preuve d'amour. Je ne sais finalement pas comment appeler cette force incroyable, qui nous pousse à tout faire pour un rêve, pour une résilience. Pour boucler une boucle, pour un nouveau départ. Ou pour qu'enfin, nos corps retrouvent nos esprits... Mais Elle existe.

Crédits photos

Couverture

Laëtitia Lamarcq et Marie Seillery Photographie (@titesou)

Corps du texte

- ▲ Tout commence par un rêve : David Lamarcq-Zamorano et Laëtitia Lamarcq
- ▲ Derniers préparatifs : Anne Aït-Touati et L. Lamarcq
- ▲ Montagnes russes émotionnelles : L. Lamarcq
- ▲ Montréal, qui es-tu ? : L. Lamarcq et David Lamarcq-Zamorano
- ▲ A la découverte des quartiers multiculturels de Montréal : L. Lamarcq et Ville de Montréal (carte de l'île Montréal en 1700 : domaine public)
- ▲ Chez Kerri et Neil : Marie Seillery Photographie et L. Lamarcq
- ▲ Falcon Trails Resort – Winnipeg folk festival : L. Lamarcq
- ▲ Cap vers le Yukon : Marie Seillery Photographie et L. Lamarcq
- ▲ Road trip sur la transcanada et rocheuses - Vancouver Island - Quadra Island - Cortes Island - Introspection : L. Lamarcq
- ▲ Wwoofing dans une ferme bio en Alberta – Road trip sur la route de l'Alaska – Passer l'hiver au Yukon – Une yourte au Yukon : Marie Seillery Photographie et L. Lamarcq
- ▲ Escapade vers Atlin : L. Lamarcq
- ▲ Une nounou au Yukon : Amanda Mouchet et L. Lamarcq
- ▲ 5 jours de rêve en Alaska : Florence Décaudin et L. Lamarcq
- ▲ Jour 365 au Canada : L. Lamarcq
- ▲ Randonnée épique au Yukon : L. Lamarcq et le site Yukon Hiking (carte de la randonnée)
- ▲ Soleil de minuit à l'Institut arctique – Merveilles du Kluane – Sous les pommiers de Dawson City : L. Lamarcq
- ▲ Vers plus d'autonomie, d'Haida Gwaii à Dawson City – Bilan après 18 mois de volontariat : L. Lamarcq et Lola Falletti
- ▲ Lettre de retour – Epilogue : L. Lamarcq